



HAL
open science

Le petit Guillaumet illustré

Fabienne Olmer, Eloïse Vial

► **To cite this version:**

Fabienne Olmer, Eloïse Vial (Dir.). Le petit Guillaumet illustré: Ouvrage collégial & convivial. Bibracte, pp.237-x, 2013, 978-2-909668-76-5. hal-03577583

HAL Id: hal-03577583

<https://hal.science/hal-03577583>

Submitted on 13 Apr 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



LE PETIT GUILLAUMET ILLUSTRÉ

Ouvrage collégial & convivial

B I B R A C T É

Hors Collection

2013

Glux-en-Glenne



Il a été tiré
de cet ouvrage 300 exemplaires

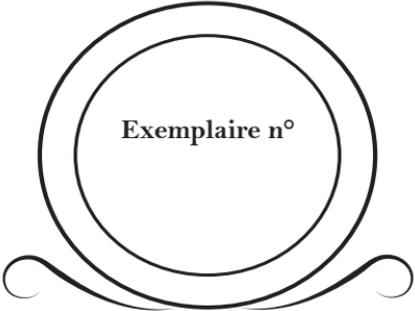
10 exemplaires sont numérotés
de **I** à **X**
et réservés à Jean-Paul Guillaumet

290 exemplaires sont numérotés
de **11** à **300**

dont

les exemplaires numérotés
de **11** à **97**
sont réservés aux auteurs
par ordre alphabétique inversé

Les pages **VIII** & **IX** de ces 300 exemplaires
sont cachetées



Exemplaire n°

LE PRÉSENT PETIT GUILLAUMET ILLUSTRÉ ANNULE TOUS LES PRÉCÉDENTS

Les notices du présent Petit Guillaume Illustré sont avec engagement des auteurs
et ne peuvent subir de variations selon les humeurs du LECTEUR

Par son importance,

CE PETIT GUILLAUMET ILLUSTRÉ

EST UNIQUE AU MONDE

En vous le proposant, nous nous imposons
un véritable sacrifice ; nous vous prions, en retour

**DE LE GARDER TOUJOURS
À VOTRE PORTÉE**

et de ne pas l'enfourir au fond d'un tiroir
ou d'un placard

**QUOI QUE VOUS CHERCHIEZ
CONSULTEZ-LE !**

Vous y trouverez toujours la notice que vous désirez
et souvent même quelque chose de mieux encore

**POUR TROUVER RAPIDEMENT LA NOTICE QUE VOUS DÉSIREZ
CONSULTEZ LA TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES PAGE 230**

Le présent PETIT GUILLAUMET ILLUSTRÉ, tiré à 300 exemplaires numérotés,
est vendu contre **8 EUROS** au musée de Bibracte, Mont Beuvray - 71990 Saint-Léger-sous-Beuvray
03 85 86 52 35 – info@bibracte.fr – www.bibracte.fr

Oppidum de Bibracte

Recherche & Innovation

Glux-en-Glenne

Promoteurs



Mr Bulliot

Mr Guillaumet

MAISONS À

GLUX-EN-GLENNE

Chez l'Antoine du Soldat

PARIS

45, Rue d'Ulm

BUDAPEST

Régészettudományi Intézet - Múzeum krt. 4/B

AUTUN

3, Rue des Bacs

DIJON

6, Boulevard Gabriel

PRAGUE

Václavské náměstí 68

P
E
N
U
G
N
I
T
L
A
C
M
E
T

A

ACROSTICHE n.m.

Je sais qu'il a toujours eu le goût de
l'antique.

Enfant, il jouait plus au Gaulois qu'à
l'Indien.

Assurément du ciel il avait le soutien.

N'est-il pas devenu un « pro » de la
« Celtique » ?

Pour pénétrer au cœur de la Protohistoire,

Avrai dire surtout au sein des oppida,

Une vaste région, du Beuvray à Buda,

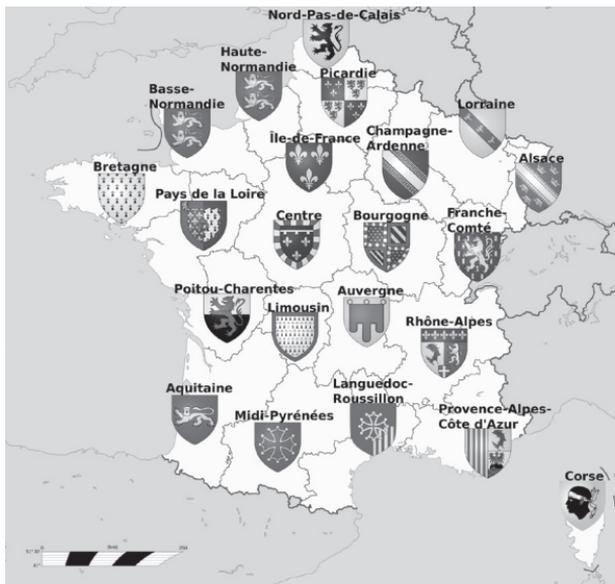
Lui a, pour son travail, servi de territoire.

Il a su y œuvrer en chercheur assidu.

Il est bon qu'aujourd'hui honneur lui soit
rendu.

Au cours des trois dernières décennies, Jean-Paul Guillaume a joué un rôle primordial dans le développement de la recherche sur l'époque déterminante pour l'Europe que fut la période de la Tène. On l'a quelquefois comparé pour cette action essentielle au service de la science, sans exagération aucune évidemment, à un grand homonyme romain, second de son nom. Cet acrostiche voudrait, discrètement, en garder le souvenir.





Les blasons des régions de France
http://commons.wikimedia.org/wiki/File:France-Regions_et_blasons.svg
(Auteur : Plavius, 14 juillet 2012).

A

AQUITAINE n.f.

Nom propre désignant actuellement une région administrative française du sud-ouest du pays. Elle comprend les départements de Gironde, Dordogne, Landes, Lot-et-Garonne et Pyrénées-Atlantiques.

Hist. : Accessoirement, elle correspond aussi à une des trois « parties » de la Gaule décrite par Jules César dans ses *Commentaires sur la Guerre des Gaules*.

Ce terme est ensuite repris pour désigner une petite province romaine, un duché, un royaume puis à nouveau un duché.

Les errements sentimentaux d'une duchesse du XII^e siècle la rattachèrent à l'empire anglo-angevin en 1152 et la Guyenne (son nom anglais) resta sous la coupe de la perfide Albion jusqu'en 1472. (*cit.* : *Je suis le ténébreux, le veuf, l'inconsolé, Le prince d'Aquitaine à la tour abolie* [...] Gérard de Nerval).

Oenol. : Il s'agit, avant tout, d'une région viticole française en constant conflit avec la Bourgogne pour la palme du meilleur vin. Seuls quelques amateurs bien avertis sauront apprécier, sans hiérarchiser, les qualités de ces différents terroirs, ainsi que celles d'autres moins renommés. (*cit.* : *Elle est pas mal ta vinasse ou Il est bien ton pinard ou encore Qui est-ce qui a amené cette bouteille ? Y'en a d'autres ?* A.A. : Aviné anonyme).

Gastr. : C'est en Aquitaine également que se trouvent quelques réjouissances gustatives simples, mais efficaces, telles que les canards gras des Landes et de Dordogne, les fromages de brebis, chèvre, vache ou mixtes dits « des Pyrénées », le jambon de Bayonne, etc. Les amateurs de légumes – il y en a, paraît-il – apprécieront les productions maraîchères et fruitières lot-et-garonnaises (tomates de Marmande, pruneau d'Agen) tandis que les ultra-régionalistes choisiront quelques plats ou produits basques : Axoa, piperade, poulet basquaise... (*cit.* : *Passe-moi l'sel, [suivi d'une amabilité personnalisée selon le sexe de l'interpellé-e]* expression usuelle).



A ARCHÉOLOGIE(S) n.f.

À quoi sert l'archéologie ?

On pourrait répondre « à rien ! ».
La connaissance est une fin en soi
qui n'a d'autre légitimité qu'elle-même.

Autre tentative de réponse :
si l'archéologie peut conforter
une hypothèse, compléter un corpus ou
corroborer un texte, souvent elle nous amène
dans les territoires de l'inconnu car, comme
le dit Paul Veyne : « Quand on ne sait pas ce
qu'on ne sait pas, on ne sait pas qu'on ne le
sait pas ».



Wissous (Essonne).

*En bordure des pistes d'Orly,
dégagement des imposants fossés
d'une riche ferme celtique
qui occupait un espace
de 23 700 m².*

Photo Denis Gliksman/Inrap.

A ARCHÉOLOGIE(S) n.f. (suite)

Dès les années 1970, est forgé le concept de « sauvegarde par l'étude » tant il était insupportable de voir disparaître « les archives du sol » sans que l'on sache, au moins, ce qui était détruit. Il y a là deux notions dont la conjonction est supérieure à leur somme. La sauvegarde, c'est la préservation des vestiges pour les générations futures. L'étude, c'est le travail de recherche qui permet de les comprendre. L'activité de sauvegarde n'est pas la protection physique des vestiges, mais leur enregistrement scrupuleux. L'étude est le moyen indispensable de leur préservation, car les vestiges doivent être étudiés pour être compris et ainsi transmise la connaissance qu'ils apportent.

Étroitement corrélé aux aménagements, le nombre des diagnostics et des fouilles a considérablement augmenté, tout comme l'ampleur des territoires appréhendés. Cela a nécessité la maîtrise des engins mécaniques, l'invention de nouvelles méthodes, de saisir l'opportunité de vastes décapages... Puis, pour l'aménageur, « le temps, c'est de l'argent ». Dès lors, il faut affûter la réflexion, être réactif, adapter la stratégie pour aller à l'essentiel, au nouveau. Ce changement d'échelle induit des différences notables en termes de résultats.

En parallèle, le champ chronologique de l'archéologie s'est élargi. On a longtemps affirmé que l'archéologie ne concernait que la Préhistoire et l'Antiquité. Pour les décrets d'accompagnement de la loi de 1941, dès la période mérovingienne, les archéologues devaient céder la place aux historiens puisque les textes disent tout ! Si l'archéologie médiévale a aujourd'hui fait preuve de son intérêt, il faut encore insister sur les enjeux de celle des périodes plus récentes.

Il faut se garder d'opposer archéologie préventive et archéologie programmée. Si les modalités juridiques et l'approche du terrain sont différentes, si certains lieux d'intervention sont plus spécifiques à l'une ou à l'autre, il est certains qu'il n'est qu'une archéologie. Ces approches croisées et complémentaires, ne peuvent que conduire à évoquer, pour conclure, la portée des découvertes, ce qui est encore une façon de répondre à la question « à quoi sert l'archéologie ? »

Nous comprenons mieux la succession des peuplements, et n'en mesurons que plus à quel point le territoire n'appartient à personne. Nous savons que notre aventure n'a d'autre commencement que les premières arrivées d'Afrique et que toute autre vision n'est qu'idéologique. Nous percevons à quel point l'Homme est dépendant de son environnement et nous évaluons mieux à quel point il l'a transformé. Nous enregistrons les mutations du climat et vérifions que, souvent, l'Homme s'adapte, mais disparaît parfois. Nos découvertes permettent ainsi de proposer des données et parfois même des modèles. Mais elles nous interdisent tout optimisme béat : nous savons que les mers pourraient de nouveau envahir d'immenses zones, nous vérifions que les ressources ne sont pas infinies et que les sociétés humaines sont mortelles. Mais nous documentons aussi la puissance créatrice de l'Homme et son infinie capacité d'adaptation.





*Portrait d'archéologue
(Photo T.B.).*

A

ARCHÉOLOGUE n.

En français, le mot archéologue semble apparaître au début du XIX^e siècle. Le *Trésor de la langue française* (informatisé) donne une savoureuse citation : « Le bibliomane, l'amateur de tableaux, le naturaliste, le numismate, l'archéologue (je parle de ceux qui ont la manie et non l'amour de la science), ne me paraissent pas plus déraisonnables les uns que les autres... », tirée de *L'Hermitte de la Chaussée d'Antin, ou Observations sur les mœurs et les usages parisiens au commencement du XIX^e siècle* (t. 2, 1812, p. 2) de Victor-Joseph Étienne de Jouy. La définition contemporaine du mot (TLF) est bien plus sobre : "ARCHÉOLOGUE subst. masc. Personne qui s'occupe d'archéologie, qui est versée dans cette science".

Archéologie est un mot plus ancien en français, attesté à la fin du XVI^e siècle avec le sens 'science des choses antiques'. Le sens actuel du mot est bien connu de ceux qui pratiquent cette science, et le dictionnaire (TLF) le résume ainsi : « Science qui a pour objet l'étude des civilisations humaines passées à partir des monuments et objets qui en subsistent ».

En polonais, le mot *archeolog* est noté, pour la première fois, semble-t-il, par un dictionnaire de 1861¹ et défini : « celui qui étudie l'antiquité, son histoire et mœurs », donc d'une façon similaire à la description française.

Une surprise est réservée au lecteur d'un grand dictionnaire du polonais, publié à partir de 1900² qui note le mot *archeolog*

« qui étudie l'archéologie, qui s'occupe de l'antiquité », ce qui est connu de dictionnaires antérieurs, mais il est le seul à fournir encore un autre mot, ne figurant non plus dans les dictionnaires postérieurs, à savoir *archeologista*³, distinct d'*archeolog* et expliqué dans un article à part : « amateur d'archéologie; (avec mépris) fouilleur dans les antiquités, maniaque dans le domaine d'archéologie ». Il faut ajouter que le mot polonais *milośnik*, correspondant à *amateur*, a une forme et le sens bien plus proches du mot *milość* 'amour' qu'*amateur* ne les a en français, son sens équivaut presque à 'amoureux'. Cette distinction entre *archeolog* et *archeologista* est unique, le mot n'étant pas repris par les lexicographes ni continué dans l'usage. Le qualificateur *pogardliwie* 'avec mépris' note nettement l'intention de marquer une différence entre un savant archéologue - *archeolog*, et *archeologista*, amateur d'archéologie, le mot *amateur* étant employé non seulement pour nommer celui qui est intéressé par un domaine précis, un maniaque fouillant dans les antiquités pour son plaisir, mais aussi probablement comme opposé à un professionnel, qui a fait des études appropriées. Une particularité encore est à relever dans le même dictionnaire : l'article *archeologistka*, consacré à la forme du féminin d'*archeologista*.

L'unique terme en français, *archéologue*, appliqué à Jean-Paul Guillaume semble renfermer deux aspects distingués par les lexicographes polonais : 'savant' et 'maniaque' dans le domaine d'archéologie... Et ne perdons pas de vue la citation du TLF rapportée au début!

1. Słownik języka polskiego sous la réd. d'A. Zdanowicz (...), Wilno, 1861, s.v. *archeolog* "(...) badacz starożytności, dziejów i obyczajów starożytnych". Dans le texte, nous donnons notre traduction du polonais.

2. Słownik języka polskiego de J. Karłowicz, A.A. Kryński, W. Niedźwiedzki, Warszawa, 1900-1927.

3. Słownik języka polskiego de J. Karłowicz, A.A. Kryński, W. Niedźwiedzki, Warszawa, 1900-1927, s.v. *archeologista* (...) "*milośnik archeologii, pog. szperacz w starożytnościach, manjak w zakresie archeologii*" (orthographe de l'époque).





*Fabrication d'une fibule
en alliage base-cuivre selon la
technique gauloise
par Jean Dubos, maître bronzier
(atelier Coubertin), à partir des
recherches de Jean-Paul Guillaumet
(archéologue)
et de Michel Pernot
(paléo-métallurgiste)
(Photo Bibracte/A. Maillier, 1988).*

A

ARTEFACT n.m.

Mot anglais, du latin *artis facta*, effets de l'art. Produit ayant subi une transformation par l'homme et qui se distingue ainsi d'un autre provoqué par un phénomène naturel (*cf.* dictionnaire de Français des éditions Larousse en ligne).

De l'art à l'artisanat, il n'y a qu'un pas comme le montrent les travaux de Jean-Paul Guillaume sur la métallurgie ancienne, « la paléo manufacture métallique » comme il le dit si bien. Comprendre les vestiges discrets des ateliers de forgerons et de bronziers,

restituer les techniques de fabrication, à partir de morceaux de bric et de broc et des quelques traces de facture qu'ils portent encore... Salut l'artiste ! On prête attention au vocabulaire du chercheur et la Côte Chaudron, la bien nommée, reprend sons et couleurs : forges, fonderies, martelage, tôlerie, fer, cuivre, alliage, émail, bronzage... Précisons, pour cette dernière opération, que le "bronzage" des spécialistes signifie application de bronze sur un objet ou une partie d'objet en fer et non pas dorage de pilule au soleil (possible tout de même de temps en temps au Mont Beuvray !).





*Atelier d'artisan armurier,
Saint-Etienne 1999
(Photo de l'auteur).*

A

ARTISANAT n.m.

L'artisanat désigne la production réalisée par l'artisan selon un savoir-faire particulier dans le cadre d'une organisation non industrielle du travail et d'une commercialisation indépendante. Le mot est récent et regroupe les notions d'expertise technique, de création artistique et de travail manuel.

La maxime tirée d'une fable de Jean de La Fontaine « À l'œuvre on connaît l'artisan » illustre la considération de qualité et d'authenticité d'ouvrage qu'implique l'artisanat et que ne permet pas une production de masse.

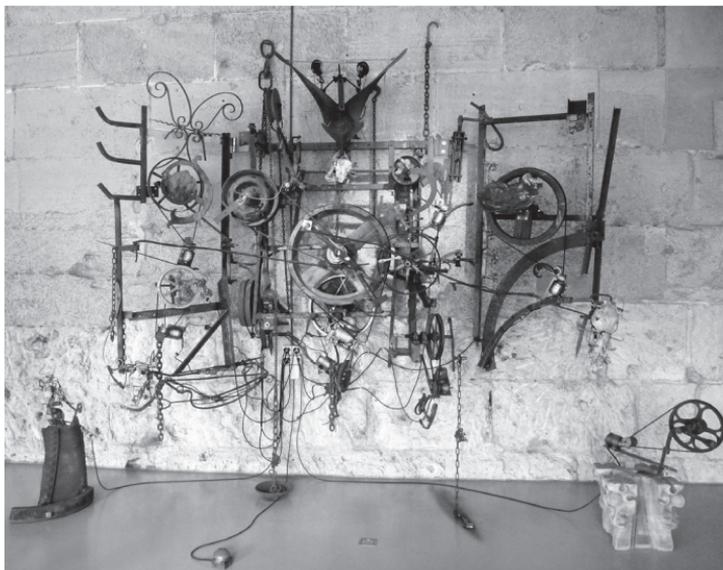
Le forgeron, le bronzier, le chaudronnier, le serrurier, le charron, le tonnelier, le tanneur, le couvreur, le maçon, le dinandier, l'orfèvre, le verrier, le potier, le tabletier, le cordonnier, le sellier, le saunier, etc.

L'artisan que nous découvrons derrière une grande part des mobiliers archéologiques nous étonne par sa maîtrise technique et son savoir-faire, que l'on ne sait égaler et parfois même concevoir. Ses réalisations sont aujourd'hui les manifestes de toute une civilisation et poussent à l'admiration de tous. C'est cet illustre inconnu qu'a mis en valeur Jean-Paul Guillaumet, en recherchant les traces de son quotidien, en restituant ses gestes techniques, ses chaînes opératoires et son atelier. L'archéologue a ainsi développé une vision technologique, a pris en compte les déchets de production, la spécificité du geste et de l'outillage.

Cet artisan nous fait réfléchir aux modes de production industriels, à la surabondance des objets que nous possédons, à l'inutilité de certains, mais aussi aux conditions de ceux qui les fabriquent. Les décharges publiques sont aujourd'hui remplies de produits de camelote, dont certains s'avèrent, dès la première utilisation, n'être qu'une simple imitation d'un véritable objet fonctionnel ! Comble de toute logique utilitaire, mais bien le signe d'une société de commerce, qui ne produit plus beaucoup par elle-même.

L'artisan celtique autant que l'artisan d'aujourd'hui nous apparaît alors comme un homme initié. En ce sens, il est heureux ! Car il peut être fier de son travail et de ses compétences, acquises par apprentissage et expérience. Sa civilisation est fondée sur la transmission de savoirs traditionnels, sur la connaissance et le perfectionnement, la recherche créative, la durabilité, l'indépendance et la suffisance. Il demeure un des fondements de l'intégration sociale, participant résolument à un monde meilleur à vivre !





*Le Retable des petites bêtes.
Jean Tinguely.
Musée d'Art et d'Histoire.
Fribourg.*

A ASSEMBLAGE n.m.

Utilisée dans un grand nombre de domaines allant de la charpente à la couture en passant par l'informatique, la notion d'assemblage revêt une multitude de sens. Une des définitions premières du terme, à savoir, une réunion inattendue ou disparate de choses ou de personnes, s'applique tout particulièrement à l'archéologie. Cette discipline tente en effet d'interpréter des ensembles d'objets de nature, de forme et de fonction diverses. Ses propositions de restitution s'apparentent du reste parfois aux assemblages de l'art contemporain, œuvres tridimensionnelles composées de matériaux et d'objets hétérogènes.

L'étude archéologique d'un assemblage procède tout d'abord d'un choix arbitraire du contexte à traiter dont la taille va de la fosse, au bâtiment ou au site. Quelle que soit l'échelle de grandeur choisie, la composition de l'assemblage constitue la première étape de cette analyse. Elle comprend une réflexion sur la qualité et la quantité des objets mis au jour, la cohérence des activités représentées et la manière dont elles s'organisent au sein de l'ensemble. Les conditions de dépôt de l'ensemble sont ensuite perceptibles à l'aide des données de terrain et des informations fournies par l'étude de la fragmentation et des manipulations subies par les artefacts. Cette démarche permet d'identifier la dynamique de constitution de l'assemblage et de restituer les gestes qui l'ont engendré. On l'aura compris, c'est bien de l'intégration de la totalité des artefacts d'un ensemble, et par là même, de l'association de plusieurs spécialistes, que dépend la qualité de son interprétation. L'archéologue opère en ce sens comme le vigneron, dont l'assemblage résulte du mélange de plusieurs cépages issus de terroirs différents afin de créer un breuvage de qualité supérieure. En maître de chai éclairé et malgré sa fidélité aux monocépages de pinot noir ou de chardonnay, Jean-Paul a rassemblé un si grand nombre de corpus et d'individus dans des circonstances aussi diverses que variées, du conseil de chercheurs à la fête républicaine du 21 janvier, qu'il convient dans son cas, de s'en tenir à la définition initiale.





Photo et montage famille T.

A

AVALLON ch.-l. d'arrond. de l'Yonne

A première lettre de l'alphabet, marque l'origine, la naissance, le début... débuts ici timides, mais prometteurs pour un métier et une spécialité...

A comme Avallon dans l'Yonne, mais aussi « A », comme apprentissage, application, analyse, aide, appréciation, enfin « A » comme Amitié.

Avallon c'est l'*Aballo* de la carte de Peutinger. *Aballo* porte nord du Morvan profond, est en territoire éduen; *Aballo* sentinelle de Bibracte?

Avallon « La Cave, 60 Grande rue » fouille de 1976, comprend un ensemble de mobilier de La Tène D2, conservé au Musée d'Avallon, étudié en 1984 et publié en 1987, c'était presque avant le déluge, en même temps que s'ouvrait le chantier de fouille de Bibracte.

Au moins neuf amphores Dressel IA et IB pour le vin, avec une palme pour estampille, marque d'un atelier de

Cosa (c'était avant le « Clos Vougeot »). La découverte de ce petit ensemble fut longtemps le premier témoin de l'occupation d'Avallon pour l'époque gauloise. Il comporte l'« essentiel »: du vin donc, mais aussi du cochon puisque dans un des pots à conserve se trouvaient les restes d'un porcelet (charcuterie?). Et enfin tout ce qu'il faut pour se mettre à table. Les réserves sont assurées par quelques vases à provisions, dits du « type Besançon ». Ils côtoient d'autres pots peut-être pour la cuisson de mets plus basiques (bouillies, ragoûts...). Des jattes à tout faire sont là elles aussi, elles sont au moins treize, elles garantissent la préparation et le service des victuailles. Enfin, la vaisselle de qualité pour boire et manger. Des petits bols hémisphériques décorés d'ondes au peigne, des coupes très noires et très luisantes ornées de baguettes, un réservoir pour la boisson en la qualité d'un grand vase aux motifs géométriques et puis un autre, peint d'ondes et de lignes brunes sur un fond blanc. Il y a même de quoi payer son écot: une monnaie de Kaletedu très usée pourrait en effet très bien faire l'affaire.

Et qui va faire la vaisselle dans tout ç **A** ?





*Barbaresque barbu (type helvète).
(Tiré de Die Schweiz gegen die Welt,
NZZ am Sonntag, 27. Dezember
2009. Photo Claude Baechtold/
Riverboom.com).*



B

BARBARESQUE n. et adj.

Arriéré, primitif, inculte, brute, ignorant, grossier, rude, cruel,
dur, féroce, impitoyable, inhumain, sauvage, gallo-romain.
Voir « église ».





*Côme Chaudron ou vallée du Niger ?
Vue aérienne du marché de Medina,
à la périphérie nord de Bamako.
La zone entourée concentre des activités
de forge et de ferblanterie.
Source : Google Earth.*

B

BÊTE n.f. DE GLUX

Il y a quelques années, Jean-Paul est parti à Ouessant. La mélancolie dégagee par cette île lointaine l'a-t-elle empêché de travailler à son grand-œuvre, sa fameuse typologie définitive des ailerons de requins mâles ? On l'ignore. On peut en revanche conjecturer que la finitude des lieux a alimenté ses réflexions sur sa chère Bibracte. En effet, dès 2000, Jean-Paul a été un des initiateurs d'une fouille programmée sur les secteurs artisanaux de l'oppidum éduen, avec pour objectif, parmi d'autres, d'étudier un îlot, au sens urbanistique du terme. Rechercher les rues périphériques, identifier les façades, détourner un ensemble architectural cohérent afin de permettre une réflexion non plus essentiellement stratigraphique, mais également planimétrique.

À la Côte Chaudron, la fenêtre d'étude s'est centrée autour d'un édifice nommé « Case du Doreur » par son premier fouilleur, J.-G. Bulliot. L'îlot identifié rassemble en particulier des caves et des ateliers, et peut être découpé en plusieurs unités. Ces résultats sont à confronter aux données issues des fouilles du XIX^e siècle à Bibracte, ainsi que de recherches à la Porte du Rebout et à la Pâture du Couvent. Il en ressort un modèle de ce type d'architecture modeste : une emprise de l'ordre de 100 m², au sein de laquelle sont associés un atelier et une cave, ainsi que des espaces, moins facilement discernables, dévolus à l'habitat. L'implantation fréquente en contexte de forte pente incite à envisager un étage où l'on restitue volontiers l'habitation proprement dite, à l'abri de l'humidité. Ce plan type de la maison d'artisan, bien différencié dans l'organisation de ses espaces, rend caduque l'ancienne mais tenace image du « gourbi » gaulois, interprétation erronée de la seule cave.

Pour autant, on ne doit pas abandonner l'idée de secteurs entièrement consacrés aux activités artisanales, qui restent à trouver. Il est tentant d'imaginer que le ruisseau coulant au fond de la Côte Chaudron, au débouché de sa mise sous conduite à la Pâture du Couvent, ait agrégé une zone de ce genre.

À titre de comparaison, la ville de Bamako présente une juxtaposition entre un urbanisme décliné en îlots réguliers et un ensemble plus hétéroclite de halles et de bicoques, où œuvrent des dizaines de forgerons et de ferblantiers. Rejetée à la frange nord de la ville, cette zone marginale se caractérise également par un vacarme assourdissant, au milieu duquel l'oreille attentive distinguera la rythmique musicalité des marteaux battant le fer.

Ces pulsations métalliques ramènent à la Côte Chaudron, dont le nom évoque de semblables résonances, et plus particulièrement à la « Case du Doreur ». Pour Bulliot : « lorsqu'il sortait de son ancre, tenant en main le collier étincelant de verroteries ou la fibule émaillée du chef, le vulgaire assimilait [l'orfèvre] à ces nains forgerons, hôtes de cavernes mystérieuses, qui mélaient dans leurs merveilleux travaux les pierreries aux métaux précieux. » (Bulliot 1899, p. 127). Cette mythologie caverneuse, outre la correspondance que j'y établis avec Jean-Paul et la relève qu'il contribue à forger, me rappelle également une époque où, jeunes étudiants en archéologie, nous parlions à mi-voix, avec terreur et respect, de la « Bête de Glux ».



1. <http://fr.wikipedia.org/wiki/Bibliographie> (25.10.2012)
2. Malclès 1977. P. 11
3. <http://fr.wikipedia.org/wiki/Bibliographie> (25.10.2012)
4. <http://fr.wikipedia.org/wiki/Bibliographie> (25.10.2012)
5. Guillaumet 1996, p. 19
6. Une critique de cet ouvrage est accessible sur http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rao_0767-709x_1997_num_14_1_1065_t1_0230_0000_4
7. http://www.bibracte.fr/fic_bdd/contenu_fr_fichier/1248874498919.pdf
8. Reginelli Servais et al. 2011



*Bibliographies
(Photo de l'auteur).*

B

BIBLIOGRAPHIE n.f.

Une bibliographie est une liste structurée d'ouvrages ou d'autres documents, notamment d'articles, ayant des caractéristiques communes. L'existence d'autres supports de communication a fait apparaître, sur le même modèle, les termes de filmographie, de discographie et de webographie¹. La bibliographie est également « la discipline concernant la recherche, le signalement, la description et le classement des textes imprimés ou multigraphiés dans le but de constituer des répertoires de livres destinés à faciliter la recherche intellectuelle »². La bibliographie peut désigner en troisième lieu la liste des publications d'un auteur³. Un excellent exemple de ce type de bibliographie est à trouver sous forme informatisée et publiée sous : <http://www.artehis-cnrs.fr/Bibliographie-Jean-Paul-Guillaumet>. Bien qu'intéressant de par sa diversité, ceci n'est pas le sujet de la présente notice...

Les bibliographies thématiques sont les plus répandues. Elles sont composées d'une liste de documents (articles, livres, références sur internet, documents originaux, etc.) utilisés pour réaliser un travail de recherche et doivent permettre aux lecteurs de retrouver les informations tirées de ces ouvrages et qui ont servi dans l'étude présentée. En général elles se trouvent à la fin d'un ouvrage scientifique. Toutefois dans certains cas, elles peuvent prendre la forme d'une publication entière et heureux sont ceux et celles qui ont accompli un tel exploit⁴.

L'ouvrage de référence rédigé par J.-P. Guillaumet sur Bibracte et publié en 1996 (voir bibliographie !) contient d'une part un classement alphabétique des « publications

concernant les fouilles, le mobilier, les structures et les recherches de 1840 à 1991⁵ » et d'autre part une cartographie du site de 1627 à 1914⁶. Dans ce cas, il ne s'agit pas seulement d'une liste d'ouvrages, mais également d'une critique raisonnée du contenu de ceux-ci ainsi que la description des figures et planches de chaque publication. Ces descriptions s'avèrent en particulier fort utiles pour retracer l'histoire des objets parfois disparus. La bibliographie de Bibracte est depuis 1995 régulièrement actualisée et peut se trouver sur la toile⁷.

Cet exercice a servi comme exemple pour d'autres bibliographies de sites archéologiques, notamment celui de La Tène (canton de Neuchâtel, Suisse) qui a, quant à lui, été publié en 2011 sous forme numérique⁸.

Guillaumet (J.-P.). — *Bibracte. Bibliographie et plans anciens*. Paris : MSH, 1996 (DAF ; 57).

Malclès (L.-N.). — *La Bibliographie*. Paris : PUF, 1977 (Que Sais-je?).

Reginelli Servais (G.). — *La Tène, un site, un mythe. 1. Chronique en images (1857-1923)*. Hauterive, 2007 (Archéologie neuchâteloise ; 39).

Reginelli Servais (G.), Marti (Ph.), Zuppinger (Ph.). — *La Tène, un site, un mythe. 2. Corpus mobilier (1857-1923)*.

Documents d'archives et références bibliographiques. DVD. Hauterive, 2011 (Archéologie neuchâteloise numérique ; 6).

Webographie

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Bibliographie>

<http://www.scd.unilim.fr/theses/bibliographie.pdf>

<https://www.mpl.ird.fr/documentation/download/FormBibliog.pdf>

http://www.bibracte.fr/fic_bdd/contentu_fr_fichier/1248874498919.pdf





Photo 1
Bougnette catalane.



Photo 2
Bougnette du Tarn
et de l'Aveyron.



Photo 3
Bougnette ferreuse
(archéologique).

B

BOUGNETTE(S) n.f. Synonymes : drouille ; rougne

Dérivé du verbe bougner, synonyme de tâcher, qui a donné le nom « bougne » en provençal, désignant une tâche. Ainsi, dans le sens commun du terme, une bougnette serait une petite tâche. Dans cette idée d'être tâché, sali, on relèvera également qu'un Bougne est, en argot parisien, synonyme de Bougnat, donc d'un restaurateur et/ou marchand de vins et charbons, plutôt d'origine auvergnate et, de par son métier, pas nécessairement vêtu d'habits d'une netteté impeccable.

Bougnette a également un sens culinaire bien établi. Ainsi, il s'agit à la fois d'un beignet sucré catalan (photo 1), que l'on peut rapprocher de la Bugne de Savoie et d'une spécialité charcutière du Tarn et de l'Aveyron, qui se compose d'une grosse boule de hachis de poitrine de porc mélangée à une panade de pain et d'œufs, le tout enveloppé de crépine (photo 2).

Un terme alliant à la fois des origines culinaires et parisiennes en lien avec des vendeurs de vin ne pouvait qu'être prédestiné à connaître un tel succès dans le vocabulaire guillaumesque.

L'adaptation du terme au domaine archéologique (historiquement attestée lors de la fouille du Louvre) semble maintenant assez évidente, le sens premier de bougnette dans le langage guillaumesque est celui d'un tout petit fragment d'objet informe, non déterminable, une drouille généralement d'une taille assez réduite (doux pléonasm), donc une sorte de tâche dans un ensemble d'objet, une scorie, une paille dans l'acier, un non-objet (photo 3). Bref, un truc sur lequel on peut parfois passer des heures avant de se rendre compte, surtout après un nettoyage méthodique par microsablage, qu'il ne s'agit

que d'une bougnette, d'une drouille, d'une rougne ! Attention, la bougnette est fourbe et mesquine, il lui arrive de se déguiser en simulacre d'objet, cachée qu'elle peut être derrière sa gangue de terre et d'oxyde après des milliers d'années passées sous terre. Aussi, faut-il se méfier du caractère affectif et mignon que peut prendre le terme, surtout en référence aux spécialités sucrées catalanes. Une bougnette n'est en rien mignonne ou gentille, elle ne ressemble à rien ! Elle est chronophage et insignifiante !!

Majoritairement utilisé pour des résidus d'objets métalliques, ce terme est transposable à tous autres matériaux. Ainsi, une bougnette, ou drouille/rougne, peut être en fer, en base cuivre, en terre cuite, en verre, n'être que de la rouille, n'être rien...

Car oui, faites attention, la bougnette se cache partout, elle se faufile dans vos corpus, vous pourrit votre inventaire, votre temps, votre vie ! Elle vous rentre sous les ongles, la peau, provoque des plaies, apporte maladies et parasites...

Méfiez-vous des bougnettes et de leurs cousines les drouilles et les rougnes !

Chers amis et collègues, continuons la lutte contre la bougnette et, surtout, à la bougnette cérébrale, plus répandue qu'on ne le pense. Aussi, résistez et rejoignez-nous.

*C'était un communiqué de CRAB
(Comité de Résistance Anti Bougnette).*



B

BOUTEILLE n.f. DE VIN

Les premiers récipients destinés à la conservation du vin ont été des jarres et des amphores en céramique ainsi que des tonneaux en bois. L'utilisation de bouteilles en verre pour le vin pourrait apparaître en Angleterre au XVII^e siècle. Kenelm Digby (1603-1665) est généralement considéré

comme l'inventeur de la bouteille à vin avec un goulot renforcé par une bague permettant l'enfoncement du bouchon. En France, on distingue aujourd'hui plus d'une quinzaine de formes standardisées traditionnellement associées à des terroirs :



B

BOUTEILLE n.f. DE VIN (suite)

☞ *Type 1* : la « champenoise » née de l'ordonnance royale du 8 mars 1735 utilisée pour le champagne et les créments. La massivité et l'épaisseur du verre est liée à la pression du gaz.

☞ *Type 2* : la « flûte d'Alsace » ou « rhénane », de forme allongée, utilisée pour les vins d'Alsace et de Moselle. Apparue au XVIII^e siècle, son utilisation est protégée par un décret de 1955.

☞ *Type 3* : la « basquaise » aux flancs bombés et avec des faces plates utilisée depuis le XX^e siècle pour le cognac.

☞ *Type 4* : la « bordelaise » est apparue au début du XVIII^e siècle. Sa fabrication aurait débuté vers 1724. Sa forme a été fixée par une loi en 1866. Son épaulement aurait été prévu pour faciliter les opérations de décantage du vin. Elle est principalement utilisée pour les vins du Sud-Ouest.

☞ *Type 5* : la « bourguignonne » pour les vins de Bourgogne et d'autres régions (Jura, Savoie, Loire). Apparue vers la fin du XVII^e siècle, elle est assez haute, avec un col très fin et légèrement pincé à la base, une épaulement très douce et un fût légèrement conique.

☞ *Type 6* : la « cognac » traditionnelle de faible hauteur et anguleuse se rétrécissant à la base.

☞ *Type 7* : la « vin de paille » de faible hauteur avec une bague et un corps massif créée en 2004 pour le vin du Jura de ce type.

☞ *Type 8* : le « type anglais », apparu au XVIII^e siècle d'aspect rebondi, trapu, surmonté d'un col fin réservé aux vins jaunes du Jura aussi appelé « clavelin » en référence au nom d'un abbé qui en commanda au début du XX^e siècle.

☞ *Type 9* : la « jurassienne » dérivée de la « bourguignonne » avec un rétrécissement à la base apparue en 1934.

☞ *Type 10* : la « torsadée » ou « cannelée » pour le muscat de Frontignan (Hérault). La forme, apparue au XIX^e siècle, est réservée depuis 1936 au muscat de Frontignan qui l'utilisait depuis 1912. Depuis 2009, la bouteille a légèrement évolué.

☞ *Type 11* : la « sud de France » dérivée de la « bordelaise » avec un épaississement du fond créée en 2009 pour les vins du Languedoc.

☞ *Type 12* : la « flûte à corset » dont la partie cylindrique est resserrée à la base pour les vins de Provence.

☞ *Type 13* : la « provençale » fusiforme cintrée dans sa partie médiane pour les vins de Provence.

☞ *Type 14* : la « gaillacoise » créée en 1967 pour les vins de Gaillac (Tarn).

☞ *Type 15* : la « muscadet » apparue avant 1986 avec un épaulement fuyant et un air pansu.

Certains producteurs n'hésitent pas aujourd'hui à détourner les utilisations traditionnelles. Depuis les années 1990, certaines formes atypiques ont été créées afin de se démarquer en attirant l'attention du consommateur. Ces particularismes s'inscrivent généralement dans la politique de marketing de l'entreprise. On notera que le verre n'a aujourd'hui plus le monopole du contenant destiné au vin et on trouve des bouteilles en plastique (1963), des caisses-outres avec une poche étanche synthétique (1955), ou des Tetra Brik (1963).

En espérant que cette étude permette aux archéologues du futur et surtout à Jean-Paul d'établir un classement typochronologique de ses bouteilles pleines et vides...



B

BRAS n.m.



Quoi qu'il ait pu se passer,



B

BRAS n.m. (suite)



de 1984 à 2013, Jean-Paul n'a jamais baissé les bras !



B BRICOLER v.i.

En Pologne on dit souvent que les solutions provisoires sont les plus durables. Même si ce n'est pas toujours vrai, le mobilier datant à l'âge du Fer nous livre plusieurs exemples qui démontrent que les bricolages s'avèrent résistants et utiles, à ce point que des pièces bricolées se retrouvent dans les tombes pour passer au-delà. Dans

les ensembles sépulcraux des cultures qui se développaient en Pologne durant les deux derniers siècles avant notre ère, nous identifions des objets réparés, mais aussi recyclés où l'on a utilisé des pièces cassées pour fabriquer un autre objet de même type, ainsi que des pièces qui après être cassées changeaient de fonction.

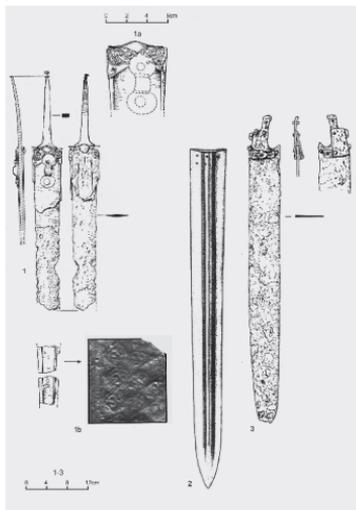


Fig. 1. Les épées et fourreaux réparés.

- 1 – Varsovie-Żerań, vue générale ;
1a, 1b – Varsovie-Żerań, détails
(selon Tomaszewska 1997) ;
2 – Grudziądz-Rządź, tombe de
22.10.1888 (selon Bohm 1885) ;
3 – Karzewiec, tombe 127
(selon Dąbrowska 1982).

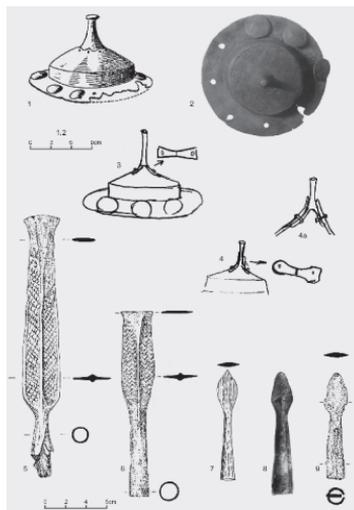


Fig. 2 – Les umbos et les pointes de lances réparés.

- 1 – Mielno (selon Kostrzewski 1919) ; 2 – Wola Książęca
(selon l'archive privé de J. Kostrzewski) ;
3, 4, 4a – Wygoda Kościelna (selon Bochnak 2009) ;
5 – Papowo Toruńskie, t. 1 (selon Bokiniec 2008) ;
6 – Czarnowo (selon Bokiniec 2008) ; 7 – Chelmo, t. 176
(selon Lęga 1938) ; 8 – Lachmirowice (selon l'archive privée
de J. Kostrzewski) ; 9 – Oblin, t. 146 (selon Czarnecka 2007).

B

BRICOLER v.i. (suite)

On connaît des *umbos* réparés, particulièrement ceux munis d'une pointe. Cette pointe donnait un aspect offensif au bouclier qui était utilisé pour piquer et repousser l'adversaire (cet usage est attesté chez les Bataves pendant la bataille de *Mons Graupius* en Calédonie en 83; Tacite, *Vita Agricola*, 36). Les *umbos* réparés de ce type proviennent des nécropoles de Mielno (fig. 2 : 1), de Wola Książęca (fig. 2 : 2) et de Wygoda Kościelna (deux exemplaires) (fig. 3 : 3, 4) (Kostrzewski 1916, 31, fig. 48; 1919, 130, fig. 124; Bochnak 2007, 17, 18, 32; fig. 1, 2).

La lame d'épée de Grudziądz-Rządź (tombe de 22.11.1883) possède une série de trous étant une trace de réparation de la poignée (fig. 1 : 2) (Bohm 1885, 6; fig. I : 23). Certaines épées à un tranchant étaient, elles aussi, réparées, comme un exemplaire de Karczewiec, t. 127, dont la poignée était rivetée (fig. 1 : 1) (Dąbrowska 1973, 457, 458; fig. XXXIII : 1,15; 1982).

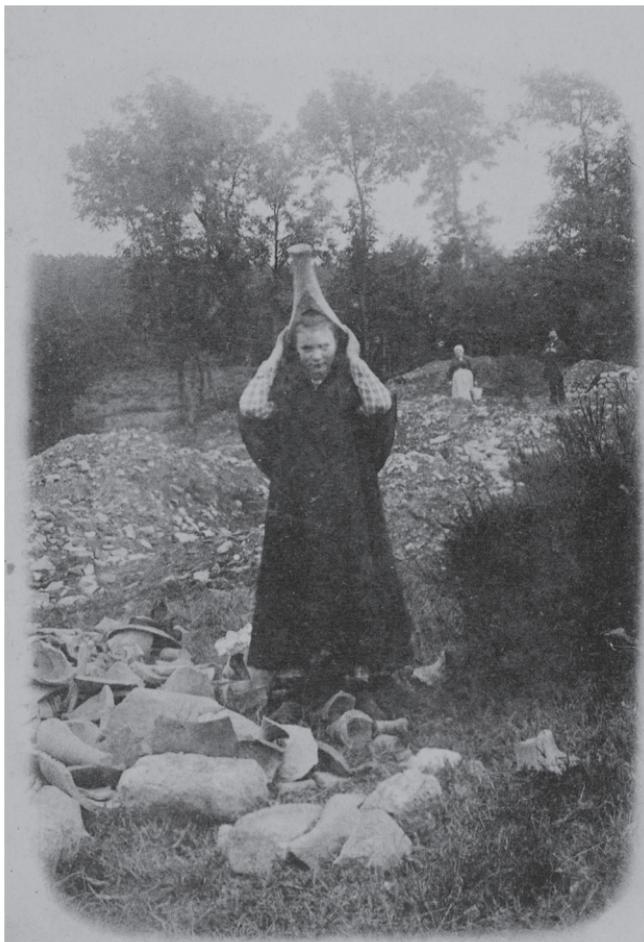
Certaines pointes de lances portent aussi des traces de la réparation. Les exemplaires de Chelmino, t. 176 (fig. 1 : 7), d'Oblin, t. 146 (fig. 1 : 8) et de Lachmirowice (objet sans contexte) (fig. 1 : 9) ont les pointes assez courtes et trapues, ce qui permet de supposer qu'elles étaient primitivement plus longues, et après être brisées elles étaient remaniées (Kostrzewski 1919, 125; fig. 117; Łęga 1938, 48, fig. 12 : 5; Czarnecka 2007, 42, 306; fig. CXLII : 146 : 3). Tous les exemplaires mentionnés ci-dessus (sauf la pointe de Lachmirowice) sont datés de la phase A3 de la période préromaine selon chronologie locale, soit *grosso modo* La Tène D2.

À part des réparations simples, il existe des bricolages plus complexes où on avait recyclé certains éléments de pièces cassées pour obtenir un objet nouveau. Le fourreau de Varsovie-Zerań a été élaboré par assemblage de deux plaques « côté avers » provenant de deux exemplaires différents (Tomaszewska 1997). L'une, ornée d'un motif de dragons affrontés, et l'autre, qui a des analogies à Gournay-sur-Aronde et à Drňa (Slovaquie) (Szabó, Petres 1992, 46, 103, 104, 202, 203; Pl. 84, 85; Lejars 1994, 73, 74, 149, 222). Le fourreau en question est daté de la phase A1 de la période préromaine, soit *grosso modo* transition La Tène C1a – La Tène C2.

La réutilisation des armes avec changement de fonction est attestée dans les cas des objets provenant de Papowo Toruńskie, t. 1 (fig. 2 : 5), et de Czarnowo (fig. 2 : 6) (découverte sans contexte, provenant d'une nécropole) (Bokiniec 2008, 123, 380, 390; fig. XXIX : 1/2, XIX : 8). Il s'agit des pointes de lances brisées, transformées en ciseaux. Les pointes ont été retravaillées et martelées dans la partie cassée afin d'obtenir une tête typique pour les ciseaux. Ce sont des découvertes difficiles à dater, mais grâce à la présence d'ornement à l'eau-forte on peut établir leur chronologie à la phase A3.

Ces quelques exemples démontrent que l'invention humaine reste illimitée et que notre idée d'utiliser un couteau à la place de tournevis et de tire-bouchon a une longue histoire.





.....
"12. St-LEGER-sous-BEUVRAY"
- Fouilles à Beuvray" Carte postale
.....
ancienne, collection privée
(photo Bibracte/A. Maillier, n° 79021)

B

BULLIOT (JACQUES-GABRIEL) n.

Cher Collègue,

Tant de temps a passé depuis que je suis parti du Mont-Beuvray, il y a fort longtemps. Il paraît qu'un Président de la République (socialiste !) a foulé la montagne ! Je vois depuis presque trente ans défiler des « équipes » de scientifiques européens chercher mes tranchées et je me gaussé. Ils cherchent la « ville ». Ils cherchent la « chronologie ». Ils cherchent encore des portes, alors que l'on sait depuis que je l'ai écrit que l'on retirait par les toits à la Côte Chaudron, même si, je le concède, ce n'est pas commode en temps de neige. Devant les restes de ces céramiques régionales rouges et grandes (qui servent de chapeau comme chacun sait) certains glosent sur des routes commerciales improbables. Les ateliers ! Quelle affaire. J'entends des Polonais nous vanter une « organisation », une « productivité », une société « pré-industrielle », dont un Helvète Suisse a relevé des plans orthonormés !

Plus loin, sur la Dâtüre du Couvent (au moins ils n'ont pas changé le nom), se dessine désormais un espace politique, voire même une basilique ! Pourquoi pas un forum ou une pyramide ? Décidément, la recherche moderne me laisse coi. Plus loin encore, PC 1 n'est plus une villa des champs, mais une œuvre pompéienne, avec atrium, impluvium, jardin... J'entends dire que Bibracte est la « Pompéi des Éduens ». Pourquoi pas l'Athènes ! Question sculpture au moins, rien n'a changé, à part une sorte de moignon qui ressemble à une tête – comme ma vespasienne à la fontaine de Trévi. Tout en haut, au sommet, rien n'a changé non plus. Y-a-t-il un temple ? peut-être. Un enclos réservé sûrement. On a manqué de peu la tombe du Président (les socialistes meurent aussi comme les druides) mais, par bonheur, ils ont édifié un édicule « Bulliot ». Mais je le vois, ils cherchent toujours : les potiers ? les tisserands ? les garages à char ? les mégapoles ? Mise à part, bien sûr, celle découverte sous le musée, qui se porte même pas mon nom, quelle outrecuidance ! et destinée au plus humbles. Oï sont les aristocrates ? À Poil me dit-on ! Quelle décadence ! Les aristocrates vivaient dans la plaine ? Quelle aberration !

Toutefois, cher collègue, je vous remercie d'avoir cru bon de m'accorder quelque crédit (deux milliards d'anciens francs, les socialistes sont plus généreux que ne le fut Napoléon ! !).

Je vous ai laissé quelques bouteilles de Voine-Romanie, achées, que vous dégusterez à mon bon souvenir... et qui vous seront, je l'espère, fort utiles pour compléter la typologie des bouteilles (voir bouteille de vin).

Je reste, cher collègue, votre humble et dévoué serviteur.

Jacques-Gabriel Bulliot





*Cadre à dessin (ici en mode
d'utilisation conventionnel).
Lausanne, Suisse, Prés-de-Vidy
2012 (photo Archeodunum S.A).*

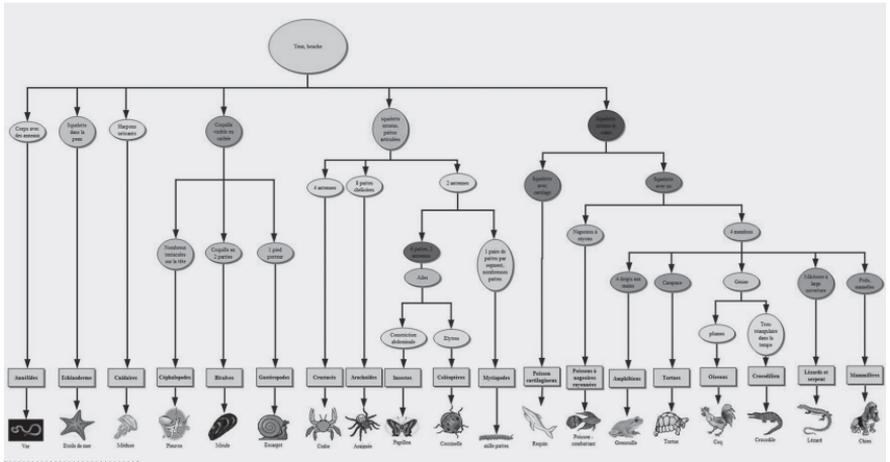
C

CADRE n.m. À DESSIN

Archéol. Instrument composé d'un cadre, à l'intérieur duquel est tendu un double quadrillage de fils ou d'élastiques, destiné à faciliter le relevé en projection plane et à une échelle donnée de réalités quelconques, dégagées et vaguement perceptibles dans le terrain.

Dans le cadre de circonstances exceptionnelles, le cadre à dessin peut être confondu avec un ustensile de cuisine : « Jeter le cadre à dessin au milieu du feu, puis jeter les pièces de viande crue au milieu du cadre à dessin. Au bout d'un certain temps (très bref), retirer la viande de la braise, racler les fragments de charbons de bois, les restes de fils fondus et les particules de sable fin, puis consommer et arroser. Le lendemain ou à une date ultérieure, réparer le cadre à dessin, en remplaçant le quadrillage de fils ». (Jean-Paul Guillaume, Pas d'équerre : recettes improvisées. Saint-Romain-de-Jalionas, fin août 1987).





*Classification simplifiée
des animaux*

(d'après <http://www.cours-svt.fr/sixieme/fiche-chapitre-0>).

C

CATÉGORIE FONCTIONNELLE n.f. et adj.

L'expression « catégorie fonctionnelle » repose sur deux mots assemblés : le terme « catégorie », nom féminin (bas latin *categoria*, du grec *katēgoria*), qui signifie dans son acception la plus courante « Ensemble de personnes ou de choses de même nature » auxquels les archéologues, et plus spécifiquement les spécialistes du mobilier métallique lui ont affublé un adjectif : « fonctionnelle » ; ce dernier terme signifiant « qui est bien adapté à sa fonction, qui convient parfaitement à sa destination ».

En lien avec le besoin de classer et d'interpréter les objets découverts selon une approche anthropologique, les archéologues se sont attachés depuis la fin des années soixante-dix, à proposer et affiner des types de classements reposant sur l'approche fonctionnelle des artefacts, ne voulant plus se cantonner à une seule description typologique et chronologique des objets.

Afin de faciliter leur interprétation notamment en terme d'assemblages du mobilier, la plupart des spécialistes du « petit mobilier et de l'*instrumentum* » utilisent désormais « les catégories fonctionnelles », qui constituent des sortes de « familles » dans lesquelles il est possible de classer les objets selon une fonction qui leur est commune ou proche.

Largement influencé par les « Sciences Naturelles » et la classification des espèces (fig.), Jean-Paul a été l'un des premiers à proposer un classement analytique des objets en métal (Guillaumet 2003), réutilisé et réadapté désormais par de nombreux étudiants et chercheurs.

Loin d'être complètement résolues, les questions du classement et des termes utilisés pour définir ces catégories fonctionnelles connaissent actuellement un regain d'intérêt, notamment pour homogénéiser leurs définitions afin de rendre comparable les corpus, désormais étudiés par de nombreux acteurs. Une nouvelle étape vient d'être franchie, et un atelier de chercheurs issus d'horizons différents, s'est d'ailleurs attelé à cette tâche¹ (Briand *et alii* sous presse) ; s'appuyant pour partie sur le travail réalisé dans les très nombreuses réunions de l'UMR 5594 portant sur ce thème.

Briand (A.), Dubreucq (E.), Ducreux (A.), Feugère (M.), Galtier (C.), Girard (B.), Josset(D.), Mulot (A.), Taillandier (V.), Tisserand (N.). — Le classement fonctionnel des mobiliers métalliques et instrumentum.
In : *Nouvelles de l'Archéologie*, 2013.

Guillaumet (J.-P.). — *La paléomanufacture métallique : méthode d'étude*. Gollion : Infolio, 2003 (Vestigia).

1. Travaillant sur des périodes chronologiques variées, et issus de structures diverses (CNRS, Collectivités territoriales, Structures de l'Archéologie préventive...), une dizaine de spécialistes du mobilier métallique ont tenté de définir et de proposer une grille de « catégories » compatible avec les systèmes existants quel que soit le contexte d'étude.





« Celta français »



„Kelta germanique“

“Celt anglais”

C

CELTES n. ou adj.

Comme le Dieu, il-y-a une question si les Celtes existent ou pas ; ça pose surtout des difficultés pour l'étude de dieux celtiques.

S'ils n'existaient pas, on n'a pas besoin s'inscrire simplement Celtes. Mais, si il-y-a un doute, on l'inscrit « Celtes » ; c'est-à-dire, c'est la présence de guillaumets qui rend le doute. Il-y-a aussi des différences internationales pour la définition des Celtes (fig.), et les expressions oxymoroniques sont signalées pas seulement par de mots différents en langues non-celtiques mais aussi par la différence typologique des guillaumets : « Celtes » français, „*Kelten*“ germaniques et “*Celts*” anglais.

Dans le monde antique les Celtes étaient considérés comme des barbares sauvages, même épouvantables, mais au XIX^e siècle, les Celtes modernes, surtout les Irlandais, étaient aperçus comme de gens poétiques et mystiques, surtout en contraste avec les anglo-saxons qui étaient plus militaristes et dominants, même épouvantables. Vers la fin du XIX^e siècle, dans des contextes archéologiques, le mot ‘*celt*’ en anglais fut remplacé par le mot ‘*axe*’ (hache). La mémoire de ces Celtes bien gentils et civilisés est conservée dans l'expression « haches polis » (*polished axes*)

Il-y-a aussi des Celtes comestibles qu'on trouve, par exemple, dans des crêperies bretonnes, les Galattes.





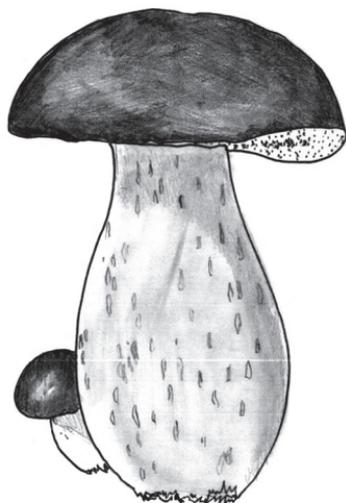
*Portrait de cueilleur
(Photo M.G.).
(Page de droite, dessin D.L.).*

C

CHAMPIGNON n.m.

Champignon : du latin populaire *campaniolus*, qui vit dans les champs (cf. dictionnaire de Français des éditions Larousse en ligne).

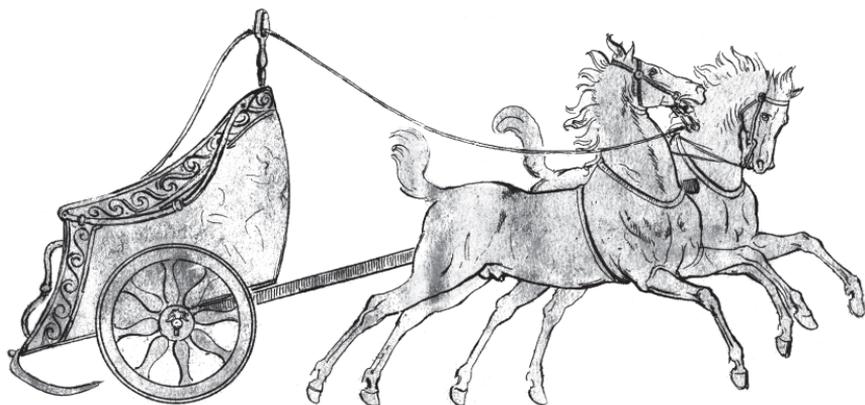
Ah ! les fameux cèpes du Mont-Beuvray ! Les habitués des lieux, les résidents, sont peut-être un peu blasés, mais les autres, seulement de passage, ne profitent que de rares occasions de cueillette et s'en réjouissent. Mais il y a encore mieux : lorsque Jean-Paul et Myriam Guillaumet vous offrent des champignons en bocaux tout prêts à la consommation et d'autant plus appréciés. Une petite recette s'impose : à l'époque romaine, comme le rapporte *Apicius* : « [...] on les apprêtait dans du vin cuit, avec un bouquet de coriandre, ou dans le suc de viande avec l'assaisonnement ordinaire, et on ajoutait pour liaison du miel, de l'huile et des jaunes d'œufs [...] ».



C'est aussi ça l'archéologie aux champs !



PL V



.....
*Char.
Modèle ancien, sans chenilles
(1818).*

C

CHAR n.m.

Un char est un véhicule à deux ou quatre roues (les chars à chenilles nous ne regardons pas ici – même s'ils laissent encore délimiter plein de monde). Les chars ont été utilisés en Europe au nord des Alpes depuis le Chalcolithique. À la fin de l'âge du Bronze, les premières appliques métalliques apparaissent – et quelques chars deviennent des véhicules d'apparat, de fonction.

La plupart des chars de l'époque Galloise ont été utilisés tous les jours, probablement surtout dans le transport de courte distance, entre les fermes et les champs ; ces chars étaient purement en bois – le métal n'était pas nécessaire ; les roues étaient pleines, sans bandages. D'autres tâches importantes sont envisageables, jusqu'à aujourd'hui : chercher des livres de Hongrie, du vin des Hautes Côtes, ou simplement chercher un étranger de la gare. Le fer, plus que le bronze, a amélioré le char : avec des bandages de roues, des frettes de moyeux, des clavettes – ces clavettes sont en fait une forme particulière de clous, (même si elles ont un diamètre rond, mais c'est une autre histoire) – des pitons à œil, et si les chars avaient quatre roues, aussi avec une charnière de timon et une goupille ! Les chars protohistoriques étaient les machines les plus complexes que l'homme possédait à cette époque. Ne pas oublier : des femmes aussi sont connues comme conducteurs / conductrices de char – quelques tombes l'indiquent. En Gaule actuelle, ces chars d'appart ont moins d'importance. Ici, surtout en milieu montagneux, le statut d'une personne se mesure plutôt par la brillance de ses remarques, de ses actes – et par la qualité de sa cave. Mais c'est encore une autre histoire (à vin).

Ref – tout le temps chez le garagiste, chers à l'entretien et sans arrêt causes de bagarre pour savoir qui a le droit de les utiliser, les chars sont de très bons points de départ – pour des bourses post-doc – pour les relations amicales et les délires.

CHAROLOGIE

Discipline spécialisée en archéologie qui s'occupe des études des éléments de char probables et des chars mêmes. Elle devrait être reconnue comme discipline à l'Inrap. Les charologues demandent les mêmes salaires que les céramologues, même plus ; il y a très peu des spécialistes, la formation est difficile et demande de savoir lire des langues étrangères... et elle donne soif. Pour le moment il y a deux centres pour cette discipline – Paris et Mayence ; les coopérations sont fructueuses, font plaisir et prennent beaucoup de temps sans que ce soit de la faute de l'un ou de l'autre.





*Felis bibractiensis attendant
les hommages de la foule
(dessin de l'auteur).*

C

CHAT n.m.

Archéozoologie : Tous les chats domestiques modernes descendent de la forme sauvage *Felis silvestris*. Son aire de répartition fut – à l'exception des paysages glaciaires, des jungles et des déserts – de l'Asie Moyenne à l'Atlantique, de l'Écosse au Cap, ce qui est une indication sur sa capacité légendaire d'adaptation. Dans cette mesure, il est bien adapté comme animal de compagnie ; néanmoins, il fut domestiqué assez tard, conséquence éventuelle de son caractère capricieux ; chaque propriétaire est bien placé pour le savoir. Les premiers chats domestiques de l'Égypte datent de la 2^e moitié du II^e millénaire av. J.-C. Ensuite, une véritable culture de chat s'épanouit en Égypte. Au I^{er} millénaire av. J.-C., le chat devint l'animal sacré de la déesse Bastet. Dans la capitale grouillèrent des chats, il y eut des temples de chats, des statues de chats ainsi que des nécropoles de chats avec des cercueils en forme de chat et des momies de chats.

L'histoire du chat domestique Européen n'est pas encore claire. Les représentations minoennes, mycéniennes et grecques, qui rappellent plutôt des rats laveurs ou des petits singes, ne sont pas plus instructives que les sources écrites. *Cicéron* (106-43 av. Chr.) mentionne pour la première fois une « chatte égyptienne », mais il parle peut-être simplement d'une esclave particulièrement câline, sa « petite chatte ». Car à l'époque, les chats étaient encore une rareté en Italie. Même à Pompéi, on a trouvé des chiens – en masse – mais pas un seul chat. Cependant, la raison pourrait bien être le fait que les chats sont plus sensibles et perspicaces – ce que chaque propriétaire peut également confirmer – et qu'ils auraient

prévu l'éruption de Vésuve à l'heure près. En Europe Centrale, on trouve quelquefois des ossements de chats dans les habitats romains des II^e et III^e s. apr. J.-C., mais ce n'est qu'à partir du haut Moyen Âge que le chat fait partie intégrante des animaux domestiques.

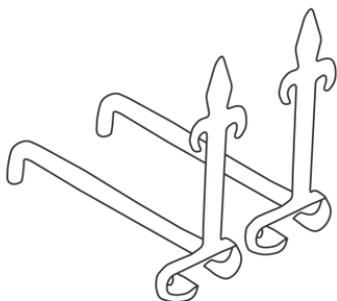
Bibracte : Dans les *oppida*, il n'y a aucun ossement de chat mais, par contre, un grand nombre de bâtiments de stockage avec un sol rehaussé. C'est quasiment la preuve du fléau dévastateur des souris et de l'absence de chats. Bibracte a dû également être infesté par les souris. Au début de leurs fouilles surtout, beaucoup d'archéologues à Bibracte ont dégagé précieusement de nombreux petits « trous de poteau » rangés régulièrement, qui furent interprétés de différentes façons jusqu'à ce qu'un conducteur de pelleteuse expérimenté, Bernard Duquy-Nicoud, les identifie comme trous de souris et les aplanisse.



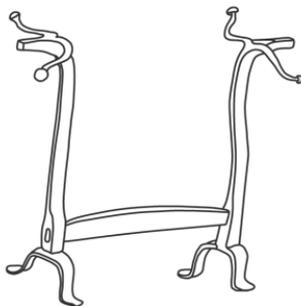
Descendante moderne de la chatte domestique égyptienne (Photo M.G.).

Il n'est donc pas étonnant qu'un squelette de chat, qui fut découvert à la périphérie de Glux-en-Glenne, ait été une trouvaille archéologique sensationnelle. L'enterrement soigné fit penser aux tombes des chats égyptiens. L'hôte, chez qui ont été retrouvés des traces de banquets (voir « mouton »), avait probablement reçu d'une délégation étrangère un chat domestique égyptien en cadeau ; ce dernier fut adoré tout au long de sa vie et enterré solennellement à sa mort. Bibracte peut se targuer donc pas seulement de la première publication de fibule (voir « fibule ») mais aussi d'un chat sacré en Gaule libre!





.....
*Paire de chenets contemporains,
dessin d'apr. MANUFRANCE
1972, p. 387*



.....
*Chenet du musée de Laon.
Hauteur totale 0,55 m
Dessin simplifié,
d'apr. GAUDRON 1955*

C

CHENET n.m.

Chenet (voir aussi « landier »).
Étym. de chien. Nom donné à des supports de métal, composés généralement de deux parties, la tête (souvent décorée) et la tige, et qui, allant par paires sont disposés de part et d'autre du foyer d'une cheminée pour surélever les bûches et permettre le tirage. (Larousse).

Les chenets peuvent être en pierre, en argile ou en métal. Pour ce dernier, plusieurs tombes à caractère aristocratique de la fin de l'âge du Fer ont été mises au jour ces vingt dernières années, notamment dans le cadre d'aménagements dans le nord de la France. Elles contenaient entre autres des « chenets » qui, comme le définit M. Feugère, « se compos[ai]ent de deux tiges verticales terminées le plus souvent par des têtes de bovidés et réunies à la base par une barre horizontale elle-même montée sur des supports en arceaux. » (Feugère 1982)

Ces découvertes sont le reflet d'une pratique attestée à partir du II^e siècle avant J.-C. dans le quart nord-est de la Gaule : des ustensiles de cuisine comme les chenets font leur apparition dans des tombes aristocratiques comme à Marcelcave (Somme) ou Raillencourt-Sainte-Olle (Nord). Il s'agit à la fois de rappeler la vie quotidienne du défunt et son statut social (banquets). (Kruta 2007).

Il convient néanmoins de signaler une confusion fréquente dans les textes tant généraux qu'archéologiques puisque les mots « chenet » et « landier » sont souvent soit associés soit utilisés comme synonymes. Ainsi, on trouve par exemple dans le catalogue *Manufacture* l'accroche suivante : « Habillez [...] aussi vos cheminées avec nos landiers en véritable fer forgé » puis dans la notice de l'objet correspondant : « Le jeu de chenets en fer carré de 20 mm, hauteur 50 cm, profondeur 36 cm. ». Toutefois, malgré les difficultés de vocabulaire :

*Faisons, comme un tison
 Qu'on heurte au dur chenet,
 Étinceler la vie.*

(Victor Hugo, Les chants du crépuscule 33)

Bonne retraite !

Feugère (M.). — Élément d'un cadre en fer de la Tène finale à Vienne (Isère). *Revue archéologique de Narbonnaise*, 15, 1982, p. 161-176.

Gaudron (G.). — Landiers gaulois en fer forgé du Musée de Laon (Aisne). *Bulletin de la Société préhistorique de France*, 1955, 52, n° 5-6, p. 275-277.

Kruta (V), Leman-Delerville (G.) dir. — Feux des morts, foyers des vivants. Les rites et symboles du feu dans les tombes de l'âge du fer et de l'époque romaine. *Revue du Nord*, HS n° 11, 2007, 279 p.

Larousse (P.). — *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle*. Genève ; Paris : Slatkine, 1982.

Catalogue de la manufacture française d'armes et de cycles, Saint-Etienne, 1972, 828 p.





.....
*Site de Mirebeau-sur-Bèze :
trois statères en or attribués aux Ambiani
ou aux Nervii et quatre statères globulaires
à la croix (Senones ou peuple riverain de la
Seine ?) ; découverte réalisée par détection
métallique correspondant à un dépôt
monétaire bouleversé à l'époque antique.
Fouille Guillaumet et Goguy, 1986
(photo Ph. Barral).*

C

CLANDOCHE n.m.

Clandoche. C'est comme ça qu'on les Cappelle, dans le milieu des archéologues honnêtes et honorables. Avec mépris et condescendance, cela va de soi. Et quand on se montre une trouvaille non officielle, c'est comme si une photo cochonne circulait sous le manteau... Pourtant, on est quelquefois bien content, mais mieux vaut ne pas trop l'avouer ni en parler. Et quoi faire de « la chose » ?

Jean-Paul en a connu, des clandoches, comme nous tous. Il y en avait un, célèbre en Bourgogne (et ailleurs), on l'appelait « Roger ». Un vrai pirate, ombrageux et bagarreur, le verbe haut, qui se prenait pour un chercheur et n'écoutait rien ni personne. Sauf Guillaumet, qu'il aimait bien et qui avait plus ou moins réussi à canaliser, au moins en partie, ses activités marginales. Il est vrai que l'un et l'autre étaient de ces « buveurs très illustres », chers à Messire François Rabelais, et que la chaleur du banquet favorisait les confidences... « Lors connaissez que la drogue dedans contenue est bien d'autre valeur que ne promettait la boîte » écrivait l'illustre auteur de Gargantua.

C'est ainsi que « Roger » commença à Copérer à Mirebeau, pendant la fouille du sanctuaire, sous l'œil attentif de Jean-Paul : il faut avouer qu'on lui doit quelques belles pièces qui ne font pas mal dans la collection (fig.). C'est là aussi que je fis sa connaissance, avec méfiance je dois le dire, vers 1985. Entre lui et moi, le courant passait mal.

Ce flibustier de la poêle à frire avait, il faut l'avouer, un vrai talent, et sa caverne valait celle d'Ali-Baba. Mais Jean-Paul l'aimait bien et connaissait le sésame. Parmi d'autres trésors, il y avait là une fantastique collection de bouts de ferraille rouillés provenant d'Alésia. À trier, bien sûr ! Mais cet ensemble de *militaria* césariens est unique au monde ; il s'inscrit très logiquement dans la typologie des objets de même nature qu'on connaît avant et après l'épisode de 52, et les monnaies « récupérées » s'insèrent parfaitement dans la collection réunie par les fouilleurs de Napoléon III. Cette remarque assure à elle seule l'authenticité du lot.

Mais rien n'y fit. Bien que « Roger », après s'être longtemps fait prier, ait accepté de me confier le tout pour expertise et publication (merci, Jean-Paul !), bien que j'aie supplié personnellement trois ministres, trois directeurs du patrimoine et je ne sais plus combien de DRAC, on ne voulait pas de « cette chose » dans les collections publiques... Le musée Alésia l'avait refusé : bien joué ! Heureusement, celui de Saint-Germain accepta de l'acquérir (merci, Olivier, merci, Patrick). Il figure aujourd'hui dans les vitrines de la salle d'Alésia, et en bonne place : merci, Roger, de cette dévolution finale qui t'honore.

Et si demain, après l'archéologie préventive bien sûr, on réfléchissait, sérieusement pour une fois, à la manière de gérer les « clandoches » ?

Horresco referens...





.....
*Défilé de clous provenant
du site archéologique
de Mas Castellar de Pontós
(Girona-Catalogne)
(Photo : Marcel Solé).*

C

CLOU n.m.

Tige métallique de longueur et d'épaisseur variables, pointue à une extrémité et pourvue d'une tête à l'autre extrémité. Cette tige peut être utilisée pour suspendre un objet, où à des fins ornementales, mais surtout et d'abord elle est faite pour assembler deux pièces. Si ces pièces sont en matière organique ou tendre, c'est tant mieux.

Les clous sont classés selon leur tête, mais il paraîtrait ce n'est pas la tête l'important pour un clou ; en tout cas, ces têtes sont là pour être vues.

Synonyme: pointe, clou à crochet, vis, rivet...

Au figuré: poignant, ponctuel

Familier: River son clou à quelqu'un ; le clou de la soirée

Pour les Espagnols, le « clou » est aussi un cal dur et profond qui se forme sur les orteils. C'est une déformation très fréquente chez leurs archéologues à qui l'on entend dire que « la douleur est si forte qu'il semble qu'on ait un "clou" ».

Encore une expression espagnole : « faire entrer le clou par la tête » veut dire « insister d'une façon totalement inefficace ».

Observation : la première fois que j'ai vu Jean-Paul, j'ai imaginé un clou à tige courte avec une tête importante et ronde, comme un rivet ou un champignon, incapable d'assembler quoi que ce soit.

Dernièrement, il s'est adapté à la diversité de la matière dure, et accepta honnêtement de modifier l'outil et le geste. Et ce « clou » a vu sa tige grandir, avec une section parfois ronde, parfois carrée ; la pointe devint de plus en plus émoussée à mesure des événements. La tête subit également des changements. Elle se réduisit, prolongeant parfois la tige et se transformant en crochet ou en agrafe. Non seulement, il a pu ainsi assembler deux objets organiques, mais il a su aussi construire une architecture cohérente qui a changé le mode de pensée de la collectivité archéologique. Merci aux travaux de Jean-Paul sur les clous en fer que l'on trouve en fouille.



C

CLOUS n.m. DE MURUS GALLICUS

Le rempart de type *murus gallicus* doit son nom à l'ouvrage de Jules César, la *Guerre des Gaules*. Pourtant, aussi précise que soit la description proposée par le proconsul du rempart de l'*oppidum* biturige d'Avaricum, à aucun moment il ne mentionne la présence de fiche en fer. Le paradoxe veut que, justement, c'est la présence de ces pièces métalliques, comme élément de liaison entre les poutres, qui permet aux archéologues de classer les remparts dans cette catégorie architecturale. La seule découverte de ces fiches sur un rempart suffit généralement à identifier un *murus gallicus*.

Ces fiches en fer peuvent être de taille très variable. Les plus grandes actuellement retrouvées proviennent du *murus gallicus* de Besançon. Elles peuvent atteindre jusqu'à 400 mm (350-400 mm). Celles du Fossé des Pandours sont à peine plus petites avec une taille de 300 à 350 mm. De l'autre côté du spectre, les fiches de *murus gallicus* Fourier à la Croix-Saint-Charles à Alésia ne mesurent que 150 à 180 mm. Au Titelberg la taille moyenne ne dépasse pas les 180 mm. Si la plupart du temps ce sont des fiches qui ont été utilisées, c'est-à-dire une barre de fer sans tête, sur



Clous de *murus gallicus*
(Photo Bibracte/A. Maillier).

C

CLOUS n.m. DE MURUS GALLICUS (suite)

d'autres remparts on a à faire à de véritables clous, comme au Fossé des Pandours, à La Chaussée-Tirancourt, au Titelberg, au Camp d'Arthus ou encore à Vertault.

Ces fiches étaient plantées à l'intersection de deux poutres. Vu leur section, un avant-trou devait être percé pour ne pas faire éclater le bois. L'*Oppidum* de Manching a livré quelques exemplaires de tarières qui auraient pu servir au creusement de ces trous (Jacobi 1974, pl. 10: 159-162).

Au Fossé des Pandours, un certain nombre de clous étaient pliés à angle droit après 120 à 160 mm. Cette pliure doit sans doute être mise sur le compte de l'arrachement des clous lors de l'éboulement du rempart. Mais elle présente un autre intérêt: elle permet de calculer l'épaisseur de la poutre supérieure. Son diamètre devait être proche de la longueur de la partie haute du clou, avant la pliure soit entre 100 et 150 mm. Ce calcul n'est cependant valable que si les poutres n'étaient pas assemblées à mi-bois. Un calcul similaire a été proposé pour le *murus gallicus* de la porte du Rebout. À partir des traces de bois incrustées dans la corrosion, Jean-Paul Guillaume constate que les fiches traversaient la poutre supérieure et que seul le dernier tiers était planté dans la poutre inférieure (Buchenschutz, Guillaume, Ralston 1999: 180). Il propose alors un diamètre de la poutre compris entre 165 et 198 mm.

Pour Olivier Buchenschutz « l'efficacité même de ce mode de fixation est douteuse » (Buchenschutz, Ralston 1981: 30; Buchenschutz 1984: 230). Il explique la présence de ces clous par une volonté ostentatoire, « une pratique symbolique plutôt qu'une utilisation rationnelle » (Buchenschutz 2007: 246). Ils représentent, en effet, « un investissement énorme pour une efficacité limitée » (Buchenschutz 2007: 246). Pourtant un argument technique peut tout de même être avancé. Les fiches relient les poutres cœur à cœur. Lors de la disparition de la partie externe des troncs, l'aubier, la présence des pièces métalliques permet de garder la cohérence de l'assemblage et ainsi d'augmenter considérablement la durée de vie du rempart. Les proportions relevées à Bibracte vont dans ce sens. Les deux premiers tiers traversent totalement la première poutre, tandis que le dernier tiers vient s'ancrer dans la partie centrale de la seconde poutre.

Buchenschutz (O.). — *Structures d'habitats et fortifications de l'âge du Fer en France septentrionale*. Paris: SPF, 1984. (Mémoires de la SPF; 18).

Buchenschutz (O.), Ralston (I.). — Les fortifications des âges des Métaux. *Archaeologia*, 154, mai 1981, p. 24-35.

Buchenschutz (O.), Guillaume (J.-P.), Ralston (I.) dir. — *Les Remparts de Bibracte: recherches récentes sur la Porte du Rebout et le tracé des fortifications*. Glux-en-Glenne: Centre archéologique européen du Mont Beuvray, 1999 (Bibracte; 3).

Jacobi (G.). — *Werkzeug und Gerät aus dem Oppidum von Manching*. Wiesbaden: Franz Steiner, 1974 (Die Ausgrabungen in Manching; 5).





.....
Dessin Lefred Thouron
pour le petit Guillaumet illustré.

C

CONDUITE n.f. ACCOMPAGNÉE

Ceux qui ont eu l'insigne privilège de partager la route au côté de Jean-Paul sauront de quoi je parle, les autres ne peuvent qu'imaginer cette expérience indicible qui tient de l'attraction foraine : un mixte entre le train fantôme et les montagnes russes. En général, on se souvient du jour où cela s'est produit : pour moi ce fut quelque part entre Glux et Budapest. On se demande souvent, mais on évite d'y penser sur l'instant, comment il est possible de traverser ainsi sans encombre les parcours d'une vie, des routes enneigées du Morvan aux plaines dépeuplées de véhicules improbables de la campagne hongroise. Sans doute Jean-Paul a-t-il bénéficié d'une formation d'élite lors de son permis dont l'origine se perd dans les légendes embrumées des hivers d'une Europe centrale à jamais révolue ? Reconnaissons, qu'à l'inverse de la fourmi, il est prêteur et laisse volontiers à d'autre le cerceau du périple, se désintéressant superbement des détails de la route. De toute façon pourquoi s'en soucier : « c'est tout droit » ! Les cartes mêmes sont inutiles puisqu'on sait où l'on va. Quand il y a plusieurs voies, qu'un croisement se profile, qu'il nous faut décider, on peut être sûr alors que Jean-Paul exténué s'est soudain endormi dans le fond de l'auto. Cependant, soyons beau joueur, selon un principe mystérieux qui n'obéit à aucune règle, même pas celles pourtant accueillantes, de l'auto-organisation chaotique (auto est peut-être en cause ici), il faut bien reconnaître qu'on finit toujours par arriver à bon port, sain et sauf et dans les temps ! Les détails du voyage importent peu dès que le but est atteint.

Sans trop filer une métaphore dont la Spelote se perdrait alors dans les méandres douteux d'une analyse de comptoir et laissons là les comptoirs à leur utilité première, nettement plus agréable, ceux qui en leur grande inconscience (un moment de faiblesse peut-être) ont partagé à la fois la route et les recherches de Jean-Paul, ont déjà constaté que, de la conduite automobile à la conduite de projet, se tisse une trame qu'on ne peut démêler. Qu'importe après tout qui conduit, les chemins empruntés, les doutes et lassitudes du parcours, l'essentiel est toujours préservé : par un curieux concours de circonstances, une série d'aventures improbables, soudain, l'objectif est en vue et le projet mené à son terme. On a beau tenter d'en retracer, par la suite, la logique sous-jacente jamais on comprend comment cela fonctionne : comme les souvenirs à moitié effacés d'un rêve oublié au réveil qu'il provoque.

Encore un petit tour alors, un projet, un voyage. Le prochain sera sans doute bien mieux que tous les autres : il suffit juste de tenter l'aventure, mais vous êtes prévenus désormais...

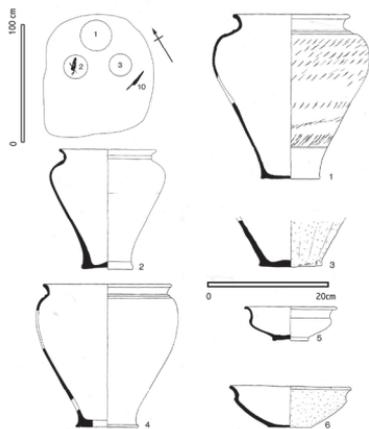


C

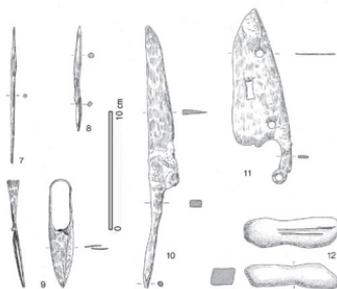
CORDONNIER-BOURRELIER-SELLIER n.m.

Pour Jean-Paul Guillaumet, en version française, le mobilier d'une des rares tombes d'artisans que je lui avais signalée dans les années 1990, et que nous avons, Ian

Stead, Valery Rigby et moi-même, publiée longtemps après, en anglais (*Iron Age and roman burials in Champagne*, Oxbow books, Oxford 2006, p. 223-225).



Ménéil t17, plan et céramique.



Ménéil t17, métal et lithique.

C

CORDONNIER-BOURRELIER-SELLIER n.m. (suite)

La tombe du cordonnier-bourrelier-sellier, alias le « sueur » de Ménil-Annelles, Le Montant de l'Obit, (Ardennes).

Céramique

☛ (code enregistrement ME/BP) fond et tessons de l'encolure (tous brûlés et décolorés, aucune finition de surface conservée) d'une jarre à profil piriforme avec un bourrelet à la jonction col/épaule; décor d'impressions au peigne court à bout rond, disposées obliquement et alignées en bandeaux superposés sur toute la panse; pâte du type « à dégraissant noir » du fait de la présence de glauconie (plus silt quartzeux et calcite en lame mince), groupe de fabrication (n° 1, défini par V. Rigby) celui, le plus souvent, des vases non tournés.

☛ (ME/BO) jarre piriforme complète à pied plein (traces de coups de feu et de finition de surface au brunissoir); groupe de fabrication (n° 4), pâtes à dégraissant en sable quartzeux; contenait l'incinération et les objets 7, 8, 9, 11, 12.

☛ (ME/BR) fond complet brûlé d'une jarre non tournée, gris foncé; groupe de fabrication (n° 2), pâtes « à dégraissant blanc » (calcite).

☛ (ME/BQ) Tessons brûlés d'une jarre à bourrelet sous le col permettant une restitution du profil; groupe de fabrication (n° 4).

☛ (ME/BS) Base complète et tessons brûlés formant un profil complet de bol caréné à lèvres saillantes; groupe de fabrication (n° 4).

☛ (ME/BT + BU) bol caréné complet, brûlé, non tourné, en deux morceaux; groupe de fabrication (n° 2); placé dans 3 avec quelques os incinérés.

Fer

☛ (ME/BL) Aiguille à chas (L. 116 mm, section circulaire, chas = 1,5 mm); pointe soit arrondie, soit brisée; tête très pointue (usage double?).

☛ (ME/BM) Alêne (L. 89,5 mm, section arrondie (diam.max. 5,5 mm) dans la partie poinçon et quadrangulaire dans la partie emmanchée (L. 40 mm).

☛ (ME/BJ) Ciseaux en forme de petites forces (L. 91,5 mm); à la base de chacune des deux lames, encoche circulaire (fonction?).

☛ (ME/BK) Grand couteau à dos rectiligne et soie (L. 221 mm; tranchant = 140 mm; dos 4,3 mm, soie 6 mm); semble adapté au travail de découpe de grande longueur.

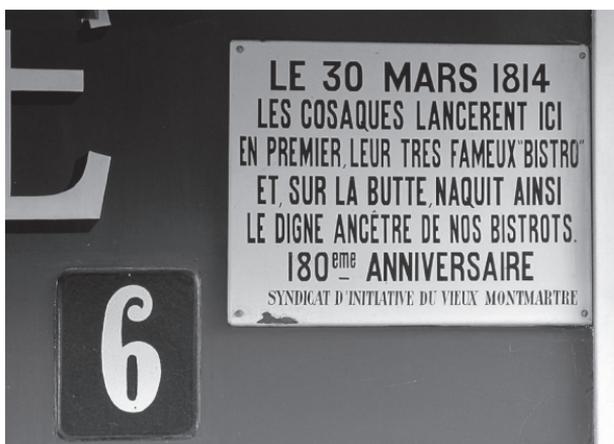
☛ (ME/BH) Rasoir à poignée incurvée à extrémité ajourée en anneau, lame large, fine avec usure médiane, dos légèrement convexe (L. 150 mm) et trois perforations (système de préhension et de renfort); semble bien adapté au travail d'amincissement des cuirs.

Lithique

☛ (ME/BN) Pierre à aiguiser (L. 77 mm), section losangique, traces d'usure médiane et d'affûtage.

Conclusion: le mobilier de cette tombe correspond à notre phase 3 (125-100 av. J.-C.; horizon mixte à fibules à quatre spires, corde externe, avec type de Nauheim et copie de Nauheim à tige circulaire). Du fait de la présence d'un assemblage technique cohérent, cette tombe affiche le statut d'artisan spécialisé dans le travail du cuir et en même temps, par l'homogénéité des types céramiques avec le reste de la nécropole, l'appartenance de cet artisan à son groupe culturel. Cependant, sa position à l'écart dans la nécropole et surtout l'absence de monument funéraire autour de sa tombe peuvent, par contraste avec le reste des tombes, suggérer une situation marginale de l'artisan dans les communautés rurales lors de l'apparition des *oppida*.





Une plaque commémorative, à Montmartre
<http://fr.wiktionary.org/wiki/bistrot>

C

COSAQUE adj. et n.

D'un cosaque "taiseux"
à un cosaque d'honneur...

LE 30 MARS 1814 LES COSAQUES LANCÈRENT SUR LA BUTTE
MONTMARTRE LE PREMIER
« **быстро, быстро** » « VITE, VITE »
ET SUR LA BUTTE NAQUIT LE PREMIER BISTROT...

Histoire d'une rencontre.





*Le crâne de Lux avec le clou
(Guillaumet 1990)*



*Le crâne de Lux sans clou
(Bonnamour 2009)*



*Le crâne de La Tène
(Jud, Alt 2009)*

© A&S 2006

C

CRÂNE n.m.

En 1990, Jean-Paul Guillaume a illustré un article sur l'armement à l'âge du Fer avec la photo d'un « crâne humain gaulois encloué portant des traces de coups d'épée provenant de Lux (71). » Ce crâne a été découvert en 1982 lors d'un dragage sur un gué dans la Saône, à l'endroit même où les travaux ont mis au jour d'autres restes humains, des armes, des chaudrons et situles ainsi que des céramiques, majoritairement de l'époque gauloise.

Un orifice artificiel présent sur la partie la plus haute de la calotte a incité les archéologues à se servir du crâne pour une mise en scène dans le cadre de l'exposition « du silex à la poudre ». Muni d'un clou en fer énorme, le crâne évoque désormais inéluctablement les têtes coupées et transformées en trophée par les guerriers gaulois dont nous parle Posidonios.

Hélas, la datation du crâne est des plus incertaines, et nous ignorons en plus le sexe de l'individu. Et si ce n'était pas le crâne d'un guerrier gaulois, mais bel et bien celui d'une femme de l'âge du Bronze ?

Louis Bonnamour a récemment publié une photo du crâne dégarni du clou. Apparemment, l'ouverture artificielle ne résulte ni d'un coup et ni d'une trépanation chirurgicale, mais plutôt d'un grattage à partir de la suture coronale.

La partie arrière de la calotte est marquée par quatre coups plus ou moins parallèles effectués avec un instrument tranchant. Chacun de ces coups a enlevé une partie du crâne, mais n'ayant pas percé la calotte, aucune des blessures ne furent fatales.

Ce diagnostic à distance laisse un peu perplexe quant à l'origine et la nature des lésions.

L'étrange crâne de Lux gagne en intérêt par comparaison avec d'autres crânes portant des traces de violences semblables, découverts au XIX^e siècle sur le site éponyme de La Tène. Le premier, mis au jour par Émile Vouga, appartient au IV^e-III^e s. av. n. ère selon une datation radiocarbone récente. L'étude anthropologique de Kurt Alt a constaté la présence de sept entailles quasi parallèles sur la calotte crânienne, ainsi qu'une longue fissure sur le côté latéral gauche, provoquée vraisemblablement par une chute qui pourrait être la cause du décès. Le deuxième crâne, examiné par Rudolf Virchow en 1884, montre des traces aiguës de plusieurs coups sur le côté gauche.

Dans les trois cas, le caractère brutal des coups contraste étrangement avec une certaine modération : aucun de ces coups n'a transpercé la boîte crânienne. Le caractère répétitif et la régularité des coups ne correspondent pas à des traces de combats. La victime, vraisemblablement immobilisée, aurait pu être achevée par un coup porté sur une partie plus vulnérable du corps. Reste la possibilité que les coups ont été appliqués sur un corps déjà inanimé, dans le cadre d'un rituel dont la signification nous échappe encore.

Ainsi, le crâne de Lux, soumis au débat scientifique par Jean-Paul Guillaume il y a vingt ans, continue à soulever des questions d'interprétation fort intéressantes.





.....
*Statuette en tôle d'alliage
base cuivre. Bouray-sur-Juine
(Essonne)
I^{er} s. av. J.-C
Saint-Germain-en-Laye,
inv. MAN 76551,
photo archives du musée
d'Archéologie nationale.*

C

CROYANCE (OBJET DE) n.f.

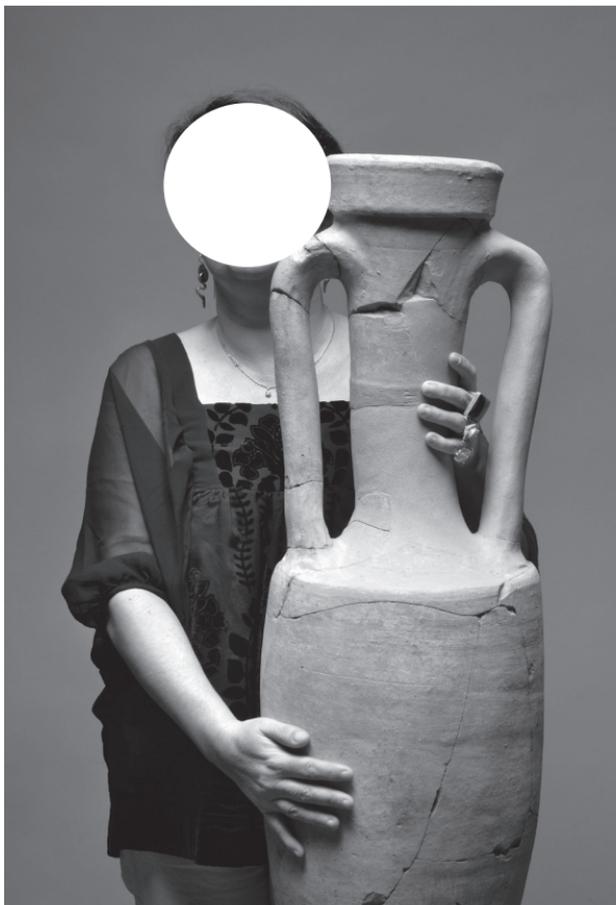
Les œuvres les plus vues sont celles qui en réalité ont été les moins regardées. Depuis son apparition au début du XX^e siècle, le bronze dit du « dieu de Bouray », conservé au musée d'Archéologie nationale de Saint-Germain-en-Laye, a été considéré comme un exemple caractéristique du caractère mi-humain mi animal des divinités gauloises. Ce personnage portant un torse est doté d'un torse masculin dont les jambes, croisées dans la position caractéristique assise en tailleur, se terminent par des pattes animales pourvues de sabots. L'aspect hybride de cet être fantastique évoque la figure de Cernunnos, le dieu à la ramure de cerf, représenté sur le Pilier des Nautes. Il rappelle également l'étrange jeune homme à l'oreille de cerf découvert anciennement à Amiens.

L'origine de cette pièce trouvée vers 1845 dans la Juine est néanmoins des plus obscures. Personne n'a jamais voulu vraiment prêter attention au fait que la tête, surdimensionnée, n'est pas adaptée au corps, auquel elle a été fixée au moyen d'une brasure assez approximative dont la technique n'est apparemment pas connue dans l'Antiquité. De la même manière, personne n'a relevé que les analyses métallographiques montrent que les deux parties de la statue sont constituées de pièces d'alliages différents... Techniquement, le « dieu de Bouray » est un montage grossier. Pourtant, tant que l'on persistera à croire à la fable de la survivance

de la figure des dieux gaulois au cours de la période romaine, on voudra le penser authentique. Le « dieu de Bouray » est la projection de l'imaginaire archéologique du XX^e siècle, qui se révèle aujourd'hui de plus en plus difficilement crédible. Cette pièce nécessairement unique accrédite l'idée selon laquelle il existait des « dieux gaulois » figurés comme des divinités hybrides, représentées sous forme humaine mais pourvues d'attributs animaux. Elle suggère également que la religion gauloise, encore imprégnée de primitivisme, ne s'était pas complètement dégagée de la proximité des animaux et de la nature sauvage. Surtout, elle laisse à penser que les créateurs celtiques ne maîtrisaient qu'imparfaitement la représentation du réel, qu'ils déformaient instinctivement pour les réduire à des figures grossières et monstrueuses.

Le dieu de Bouray est un objet de croyance, comme le sont toutes les pièces archéologiques exceptionnelles. Elles nous aident à croire que ce nous voyons d'elles est vrai ; plus exactement, elles nous persuadent que ce que nous croyons qu'elles représentent est l'expression de la réalité. Comme jadis les reliques, les pièces archéologiques dont nous avons fait des éléments de référence sont des objets puissants. Il est dangereux de contester leur pouvoir. Car les archéologues sont des primitifs comme les autres.





Tant va la cruche à l'amphore...
(Photo Bibracte/A. Maillier).

C

CRUCHE n.f.

Nom féminin. Récipient destiné à contenir de l'eau ou des liquides, doté d'un bec et d'une anse. *Syn.* Récipient, seau, cruchon, réservoir, calebasse, bouillotte, vase, cubitainer, baste, bassine, cuve, baquet. Ces éléments pouvant être en céramique, en bois ou en métal. En archéologie, la cruche est tant allée à l'eau qu'elle est souvent cassée... et l'on cherche alors à la reconnaître à partir de ses vestiges, fragments d'anses ou de fonds, comme les petites attaches des fonds de cruche en bronze de type Kelheim qui gisaient au fond du bassin de la fontaine Saint-Pierre à Bibracte.

Nom féminin. Mot qui désigne une personne stupide. *Syn.* Bécasse, cornichon, cruchon, dadais, imbécile, sot, buse... vocabulaire peu usité par J.-P. Guillaumet qui préfère employer le terme grognasse (voir ce mot) pour désigner une femme stupide, ce qui n'implique pas forcément qu'elle soit laide et désagréable mais seulement qu'elle n'est pas de son avis, ce qui est souvent le cas, puisque Jean-Paul ne fréquente que des femmes remarquables.





Couverture d'un roman de Paul Bouchet,
« La princesse de Vix et Hu,
empereur des Gaules ».
L'Amitié par le Livre, 1968.

D

DAME n.f.

La dame de Vix : douce princesse, Lou épouvantable mégère ?

Nous avons désormais des données anthropologiques concernant l'éventualité de certains désagréments physiques de la dame de Vix. Du moins, telle qu'elle se trouvait lors de son trépas, après que le poids des ans – même si ce n'était pas, loin de là, une grande vieille - et des maladies, qui frappaient durement même les élites du temps, eussent fait leur œuvre. Et ce n'est pas la reconstitution de son visage, montrant la décomposition en marche, qui contribuera à imaginer sexy la dame ! Mais on sait bien qu'en fait de beauté, tout est affaire de goût... Et nous ignorons ce qu'étaient les critères de beauté des gens de la bonne société du Hallstatt final bourguignon !

Quant à son rôle social, pour lequel son caractère, dont nous ne savons rien, put avoir son importance, il en fut beaucoup discuté. Revue rapide de quelques hypothèses :

Pythonisse. On imagine les pythies de Delphes comme de sexys jeunes vierges. Mais depuis que l'une d'entre elle, qui l'était effectivement, fut enlevée par un fan, on préféra choisir des vieilles. Pour notre dame, hypothèse douteuse ;

Grande courtisane, qui n'aurait pu accumuler tant de biens précieux qu'en plumant les princes ses amants, bien fait pour eux ! Une telle hypothèse ne peut être que le fait de méprisables machistes, à rejeter sans appel !

Princesse : inutile de commenter, c'est bien de loin la meilleure hypothèse. Ce qui nous ramène à son caractère : douce princesse comme dans les contes de fées, ou méprisante aristocrate menant la vie dure à ses malheureux esclaves et serveurs ? Par exemple, si l'eau du bain n'était pas assez chaude si, comme l'interprète un collègue, le cratère était destiné à cet usage.

La princesse de Vix était-elle donc une épouvantable mégère ?

Comme une princesse ne va pas sans prince, ni un prince sans princesse, d'ailleurs, que dire de lui ? Son tumulus a disparu, il n'en reste plus qu'une trace présumée près de celui de sa dulcinée. Sa statue du sanctuaire des Herbues nous montre un farouche guerrier. Qui, grognon, partait à la guerre pour fuir la princesse sa femme qui ne pensait que dépenses somptueuses auprès des perfides marchands grecs (car un grec ne peut être qu'un perfide menteur), ne rêvant qu'à l'éclipser et le faire enrager par son luxe (et même funéraire à venir!) ?





Dangerous man.

D

DANGEROUS MAN adj. et n.

All men dream : but not equally. Those who dream by night in the dusty recesses of their minds wake in the day to find that it was vanity : but the dreamers of the the day are dangerous men, for they may act their dream with open eyes, to make it possible¹.

1. extrait de „Seven pillars of wisdom : a triumph”
par T.E. Lawrence



*Décapage mécanique
(Nécropole de Sajópetri, Hongrie,
photo de l'auteur).*



*Décapage manuel
(Nécropole de Sajópetri, Hongrie,
photo de l'auteur).*

D

DÉCAPAGE n.m., DU MÉCANIQUE AU MANUEL

Lors de la fouille d'une nécropole comme celle de Sajópetri, en Hongrie (III^e siècle avant notre ère), la localisation des sépultures est évidemment une phase cruciale conduite en plusieurs étapes et qui gagne à être dirigée par les meilleurs spécialistes.

La première étape consiste à éliminer la terre arable avec une pelle mécanique. Cette phase préalable se poursuit par un décapage en "rétro" avec un godet lisse en passes successives de quelques centimètres d'épaisseur qui se poursuivent jusqu'à la mise en évidence d'anomalies dans le sédiment, qui peuvent être d'origine naturelle, chablis, terriers... ou des structures creusées par l'homme. Elle nécessite expérience, un suivi constant et une grande attention. À Sajópetri, la collaboration de plusieurs spécialistes du monde funéraire celtique, dans le cadre d'un programme européen sous l'égide de M. Szabó, a révélé toute son efficacité dans ce domaine.

La seconde étape du décapage nécessite à la fois sens de l'observation et activité physique. L'équipement nécessaire dépend de la nature du terrain, ici du sable, et une tenue adaptée au climat et à la saison. Le sable permet l'usage de la pelle. La découverte effective d'une sépulture après vérification de nombreuses taches de sédiments de couleurs différentes, reste une source inépuisable de satisfactions pour l'archéologue. Après la localisation des contours de la sépulture, il reste à en déterminer la profondeur, par une série de décapages successifs, conduits délicatement à la pelle jusqu'à atteindre les niveaux de dépôts de mobiliers. À Sajópetri, les premiers objets atteints étaient souvent de grands vases conservés entiers. Dès lors la pelle est abandonnée et la méthode de fouille évolue vers d'autres techniques (voir « fouille et mise en caisse »).





*Joseph Déchelette.
Musée Déchelette, Roanne
(photo Bibracte/A. Maillier, n° 66241).*

D DÉCHELETTE (JOSEPH) n.

Grande figure totémique sortie de la cuisse de Bulliot, particulièrement vénérée dans deux sanctuaires au pied du Morvan (musées de Roanne et des Antiquités nationales). De ses écrits pieusement conservés dans le sanctuaire de Roanne, d'aucuns essaient d'en extraire la substantifique moelle : comprendre comment ce bon fils de famille promis à une carrière industrielle est venu à l'archéologie jusqu'à en devenir l'un de ses représentants les plus éminents au tournant du XX^e siècle. Trop rares sont les documents photographiques du personnage si ce n'est quelques portraits entre Roanne et Paris. C'est sous son égide que des générations de spécialistes des âges des métaux ont fait leurs armes, recourant au fameux *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine* comme à un viatique. Pourtant aujourd'hui,

certains seraient tentés de se débarrasser de la mémoire du grand homme, que la première guerre mondiale a fauché dès les premiers combats. Mais des impétrants du Déchelettisme demeurent et continuent à perpétuer le culte des prêtres morvandiaux. Il faut dire que ces derniers étaient les détenteurs des psalmodies rituelles que le grand maître avait dissimulées à dessein dans certaines notes de bas de page de son Manuel. De hauts dignitaires du Déchelettisme ont même pu suggérer l'existence au solstice d'hiver sur le site du Beuvray de cérémonies occultes au cours desquelles ses psalmodies secrètes révéleraient leur fascinante efficacité. Des lancées de fibules en émailleraient les festivités et confèreraient une inspiration archéologique favorable pour une année complète...



D

DYSLEXIE n.f.

On doit la première identification du trouble de la lecture et de l'écriture aux savants allemands de la fin du XIX^e siècle. Rudolf Berlin, professeur à Stuttgart, sera l'inventeur en 1887 du terme « dyslexie », du grec *dus-* préfixe grec désignant l'idée de difficulté et de lexis « mot ». En 1896, un médecin anglais P. Pringle Morgan publie le cas d'un adolescent de 14 ans. Percy ne maîtrise ni la lecture ni l'écriture. Pourtant, il présente une intelligence normale qui se manifeste parfaitement à l'oral et dans ses capacités en mathématique. Qu'est-ce donc cet étrange trouble, qui ne relève dans aucune mesure d'une déficience mentale et que certain spécialiste qualifie de non (Davis, Braun 2012) ?

Les erreurs les plus fréquentes commises par une personne dyslexique sont la difficulté à lire les mots nouveaux, à sentir la différence entre les sons (phonèmes), les lettres (graphèmes) et à les associer, ce qui entraîne des confusions et cause une dysorthographe. Les dyslexiques présentent des problèmes de concentration, ils se traduisent par un effort important à donner pour ne pas perdre le fil de lecture d'un texte et entraînent des soucis de compréhension. Ces principaux symptômes sont partagés par 5 à 12 % de la population en France, en majorité des enfants mais également des adultes qui ont réussi, plus ou moins, à contourner les problèmes.

La cause de la dyslexie n'est pas tranchée, plusieurs écoles s'affrontent. L'une est basée sur des dysfonctionnements psychologiques (sentiment de confusion, désorientation face aux lettres, aux mots). L'autre relève de la neurosciences. L'origine serait cérébrale, due à une perturbation dans

l'hémisphère gauche siège du langage et de latéralité. Et enfin, celle pour qui l'origine est biologique, génétique. Des chercheurs auraient découvert six régions chromosomiques engagées dans la cause de la dyslexie (Ramus 2005).

Quelle que soit l'origine de la dyslexie, l'urgence pour les dyslexiques est de les aider à surmonter les difficultés. Les approches sont diverses, soit orthophonique, phonétique, auditivo-verbale et même informatique. Le traitement de la dyslexie s'est amélioré depuis les années quatre-vingt notamment par une prise en charge plus globale, grâce à une approche pluridisciplinaire qui regroupe orthophonistes, psychiatres, neurologues, podologues, ophtalmologistes, orthoptistes. L'ensemble du corps est pris en considération, les sens et la créativité des patients sont fortement sollicités. Mais avant toute mise en place de protocole, il est important que les enfants, les adultes, les parents décupabilisent pour pouvoir avancer sereinement.

Davis (R.R.), Braun (E. M.). — *Le don de dyslexie*.
Éditions Desclée de Brouwer/La Méridienne,
1^{re} éd. française 1995, 2012, 265 p.

Ramus (F.). — *De l'origine biologique de la dyslexie*.
Psychologie et Éducation, 2005, 1, p. 81 -96.

Autres références :

Sauvageot (B.), Métellus (J.). — *Vive la dyslexie*.
Paris : NiL éditions, 2002.

Sprenger-Charolles (L.). — *La dyslexie repensée*.
Sciences humaines, n° 134, janvier 2003, p. 16-20.





*Célèbre lieu de débauche valaisan.
(Intérieur de l'église des Jésuites,
Sion, Valais, Suisse.
Photo Etat du Valais, SBMA - PBC,
photo Martine Gaillard).*

E

ÉGLISE n.f.

Lieu de culte de la religion chrétienne.

Archéol. En Valais (Suisse) : refuge spiritueux, notamment en cas de dégradation climatique subite et subie.

« **L**a direction des musées cantonaux dispose de budgets importants. Ainsi vient-elle d'affecter 600 000 francs à l'exposition "Le Valais avant l'histoire" dont c'était le vernissage, vendredi le 23 mai. Une allocution de M. Comby en marqua l'officialité, suivie d'un apéritif servi vers 19 h 30 sur la place de la Majorie. La pluie, cependant, était au rendez-vous.

Mme M.-C. Morand, responsable des musées et maître d'oeuvre de l'exposition, avait prévu une partie de campagne sur le prélet de Valère. Ne pouvant braver le temps et conduire ses invités pour un souper sur l'herbe, elle décida que la partie de campagne se passerait en l'église des Jésuites.

Qu'on imagine à sa suite un certain nombre de participants corrects, mécontents ou réservés, mais silencieux comme les tombes du néolithique ; qu'on y ajoute le pourcentage imposant des goinfres impatientes de bâfrer sur le compte de l'hôte, en l'occurrence quelques mécènes de l'exposition.

L'on put voir alors installées devant l'autel de l'Assomption les tables de service couvertes de victuailles et les réchauds à gaz qui, dans la vapeur et la fumée, relançaient la cuisson des gigots d'agneau et du cuisseau de veau que l'on sacrifiait au mieux-être des gens de la culture... Et l'on put admirer, hissés là où naguère se dressait la sainte table, les trois tonneaux en perce pisser leur vin dans les channes impatientes.

Et à mesure que les heures passaient, les rires grinçaient plus fort, les cris fusaient plus haut, les fumées des cigarettes sortaient dru des barbes abondantes et, pour marquer sans doute qu'on était vraiment d'avant l'histoire chrétienne de ce pays, les Barbaresques y dansèrent jusqu'à tard dans la nuit. »

(René Berthod, L'église des Jésuites profanée, Gazette de Martigny, 1986).

Voir « Barbaresque ».
Syn. Lieu de cuite.





*Groupe de jeunes étudiants
chez Jean-Paul ayant renoncé
pour l'heure à toute velléité d'émancipation
(photo de l'auteur).*

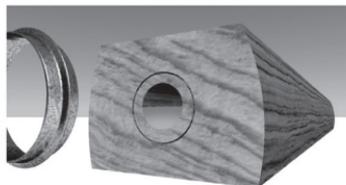
E

ÉMANCIPATION n.f.

Action de se libérer, de se dégager d'une dépendance morale, des préjugés de son époque, etc. Dans le droit romain, c'est un acte qui confèrait à un esclave ou à un enfant le droit d'homme libre. Si dans un premier temps il s'agit d'un acte administratif, l'émancipation peut se faire dans une approche plus intellectuelle.

Dans les relations "guillaumesque", le terme émancipation peut varier de la simple parenthèse intellectuelle au parricide. Elle peut s'organiser de façon individuelle ou collective en fonction du moment de la soirée. Si l'émancipation a toujours été encouragée, elle est souvent précédée d'une phase plus ou moins longue de subjugation (en fonction du nombre d'années universitaires), voire d'asservissement chaque début d'hiver lorsque la pile de bois n'est pas rangée. La notion d'émancipation se vit d'autant mieux quand elle est faite dans la douceur. Elle ne résiste pas néanmoins aux accolades viriles de fin de soirée du "maître" qui rappelle par ce geste que l'émancipation ne s'affranchit ni de la reconnaissance ni de l'amitié.





.....
*Restitution de la mise en oeuvre
d'une emboiture en fer entre deux
sections d'une canalisation de bois
(Credit : Sophie Girardot,
Architecte, Eveha).*

E

EMBOÎTURE n.f.

Nom commun utilisé pour désigner un objet servant à lier deux tuyaux en bois pour la conduite de l'eau potable. L'emboîture est un objet en fer qui se présente sous la forme d'un anneau plat, de taille variable. Sa surface externe peut être lisse ou équipée d'un bourrelet concentrique qui peut servir de butée d'étanchéité ou de joint de dilatation entre deux conduits en bois.

Le terme « emboîture » a été proposé par Jean-Paul Guillaume et Gérard Laude lors d'une table ronde organisée au Mans en 2005 sur le thème du métal dans l'architecture romaine. Il remplace toute une série de termes imprécis ou impropres : cercle de fer, cylindre d'assemblage de tubulures de bois, frette, manchon de frettes en fer, mandrin, raccord métallique... Le terme emboîture contribue à la fois à restituer la fonction ainsi que la mise en œuvre de cet objet très largement attesté sur des sites urbains, dans divers monuments publics et espaces privés. Parfois restituée autour des tubulures ou dans le conduit interne, l'emboîture était uniquement enfoncée dans l'épaisseur des tuyaux en bois. Dans l'état actuel de nos connaissances, l'emboîture apparaît dans le courant du I^{er} s. av. J.-C., se diffuse tout au long du I^{er} s. apr. J.-C. et est très largement attestée entre le II^e et le III^e s. de notre ère. D'autres exemplaires sont aussi utilisés au moins jusqu'à la fin du Moyen Âge.





.....
*Autel à libations découvert
à Mâlain (92×91×199 mm).
Remarquer le creux dans lequel était
versé le liquide et l'œil de fixation.*

E

ENCLUME n.f.

Enclume : (XII^e, du latin populaire °*includo*, altération, peut-être par attraction, de *includere* « enfermer », du bas latin *incudo*, *-inis*, du latin classique *incus*, *-udis*). 1- Mythe développé par les archéologues protohistoriens et antiquisants spécialistes de la métallurgie de transformation du fer, suggérant l'existence de tels outils dans les ateliers. 2- Nom donné aux pierres présentes dans les ateliers. 3- Nom donné à de nombreux objets en fer de formes diverses.

H*ist. des sciences.* L'existence supposée d'enclumes dans les ateliers de travail du fer s'appuie sur l'analyse de la répartition des battitures sur les sols, effectuée à partir de prélèvements de sédiments tamisés puis passés à l'aident. L'hypothèse communément admise, et sur laquelle repose ce protocole, est que les concentrations maximales de battitures désignent la présence de l'enclume, bien entendu jamais retrouvée en place. Ce protocole présuppose (en omettant de l'affirmer) l'inexistence du balai, avec lequel les forgerons auraient été en mesure de déplacer les battitures. Or, l'existence de cet ustensile est démontrée pour la plus haute antiquité, puisque les textes datant de l'Égypte pharaonique en expliquent l'usage dans le rituel quotidien de dépôt d'offrande à la statue de la divinité : le grand prêtre, après avoir exécuté le cérémonial, se retire en effaçant les traces de ses pas à l'aide du balai, appelé *hédèn* (Sauneron 1998). Si aucune découverte de balai datant de La Tène ne peut, à notre connaissance, être recensée, l'étymologie nous apporte quelques pistes de réflexion : le mot balai est issu du vieux français balain, qui signifie à la fois balai

et genêt, lui-même dérivé du gaulois *balano* - < *banatlo* (Delamarre 2003). Cette filiation directe laisse peu de doute quand à l'existence de l'objet. Certains archéologues, conscients de ces contradictions, ont tenté d'autres approches pour essayer d'étayer le mythe. Les grosses pierres occasionnellement présentes dans les ateliers de travail du fer ont ainsi été interprétées par certains auteurs comme des enclumes (par exemple Mangin *et al.* 2000). Non seulement il est douteux que le matériau ait pu servir à un tel usage, mais il existe en outre de nombreuses autres hypothèses pouvant expliquer la présence de ces pierres (sièges, établis, supports de poteaux), toutes soigneusement ignorées par ces archéologues. Enfin, un certain nombre d'objets en fer de formes et de tailles diverses a été affublé du nom d'enclume ; la diversité même de ces artefacts démontre sans peine l'absence de pertinence de ces identifications et laisse le champ libre à des interprétations plus sérieuses (fig.).

Delamarre (X.). — *Dictionnaire de la langue gauloise : une approche linguistique du vieux-celtique continental.*
Paris : Errance, 2003.

Mangin (M.), Courtadon (J.-L.), Fluzin (Ph.), Laclós (É.) de.
— *Village forges et parcellaire aux Sources de la Seine : l'agglomération antique de Blessey-Salmaise (Côte-d'Or).*
Besançon : Presses universitaires franc-comtoises, 2000.

Sauneron (S.). — *Les prêtres de l'ancienne Égypte.*
Paris : Le Seuil, 1998.

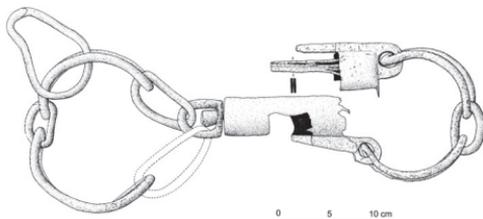


E

ENTRAVE n.f., LE RETOUR

Lorsqu'à Rully je présentai l'entrave de Glanon (21), mon propos fut suivi de quelques sarcasmes concernant la destination et la chronologie de l'objet. Cl. Rolley glissait même à l'oreille de mon directeur que « Daubigny n'avait convaincu personne ». Aussi, avec J.-P. Guillaumet, avons-nous donné un article qui répondait aux critiques (Daubigny, Guillaumet 1985); ceci n'empêcha pas Cl. Rolley (1994) ou M. Feugère (2008) de réitérer. Pourtant, 30 ans plus tard, notre publication conserve toute son alacrité.

L'entrave n'était-elle pas destinée à l'animal plutôt qu'à l'homme? Notons au passage que le *B.G.* et divers documents archéologiques laténiens sont explicites sur l'application de fers à des humains. En l'occurrence, les caractéristiques de la pièce montraient qu'elle pouvait servir à convoyer ou à immobiliser un individu en l'attachant par le cou ou éventuellement le pied, l'entrave exigeant pour sa pose complète (sertissage ou non d'un maillon libre) les compétences d'un forgeron. Et, pourquoi diantre utiliser un objet rare, sophistiqué, comprenant, outre des anneaux organisés en chaînes, un cadenas tubulaire à clef, quand une corde et un bâton suffisaient à contraindre un animal!



Entrave, Glanon (Côte-d'Or; 21).

E

ENTRAVE n.f., LE RETOUR (suite)

L'entrave n'était-elle pas romaine plutôt que laténienne? Le cadenas de Glanon ne fonctionnait-il pas avec une clef du type « homme » attribuable à l'époque romaine selon H. Masurel? Las, les deux clefs de ce type qu'il avait répertoriées dans un mémoire de l'École du Louvre (1979) ont des contextes imprécis. En revanche, de telles clefs sont bien attestées sur différents *oppida* celtiques d'Europe centrale; mieux, à Verdun-sur-le-Doubs, le même modèle fut retrouvé, engagé dans le cadenas d'une entrave similaire à celle de Glanon, dans l'assise d'une voie datée du II^e s. av. J.-C. Ne fallait-il pas assimiler globalement notre exemplaire à des entraves romaines (cf. Vermeersch 1976)? Et cela contre toute évidence typologique? *A contrario*, en 1983, des analogies pouvaient être trouvées dans trois entraves de Chalon, également issues de la Saône, attribuées à La Tène par Déchelette (1913) en raison de la soudure de l'une d'elles à du matériel du II^e s. av. J.-C. Depuis, les découvertes d'entraves de « type Chalon » se sont accrues, tant en rivière (Glanon; Champdivers, 39), suggérant ici des dépôts cultuels en milieu humide, que sur des habitats (Herblay, 95; Bâle, Suisse; Verdun, 71) assurément laténiens (Barral, Daubigny 2012).

Entre l'Angleterre du Sud et le nord de l'Italie, on recense aujourd'hui onze entraves datées entre le début du II^e et le début du I^{er} s. av. J.-C. Fait remarquable, sept d'entre elles se concentrent entre la basse vallée du Doubs et la moyenne vallée de la Saône; ce qui invite à revenir sur le sous-titre de notre publication de 1985 (*les Éduens et l'esclavage*). Placée à 300 m de la Saône, sur la confluence Saône/Doubs, dans un nœud de circulation

impliquant la Méditerranée, l'agglomération de Verdun atteint son acmé au II^e s. av. J.-C. En amont, sur le Doubs, Champdivers est à 30 km; sur la Saône, Glanon est à 20 km en amont; Chalon est à 20 km en aval. Dans cette zone charnière des plaines de Saône, au sein du grand axe Rhône-Saône-Rhin, au cœur de la zone du denier, les Séquanes sont ici autant concernés que les Éduens. Du II^e s. à la guerre des Gaules, les deux peuples expriment envers Rome les mêmes préoccupations d'ordre politique et économique. Leur rivalité générale et en particulier leurs affrontements pour la possession des rives de la Saône sont connus. Nul doute que cette course au *leadership* a pu nourrir un cortège de guerres et de captifs et d'autant plus que la demande italique ne pouvait qu'encourager le trafic d'hommes marchandes. À cet égard, le témoignage des entraves, qu'il ne faut ni exagérer ni sous-estimer, mais qui se fait de plus en plus prégnant, souligne bien un tournant social en Gaule interne dès la transition C2/D1, soit un peu plus tôt que nous l'envisagions jusque-là (Daubigny 1983; 1985; 1993).

Barral (Ph.), Daubigny (A.). — Les entraves laténiennes des vallées de la Saône et du Doubs: nouvelles données.

In : *Visions de l'Occident romain. Hommages à Y. Le Bohec*. Paris, De Boccard, 2012, T. 2, p. 687-701 (CEROR 40) (bibliographie complète sur cet article).

Daubigny (A.). — Moteurs et rythme de la différenciation sociale en France à l'âge du Fer. In : Daubigny (A.) dir. — *Fonctionnement social de l'âge du Fer: opérateurs et hypothèses pour la France*. Table ronde, Lons-le-Saunier, Cercle Girardot. Centre Jurassien du Patrimoine, 1993, p. 291-300.

Daubigny (A.), Guillaumet (J.-P.). — L'entrave de Glanon, les Éduens et l'esclavage. In : *Les âges du Fer dans la vallée de la Saône (vii^e-i^{er} siècle avant notre ère)*. Actes du 7^e colloque de l'AFEAF, Rully, mai 1983. Paris: CNRS, 1985, p. 171-177 (6^e sup. à la RAE).





*Étincelles produites par l'acier
d'une barre à mine.*

E

ÉTINCELLE n. f.

Du latin classique *scintilla*, mais surtout du latin populaire *stincilla*, bien que l'ancien français *estencele* ou *estincele* soit aussi évocateur.

Au début de la métallurgie, il y a... des gerbes d'étincelles. En premier lieu, il y a les étincelles qui jaillissent du silex, remplacé le temps venu par un briquet de fer. Elles sont indispensables au métallurgiste, tout comme le brasier qu'elles allument. Ensuite, il y a une, voire probablement plusieurs étincelles de génie. Car il en a fallu pour comprendre que des cailloux pouvaient contenir du métal et trouver des méthodes pour l'extraire. Et c'est sans compter toute l'inventivité, la persévérance et la clairvoyance qui ont permis de mettre au point les différentes techniques et les outils adéquats pour forger d'innombrables objets dont la fonction nous échappe parfois.

Mais les étincelles qui motivent cette notice sont celles produites par le fer lui-même. Ces étincelles sont source de nombreuses informations pour l'artisan. Ainsi, elles avertissent le forgeron que son fer commence à brûler dans le foyer. Aujourd'hui, elles lui permettent également de déterminer la qualité de son métal. En effet, le test de l'étincelle est une méthode aussi simple qu'ingénieuse. A l'aide d'une

meuleuse, le forgeron abrase la surface métallique, ce faisant il arrache des poussières chauffées jusqu'à l'incandescence. Celles-ci sont projetées dans l'espace par le mouvement rotatif de la meuleuse. Selon le métal testé, elles dessinent des faisceaux différant tant par leurs couleurs, que par leurs longueurs ou leurs formes. Par exemple, un acier doux produit de longues traînées lumineuses jaunes, avec peu de ramification. Avec l'augmentation de la teneur en carbone, ces gerbes d'étincelles blanchissent, se raccourcissent et surtout s'étoffent par de nombreuses ramifications. Un œil aguerrri et une longue expérience permettent alors d'affiner la détermination, voire d'identifier la présence d'autres composants.

Je ne saurais dire combien de fois un forgeron m'a proposé, une étincelle dans les yeux (ou était-ce une lueur ironique ?), de tester la qualité du métal de l'objet que je lui montrais. Je suis certaine que cela t'es également arrivé. Et peut-être que, contrairement à moi, tu as osé succomber à cette tentation...

Cher Jean-Paul, je ne saurais terminer cette notice sans rappeler cette phrase du cardinal de Richelieu : « *Les grands embrasements naissent de petites étincelles* ». Et des étincelles, tu en fais toute ta vie !



E

ÊTRE v.i. OU NE PAS ÊTRE (UNE PIPE)?

« *Longtemps, j'ai fumé la pipe...* ».

Ainsi devrait commencer toute autobiographie digne de ce nom. Mais il me faut parler ici à la troisième personne, puisqu'il s'agit d'un autre que moi (encore que...): ainsi, « longtemps, il a fumé la pipe... », comme on dirait: « longtemps, il a eu un chien » ou « longtemps, il a porté des chapeaux... ».

Rien de moins impersonnel que ce « il », sous lequel on perçoit d'emblée ce qu'il est convenu d'appeler un *caractère*, c'est-à-dire un esprit fort dont la nature est déterminée par les objets singuliers de son environnement. Il suffit d'en dresser l'inventaire pour esquisser les contours du personnage. Mais c'est un sacré caractère que se propose d'explorer ce dictionnaire



Olifantasia Belgicana

E

ÊTRE v.i. OU NE PAS ÊTRE (UNE PIPE) ? (suite)

illustré: les grands concepts ne seront pas de trop pour venir à bout de son portrait – surtout avec une pipe.

Caractère, objets, portrait, nous voici au cœur des conventions de la peinture occidentale: d'ordinaire, les choses sont ce que l'œuvre fait valoir qu'elles sont et ce que le titre de l'œuvre confirme par intentionnalité. Cependant, afin d'échapper à la dictature des conventions, les êtres et les choses peuplant l'univers surréaliste accomplissent un renversement essentiel: l'énoncé linguistique réfute par avance toute évidence des objets (« Ceci n'est pas une pipe »), tandis que l'identité des apparences ne s'affirme qu'au gré des reproductions sérielles (les pipes en question, les femmes de Delvaux, les bonshommes de Folon).

Ainsi avertis, nous sommes en droit de soupçonner que l'individu qui manifeste des tendances aussi banales que le fait de fumer la pipe, de promener son chien ou de porter un chapeau, se livre en réalité à de tout autres occupations que celles-là, et délivre un discours résolument opposé à son sens apparent: n'est-ce pas le propre du personnage dont nous tentons de cerner la nature dans ce dictionnaire? Le risque d'une attitude aussi paradoxale est que celui qui prend tant de soin à détourner la réalité ne finisse par prêter à son interlocuteur les mêmes ruses de l'esprit. Voilà sans doute pourquoi le caractère et moi ne nous sommes pas toujours compris (désolé de reparler de moi, mais il fallait bien un interlocuteur pour ma démonstration): deux messieurs fumant la pipe, aimant les chiens et portant chapeau ne devraient jamais tenter de confronter leurs opinions. Ajoutez-y la

diction si particulière de l'un et la déplorable hypoacousie de l'autre, et vous assisterez à la ruine de l'entendement.

Dans une analyse de la « Trahison des images » (le titre de la série des « pipes » de Magritte), Michel Foucault a ouvert un nouveau chapitre de l'archéologie du savoir, qu'il aurait aussi bien pu intituler *le savoir de l'archéologie*. Qui ne voit, en effet, que le paradoxe de la pipe qui n'en est pas une, outre ce qu'on vient d'en dire, détient la clef du rapport mystérieux reliant le témoin archéologique au document historique. Vieux malentendu s'il en fut entre les spécialistes des deux disciplines, car les choses trouvées en archéologie ne sont jamais ce qu'elles devraient être en histoire. La première identité qu'on est tenté de leur prêter n'est au mieux qu'une hypothèse bâtie sur des énoncés textuels invérifiables: la tradition. Quant à l'objet lui-même, il n'a naturellement rien à nous dire. Prenons un exemple au hasard: le *carnyx*, puisque tout le monde a l'air de si bien savoir ce que c'est. Ce vocable étranger à l'antiquité fut attribué au milieu du XIX^e siècle à une trompe à tête d'animal, reproduite de manière stéréotypée sur des monuments et des monnaies; depuis, bien que l'association du mot et de la chose ne puisse être légitimée, elle a été communément admise. Erreur, à laquelle la découverte de quelques instruments complets ou fragmentaires ne change rien, car comme Magritte et Foucault le démontrent, la matérialité d'un objet et l'énoncé de sa représentation ne se situent pas dans le même plan: en dépit des apparences, l'objet n'est donc pas ce que l'on pense. Voistu, Jean-Paul, au prix d'un peu de surréalisme, nous parvenons à nous rejoindre, car comme tu le penses si bien du *carnyx* de Mandeure: « *this is not a pipe* »!





*Exposition Roger Oleszczack en 2011
« Les dernières heures de Manufacture en photographies »,
Musée de la Mine, Saint-Etienne,
en complément de l'exposition
« C'était Manufacture, un siècle d'innovation : 1885-1985 »
au musée d'Art de l'industrie de Saint-Etienne.*

F

FERME n.f. (GAULOISE)

Établissement à vocation agricole. Par extension : habitat isolé et plus particulièrement enclos. Le glissement sémantique cache en fait une diversité fonctionnelle qui peut être abordée par l'*instrumentum*. Ces rougnes et ces bougnettes concourent également à la hiérarchisation de ces sites.

En 1992, à l'occasion du colloque d'Agen, une discussion tardive se termina par une prise de bec assez virile. En 1994, une "buxette", ayant entendu qu'il se trouvait des quantités non négligeables de ferrailles aux abords du Marais Poitevin, se mit en tête de réunir les protagonistes de 1992. 1388 NR pour 594 NRD furent étalés. Une idée de méthode d'étude était en train de se mettre en place. La réunion se poursuivit au fond du jardin, sur les berges du contre-booth de Vix, par la levée des cordelles à anguilles. Il s'en fallut de peu que le plus jeune tombât à l'eau. L'étude qui s'en suivit fut longue et gauche. Elle aboutit néanmoins en 2000, après quelques escapades en Hongrie, à une première publication d'ordre méthodologique. Le lendemain matin de l'héroïque pêche, les deux compères triaient les boîtes de chaussures du fer de Lacoste au musée d'Aquitaine à Bordeaux. C'était le 21 janvier, tout naturellement de la tête de veau fut au menu. Des discussions au coin du feu, des paniers de cèpes et quelques blanches internationales plus tard, la mayonnaise prit si bien, que fleurirent des travaux universitaires. La plus belle floraison fut l'éclosion simultanée d'un docteur et d'un HDR.

Il était souvent question de la difficulté des archéologues à nommer les objets, c'est-à-dire à les décrire, les identifier et les comprendre. Des catalogues très divers furent alors consultés et c'est celui de *Manufrance* qui parut le plus approprié. Un outil y est décrit par des codes simples par le fabricant, sa représentation graphique est intelligible par tous (ce qui n'est pas le cas de nos dessins) en direction de l'utilisateur. C'était mieux que n'importe quel article d'archéologue qui, en général, ne dispose que de deux mains frêles et d'une culture bourgeoise sans aucune mesure avec la réalité sociale et technologique de l'objet de son étude. Évidemment, pour les fermes, cela a abouti à la reconstitution de la faux gauloise et, après expérimentation, à clore un débat ouvert depuis les découvertes de La Tène. Au bout d'un moment la discipline s'est affirmée et la qualification des établissements ruraux gaulois par le biais de l'*instrumentum* s'est imposée comme un aspect incontournable de la recherche sur les campagnes gauloises. Aujourd'hui, une bande de d'jeunes s'est emparée de ce nouveau champ d'études, ce sont les instrumentologistes, les enfants du format JPG. La tâche n'est pas achevée, il manque le catalogue *ManuGaulle*. Jean-Paul, je t'aime.



F

FIBULE n.f.

Versetzen wir uns in das Jahr 1986 und schlagen den zweiten Halbband der Zeitschrift „Germania“ auf. Dort finden wir Astrid Böhmes Rezension des kurz vorher erschienenen Werkes „Les fibules de Bibracte“ von Jean-Paul Guillaumet. Ich weiß noch heute, dass ich nicht nur die Rezension verschlang, sondern mich auch bald daran machte, das Buch zu bestellen. Dies war in den Prä-Internet-Zeiten gar nicht so einfach. Und als ich das bekannte Buch mit dem grauen Pappeinband in der Hand hielt, war dies auch der erste Moment, in dem ich Jean-Paul - virtuell - kennenlernte.

Ich war an dem Band in mehrfacher Hinsicht interessiert: die Rezension versprach einen neuartigen Gliederungsversuch spätlatènezeitlicher und frühromischer Fibeln und die Berücksichtigung technischer Fragestellungen. Dies war dann vor allem der neue Ansatz, der mich damals (und auch heute noch) brennend interessierte. Schon einige Jahre vorher war eine andere Rezension Astrid Böhmes (1983) in der Germania erschienen: Es ging um Emilie

Rihas „Fibeln von Augst“ (Riha 1979): auch hier ein Hinweis auf technische Untersuchungen.

Was aber Jean-Pauls Buch für mich besonders interessant machte waren die Realien, die den Herstellungsprozess rekonstruierbar machten: die Gussformen (pl. 55), die Gussreste und die Halbfabrikate (pl. 49-52). Derartige Funde gab es in Augst dagegen nicht. Aber Jean-Paul beließ es nicht bei der Vorlage dieser Funde: Zusammen mit Michel Pernot und Jean Dubos untersuchte und beschrieb er den Herstellungsprozess einer Fibel vom Typ 2 aus Bibracte genauer (Pernot et al. 1988, 59ff.). Dabei wurde eine solche Fibel auch hergestellt.

Die Entdeckung und Ausgrabung einer Metallgießerwerkstatt unweit der Porte du Reboux erbrachte weitere Gußformreste und Halbfabrikate. Diese wurden in der zweiten Auflage von Jean-Pauls Fibel-Buch berücksichtigt (Guillaumet 1993, I-XII) – übrigens ein bemerkenswerter Erfolg für eine archäologische Materialpublikation.



1



2

1. *Aucissa-Fibel aus Bibracte, Côte Chaudron 18 (nach Guillaumet 1984, Pl. 41,211).*
2. *Aucissa-Fibel aus Kalkriese (photo de l'auteur).*

F

FIBULE n.f. (suite)

Die Funde und Rekonstruktionen der Arbeitsabläufe fanden später dann auch Eingang in das Musée de la Civilisation Celtique am Fuße des Mont Beuvray (vgl. Gruel, Vitali 1998, Fig. 36).

Im Jahre 2000, also lange nach meiner virtuellen Bekanntschaft, lernte ich Jean-Paul dann auch endlich persönlich kennen. Seine Grabungen im Handwerkerbereich von Le Chaudron und Champlain haben dann die Erkenntnisse zum spätlatènezeitlichen und frühromischen Metallhandwerk weiter vertieft.

Bei der Gebrauchsspurenanalyse der Fibeln aus Kalkriese (Fig. 2) entdeckte ich eine Aucissafibel, die ein ähnliches Gegenstück in Bibracte besitzt (Pl. 41,211) (Fig. 1): Der kräftige Bügel und das Tannenzweigmuster sind unverkennbar. Der Fundort Côme Chaudron (CC) 18 lässt – mit der gebotenen Vorsicht – möglicherweise auf eine Herstellung in Bibracte selbst schließen.

Nach Michel Feugère (1985, 323) wurden Aucissafibeln seiner Form 22b1 seit 20/10 v. Chr. hergestellt. Das Stück aus

Kalkriese war deutlich abgegriffen, die Verzierung auf den Bügelrändern kaum noch erkennbar (Fig. 2). Die Fibel war somit bereits viele Jahre, wahrscheinlich sogar zwei bis drei Jahrzehnte getragen worden. Schon Astrid Böhme (1986, 633) hatte auf eine Distelföhl mit rhombischer Platte aus Bibracte hingewiesen (Pl. 40,200), zu der es „ein ... nahezu identisches Exemplar ... aus Dangstetten“ gibt.

Ob diese Parallelen aus militärischem Kontext auch die Funde aus Bibracte in militärischem Zusammenhang erscheinen lassen müssen ist ungewiss. Ausgeschlossen ist dies jedoch nicht: Tatsächlich gibt es in augusteischer Zeit sowohl im Gebiet Les Barlots vor der Porte du Reboux wie auch im Bereich des Gräberfeldes Croix du Rebout Hinweise auf militärische Aktivitäten (Flouest 2008).

So schließt sich der Kreis zwischen Fibeln aus Gallien und Germanien: ich wünsche Jean-Paul noch viele schaffensreiche Jahre und die Chance, seine Grabungen in Bibracte auch monographisch zu publizieren.

Feugère (M.). — *Les Fibules en Gaule Méridionale de la conquête à la fin du v^e siècle après J.-C.* Paris 1985 (Revue Archéologique de Narbonnaise, Supplément; 12).

Flouest (J.-L.). — Indications d'une occupation militaire romaine sur la nécropole de la Croix du Rebout. In : Poux (M.) dir. — *Sur les traces de César. Militaria tardo-républicains en contexte gaulois.* Actes de la table ronde de Bibracte, 17 octobre 2002. Glux-en-Glenne 2008, p. 137-139 (Bibracte, 14).

Gruel (K.), Vitali (D.) dir. — L'oppidum de Bibracte: un bilan de onze années de recherche (1984-1995). *Gallia*, 58, 1998, p. 1-140.

Guillaumet (J.-P.). — *Les fibules de Bibracte: technique et typologie.* Dijon: CRTGR, 1984 (CRTGR; 10 – Edition augmentée, 1993).

Pernot (M.), Dubos (J.), Guillaumet (J.-P.). — Technologies de fibules du Mont-Beuvray. In : Rolley (Cl.), Boyer (R.), Mouret (W.) dir. — *Techniques antiques du bronze: faire un vase - faire un casque - faire une fibule.* Dijon: CRTGR, 1988, p. 59-91 (CRTGR; 10).

Riha (E.). — *Die römischen Fibeln aus Augst und Kaiseraugst.* Augst, 1979 (Forschungen in Augst; 3).
Teegen (W.-R.), Franzius (G.). — Traces of manufacturing processes and use wear of Roman brooches from the site of the "Clades variana" (Kalkriese, Germany). In : Giunilia-Mair (A.) dir. — *I bronzi antichi: Produzione e tecnologia.* Atti del XV Congresso Internazionale sui Bronzi Antichi, Grado - Aquileia, 22-26 maggio 2001. Montagnac, 2002, p. 434-439 (Monographies instrumentum; 21).





*Fleuriste
composant un bouquet
(Photo Bibracte/A. Maillier).*

F

FLEURISTE n. f.

Personne de sexe féminin pratiquant une activité professionnelle de fleuristerie ou de graineterie. Son activité consiste à « chercher la petite graine » pour retracer les pratiques du monde rural et les gestes de nos bons ancêtres les Gaulois...

Dans le jargon, courant moderne, cette bonne femme porte le titre pompeux de carpologue. Ce nom barbare vient du latin *carpo-carpere* (cueilleuse, détacheuse ou attrapeuse) et du grec *Karpós*, qui désigne le produit de la terre et des plantes (la graine, la semence), mais aussi le petit d'un animal ainsi que le poignet (en ce sens la main devient le fruit du bras).

En résumé, madame la fleuriste est une belle plante rare, qui veille au grain, que l'on rencontre dans un milieu écologique original où elle interagit avec d'autres spécimens du genre faunique, appelés bipèdes. Son activité se résume à la récolte de bonnes et mauvaises herbes et à les agencer de manière à réaliser un joli bouquet. Les bipèdes en prennent alors de la graine et sont heureux de pouvoir en casser.





*Chaudron en laiton
d'époque romaine (photo de l'auteur).*

F

FONDUE n. f.

Spécialité culinaire à base de fromage, fondu dans du vin blanc, aromatisée de poivre et de kirsch (eau-de-vie de cerises), préparé et servi dans un caquelon en terre cuite ou en fonte, où chaque convive trempe un morceau de pain piqué sur sa fourchette. Ce partage sous l'égide de Bacchus favorise la convivialité et crée assurément « *eine festige Stimmung* ». La fondue, inscrite dans l'ADN des Suisses et des Savoyards, dont les recettes comportent de nombreuses variantes et qui donne lieu parfois à un véritable rituel, était tournée autrefois (toujours dans le sens des aiguilles d'une montre!) dans des chaudrons suspendus au-dessus du feu (ill.). Son origine remonte à la rencontre du fromage et du vin, c'est dire à la nuit des temps! Une préparation voisine, mais non réchauffée, nommée cycéon est mentionnée à plusieurs reprises chez Homère. Ainsi dans l'Iliade (XI, 621-643), Hécamède, belle captive « semblable aux dieux », verse du vin de Pramné dans une grande coupe, y râpe du fromage de chèvre et ajoute un peu de farine blanche, avant d'inviter Nestor et Machaon, assis sur des chaises longues, à boire le mélange. Autre variante mythique du XVII^e siècle, la « soupe au lait de Kappel », où les soldats ennemis trempaient fraternellement des morceaux de pain dans un chaudron placé exactement sur la ligne de démarcation de deux armées. On ne saurait mentionner tous les grands moments de l'histoire où la fondue a contribué ainsi à la réconciliation et à la paix ou à sceller des alliances, comme celle, peut-être, conclue entre

Orgétorix, l'Helvétè, et l'Éduen Dumnorix, à la veille de la tentative migratoire de 68 av. J.-C. Ou encore comme cette fondue pantagruélique, organisée en plein air en septembre 1986 à Saint-Léger-sous-Beuvray, alors centre de ralliement et base des fouilles archéologiques du Mont Beuvray, à l'occasion de la réunion du Conseil scientifique et des fouilles suisses en cours sur le site présumé de la bataille de Bibracte, près de Montmort (voir article « Fossé »). Elle fut servie en plein air, sous la voûte d'un ciel étoilé, aux membres du Conseil, aux collaborateurs, aux fouilleurs et aux amis. Un soir, t'en souvient-il, Jean-Paul? Autour de plusieurs chaudrons improvisés, accostés de corbeilles débordant de pain croustillant, de tonneaux distribuant généreusement leur vin frais et de flacons de kirsch tendus pour boire « à la golée », régnait une chaude ambiance, prolongée fort tard dans la nuit. Aussi, quand les rescapés de l'aventure avaient voulu regagner leurs modestes pénates assignées par l'administration, l'éclairage public de Saint Léger s'était éteint depuis longtemps et une obscurité totale enveloppait le village endormi... On ne comptera pas le nombre de portes ouvertes par mégarde, d'intrusions illégales, de rencontres insolites, de cris, de jurons et de vains appels, de tâtonnements désespérés à la recherche de la bonne serrure... voire de clochards d'une nuit, heureux de découvrir enfin le refuge glacé d'un banc public...

*Sic transit gloria mundi...
Post tenebras spero lucem...*





«Forcole», pièce de bois
permettant l'appui de la rame
pour manoeuvrer une gondole.
Photo de l'auteur, collection Rodien.

F

FORCOLE n.f.



*Vue de la forcole supportant la rame sur la gondole
(Source : wikipedia).*

La forcole, ou fourche, est une pièce de bois taillée de préférence dans un vieux noyer, destinée à appuyer la rame pour mouvoir les gondoles vénitiennes. La partie proximale en forme de tenon rectangulaire assure la fixation de l'instrument dans le flanc de l'embarcation. Elle est en continuité avec la partie active, mais celle-ci est plus large, de telle sorte qu'elle se cale sur la bordée. Haute d'une trentaine de centimètres au-dessus du tenon, mais large d'environ dix-huit, la forcole décrit, du bas vers le haut, un angle vif qui évoque un genou à demi plié, puis s'élargit en dégageant d'un côté une pointe et de l'autre une palette échancrée ouverte comme une corolle. Le tout n'est pas sans rappeler la position des jambes de Jean-Paul quand il examinait une fouille du haut de la berme en distribuant des conseils judicieux sans toutefois lâcher sa pipe.

La rame prend appui sur l'angle très ouvert creusé près de la base quand il faut naviguer lentement ou en arrière, la contre-courbe qui se dessine à son pied supporte les mouvements de retour vers la droite, tandis que le creux de la cuisse, si l'on peut dire permet, mais vous l'aurez sans doute déjà compris, les virages vers la droite. Une échancre plus fermée sur la palette supérieure est conçue pour revenir à gauche. La nage rapide est supportée par l'échancre opposée, étroite, demi-circulaire, capable de maintenir fermement la rame malgré un mouvement accéléré et une pression considérable. L'orientation de l'instrument dans l'axe du bateau est définie par la forme du tenon, allongé et peu épais.

La représentation de la forcole selon les normes du dessin industriel fait partie des exercices qui ont poussé à la folie des générations d'ébénistes, car il est difficile de mettre en évidence un axe de symétrie qui danse avec Baloo.





*Le fossé de Montmort
en cours de fouille
(photo de l'auteur).*

F

FOSSÉ n.m.

Structure anthropique, historique,
symbolique, emblématique, mythique,
hypothétique, problématique, dramatique,
traumatique, archéologique...

L at. *Fossa*. Tranchée pour :

- L'écoulement des eaux...
- La délimitation d'un territoire...
- La défense d'un lieu fortifié...

Mais encore pour :

Rappeler la mémoire d'une défaite traumatisante...

Marquer le centenaire des fouilles du baron

Stoffel au Mont de Jaux...

Concrétiser jusqu'à preuve du contraire la
localisation d'un événement historique...

Permettre la validation expérimentale...
des hypothèses archéologiques...

Créer une commission scientifique...

Comblent un fossé linguistique (*Röstigraben*)
en réunissant sur le terrain une équipe de
chercheurs issus des universités de Bâle
et de Lausanne...

Provoquer quelques dommages collatéraux
inattendus...

Obtenir et conforter le soutien amical, constant
et efficace des autorités et des collègues...

Postremo, à celui qui, bienheureux retraité,
dépose ses bagages...

Exprimer notre vive reconnaissance, notre
amitié fidèle et nos voeux chaleureux...

...*Fossae Marianae*

...*Fossa Regia*

...*sarcinas in unum locum conferrī et eum...
muniri iussit*

...*bello Helvetiorum clade confecto*

...*centesimo anno postquam fossam a Stoffelo
reperta est*

...*quod a Bibracte non amplius milibus passuum
decem et octo aberat*

...*experimento*

...*fossam legionis modo una hora fodere*

...*curatores qui in antiquitatis artibus versantur*

...*linguarum fossam complere*

...*Sancti Levis tabernae cellam vinariam
hospitalitatis causa exhaurire*

...*Joannis Pauli amici omniumque qui Bibracte
oppidum effodiunt auxillium et impetrare et
firmare...*

...*extra fossam*

...*maximas praclarasque illi amico gratias
et agere et habere debemus*

César. — *De bello gallico*, I 24-26.

Flutsch (L.). — La localisation de la bataille de Bibracte :
historique et bilan des recherches récentes. In : *ZAK Bd 48*,
1991, p. 38-48.

Voir aussi :

César (-58) ; Napoléon III (1863) ; Stoffel (1886) ;
Flutsch (1986 ; 1987) ; *Alii*, Fondue (1986).





*Fouille
(Nécropole de Sajópetri, Hongrie,
photo de l'auteur).*

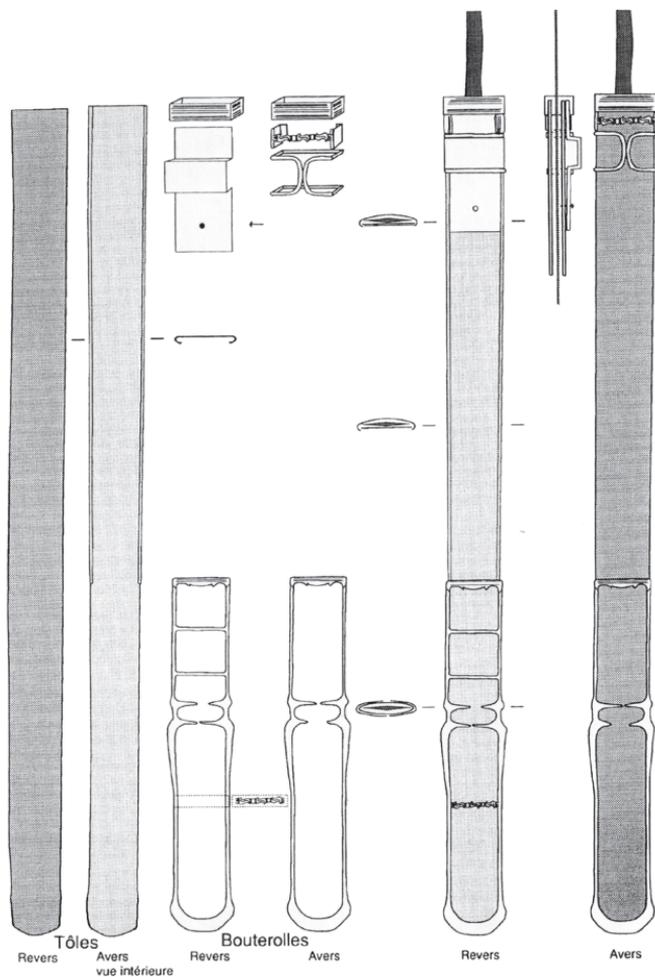
F

FOUILLE n.f. ET MISE EN CAISSE

La fouille d'une sépulture celtique, comme celles de la nécropole de Sajópetri en Hongrie (III^e siècle avant notre ère), a été conduite de manière très méticuleuse et suivie d'un relevé intégral des objets maintenus en place. Compte tenu de la diversité des mobiliers – céramique, métal, ossements – retrouvés, l'intervention de divers spécialistes permet d'enrichir l'enregistrement d'informations saisies sur le terrain, et pas toujours faciles à récupérer par la suite sur les seuls documents de fouille. En dehors d'une première détermination la plus précise possible et de la collecte d'indications précieuses pour l'interprétation,

comme la position ouverte ou fermée d'une fibule, l'intervention du spécialiste permet d'assurer des conditions de prélèvements et de conditionnements idéales. La connaissance précise du mobilier, de son comportement, de sa résistance et des protocoles de restauration, permet d'optimiser cette phase critique de la fouille. Le prélèvement d'une fibule en fer fragmentée suivi d'une remise en place immédiate des fragments sur un support, puis d'une immobilisation de l'ensemble avant le conditionnement final et la mise en caisse, facilite la restauration, en réduit le temps de remontage et améliore souvent le résultat. Voir « décapage, du mécanique au manuel ».





Élément de fourreau de type B2
(Bibracte 6, p. 219).

F

FOURREAU n.m.

Le fourreau dont il s'agira ici est le fourreau d'épée gaulois, la plupart du temps en fer, mais parfois aussi en bronze.

Fabriqués pendant cinq siècles dans toute l'aire celtique, cet objet – *a priori* secondaire car il ne sert « qu'à » porter, protéger et isoler l'épée (qui fait en général l'objet de toutes les attentions dans les études d'armement, toutes périodes confondues) – force l'admiration de celles et ceux qui en ont entamé l'étude ou cherché à comprendre la technique de leur fabrication. Parmi ces admirateurs de la première heure se trouvent naturellement les forgerons, qui s'exaltent devant tant de « savoir-fer » (titre d'une célèbre exposition qui s'est tenue à Bibracte), à commencer par la capacité des artisans gaulois à obtenir du processus de réduction une éponge de fer assez doux pour la transformer en une fine tôle.

Tout cela ne pouvait pas échapper au premier « paléomanufacturologue du fer » de France... Disons-le d'emblée, cela ne lui a pas échappé! Très tôt dans ses publications, Jean-Paul Guillaumet a fourré son nez dans la tôle desdits étuis. Pas tant pour s'attarder sur les décors que les Celtes ont eu la persévérance de graver à même les plaques, ni pour en faire un classement typo-chronologique « à l'allemande » (avec de belles *Verteilungskarten* des types mis en évidence), ni encore pour mettre en relation l'efficacité des armes et du harnachement gaulois et les succès militaires de ceux qui les portent, mais plutôt pour comprendre – par le menu – la façon dont ces artisans auxquels il voue un profond respect s'y sont pris pour marteler, replier, assembler, parfois souder ces

longs machins aujourd'hui tout rouillés (sauf lorsqu'ils proviennent d'un fleuve et que le milieu vaseux, privé d'oxygène, dans lequel ils se sont conservés les a préservés du rapide et inéluctable processus de corrosion). Combien de rivets, combien d'éléments, quelles formes, quels moyens ces alchimistes de l'éponge ont-ils employés?

Vous vous fourreriez le doigt dans l'œil si vous imaginiez que nous allions vous livrer ces informations ici. Il faudra pour cela que vous fourriez (*bis repetita placent*) votre nez dans les articles de Jean-Paul Guillaumet sur les étuis de la Saône, sur ceux de Hongrie et le chapitre y relatif dans son ouvrage sur la désormais célèbre paléomanufacture du fer. Pour celles et ceux qui ont joué au meccano dans leur tendre enfance, cela devrait raviver de beaux souvenirs. Si vous abhorrez les notices de montage d'Ikea, vous risquez de ressentir la même détresse face à tant de rivets et de plaques *a priori* usinées pour être fourrées les unes dans les autres.

C'est pourtant grâce à cette quête constante du procès de fabrication que mène Jean-Paul Guillaumet sur nombre d'artefacts depuis toujours, que cette *koinë* celtique d'artisans – malheureusement muette sur sa propre histoire et ses compétences (que n'aurait dit l'équivalent d'un Plinius gaulois sur les arts du feu!) – retrouve ses lettres de noblesse après tant de décennies d'oubli face aux arts dits « majeurs » de leurs contemporains grecs et romains. Ainsi, grâce notamment aux « happy few du fourreau », aux « dérangés de la radio (-graphie aux rayons X) » revivent ces magiciens de la matière qu'étaient les artisans gaulois.





Jean-Paul sur le motif, 2010
(©Bibracte, A. Maillier, n° 80642).

F

FRUSTE adj.

Fruste : usé par le frottement.

De l'emploi de ce terme est né le célèbre syllogisme du philosophe gréco-romain, Plinon l'aveugle : « La pierre vieillie est fruste, les Celtes sont rustres par conséquent leur sculpture lapidaire est *fruste* ». Suite à une évolution sémantique joyeuse, le mot *fruste* est un barbarisme Rabelaisien usité par les locuteurs de l'école « Guillaumesque » pour se gausser sans vergogne de ceux qui usent du terme de fruste pour désigner le préromain associé au grossier. Bien que Larousse confirme aujourd'hui le sens contesté de « grossier, qui manque de finesse » et que le Robert précise que cette acception courante remonte à près de deux siècles ; il reste frustrant de dire qu'un granit est encore fruste parce que son relief est encore rude.

Les figures humaines celtes en pierre montrent un relief inégal au grain qui n'est pas poli ; elles sont économes en détail, elles n'expriment aucune volonté d'imiter la nature, nul désir de conquête des moyens techniques de l'imitation. Si ces pierres sculptées sont frustes, les ans n'en sont pas la cause. Approchez, approchez...

Voyez un art qui n'a pas d'auteur, que des provenances, un art des lieux, *in situ* dirait-on aujourd'hui. À la lumière de l'histoire de l'art contemporain, on pourrait le qualifier d'art conceptuel, cultivé et raffiné dans sa pensée. Le temps polit la matière et la lustre depuis des siècles sans pour autant éclairer la scène.





*Jean-Paul Guillaumet chez les
fouilleurs de Marsal (Moselle) en 2009
(photo Projet Briquetage de la Seille).*

G

GAUCHE-R adj. et n.

de sa transformation, idéalement depuis la mise en forme initiale de la matière première. Cette approche a souvent été confondue, dans la littérature spécialisée, avec la notion de *chaîne opératoire*, dont elle constituerait, en quelque sorte, une application au mobilier manufacturé, en particulier métallique.

Or, c'est précisément l'inverse qu'il faut considérer, la démarche guillaumettienne s'apparentant en réalité à la restitution d'une « anti-chaîne opératoire ». En effet, c'est bien de l'état final de l'objet technique dont il s'agit de partir, pour y revenir ensuite par un chemin détourné. Ainsi, la restitution des stades de transformation antérieurs ne constitue, en quelque sorte, qu'un détour conceptuel par lequel on s'éloigne d'abord de l'état technique final (*ETF*) pour remonter à

l'état technique primitif (*ETP*), puis par lequel on reprend en sens inverse le cheminement qui mène, d'étapes en étapes, de l'*ETP* à l'*ETF*. La preuve est administrée lorsque l'état technique final restitué par cette démarche d'aller-retour conceptuel (*ETF inventé*) est similaire à l'état technique final constaté sur l'objet (*ETF trouvé*) ; ainsi, le point de départ correspond au point d'arrivée.

Le câblage neuronal du Guillaume met présente la particularité extraordinaire d'être monté à l'envers. Ainsi, face à un problème donné, le Guillaume met obtient tout d'abord le résultat final. Il reconstitue ensuite les différentes étapes qui permettent, stade après stade, de retrouver les données originelles de la question. Le problème est résolu lorsque la solution trouvée correspond exactement aux informations données au départ.

Il ne suffit plus ensuite que d'inverser la chaîne du raisonnement, pour obtenir une démonstration "à l'endroit", ou du moins acceptable pour les individus dotés de capacités intellectuelles normales.

Ces aptitudes particulières – qui ont valu pendant longtemps au jeune Guillaume met des résultats scolaires peu encourageants – se sont révélées parfaitement adaptées en revanche au monde de l'archéologie. Comme on le sait, toute fouille commence par la fin, en déconstruisant strate après strate le terrain jusqu'aux premières traces d'occupation du sol, qui sont les dernières que l'on découvre. De son côté, l'archéologue reconnaît l'existence de phénomènes d'évolution typologique dans la mesure où il est confronté à des formes altérées ou transformées. Ce sont les modifications de ces objets qui renseignent sur la morphologie originelle des types initiaux. Comme le Guillaume met, le fouilleur et le typologue pensent souvent à l'envers.

En ce domaine, le concept d'*erut cafina moé lap* (que l'on traduit usuellement sous le terme de *paléom anufacture*) procède de cette démarche expérimentale régressive qui caractérise la pensée du Guillaume met. Il s'agit en effet de reconstituer, à partir de l'état final d'un objet manufacturé, les différentes étapes





*Les Trois Grâces,
Paris, musée du Louvre,
Département des Antiquités
grecques, étrusques et romaines
© RMN (Musée du Louvre)/
Hervé Lewandowski.*

G

GRÂCE n.f.

Les Trois Grâces

1^{er} sens

Nom donné par les Romains aux déesses de la Beauté (*Gratiae*) mais plus connues chez les Grecs sous le nom de Charités. Éternellement jeunes et belles, elles personnifient la vie dans toute sa plénitude. Filles de Zeus, elles sont souvent représentées en train de danser de manière rythmée et ordonnée, contrairement aux chorégraphes qu'offrent les Ménades !

Les noms qu'elles portent, Euphrosyne (Allégresse), Thalie (Abondance) et Aglaé (Splendeur), signifient « don » et offrent à chacun le bonheur auquel il peut prétendre : la plénitude du cœur et des sens pour tous, mais aussi la gloire pour le guerrier, l'autorité pour le chef.

2^e sens

Nom donné à trois étudiantes lorsque Jean-Paul les rencontre en train de boire un café sur la terrasse ensoleillée de Glux...

3^e sens

Parfois elles se transforment... (voir « grognasse »).





.....
Dessin de l'auteur.

G

GROGNASSE n.f.

1^{er} sens

Nom féminin, argot populaire familier et suffixe péjoratif. Synonyme de femme.

Du verbe « grogner » et le suffixe ajouté définit les femmes entourant les « grognards », surnom – pas méchant – donné aux vieux soldats de Napoléon.

Terme injurieux : souvent synonyme de prostituée, il est généralement donné à une femme mauvaise, sans éducation et qu'on méprise pour diverses autres raisons.

La grognasse est connue pour être bruyante, de mauvaise humeur et qui vous agresse non seulement visuellement mais aussi verbalement.

2^e sens

Le mot peut choquer nos oreilles innocentes la première fois qu'on l'entend prononcé par Jean-Paul. Il l'emploie assez souvent et le terme n'a pas le caractère grossier habituel mais est devenu un « terme affectif ». Mais c'est aussi le cri de ralliement à l'entrée de la bibliothèque de Glux.

3^e sens

Parfois elles se transforment... (voir « grâce »).





.....
*Un petit clin d'oeil au mangeur d'os
(dessin P-A.B).*

G

GROS n.m.

Jean-Paul a toujours été appelé « Le Gros » au sein de la joyeuse bande des fouilleurs, qui, adolescents puis étudiants, participaient activement aux activités de terrain qu'il initiait et dirigeait au cours des années 1980. Ces terrains de formation ont porté leurs fruits puisqu'un nombre non négligeable de ces archéologues en herbe sont devenus des archéologues professionnels et occupent actuellement une place dans l'un des différents organismes chargés de l'archéologie en France, c'est-à-dire l'Université, le CNRS, l'Inrap, les collectivités territoriales, l'EPCC Bibracte, etc. ...

Le terme de « gros » avait évidemment dans notre bouche un sens affectueux, mais essayons d'aller plus loin. Parmi les plusieurs dizaines de synonymes de « gros » que donne le Dictionnaire (Larousse, par exemple) celui qui correspond le mieux sans doute à Jean-Paul serait « notable », car Jean-Paul peut être considéré comme notre notable éduen.

On pourrait aussi retenir l'acception suivante : « gros : qui surpasse en étendue, en volume, en valeur, en importance, la plupart des choses de même genre », qui caractérise assez bien Jean-Paul, si l'on se réfère à la place qu'il occupe au sein de l'archéologie celtique européenne.

Enfin, dans la langue catalane, « gros » prend le sens de « grand ». On dispose là encore d'un excellent qualificatif pour désigner notre Jean-Paul.

Ces quelques lignes me semblent convenir pour répondre à la question que nous posent souvent les collègues ou les nouveaux étudiants : « pourquoi l'appellez-vous Le Gros ? » et j'espère qu'elles satisferont enfin leur curiosité. L'utilisation de cette dénomination permet, en outre, d'identifier assez sûrement les plus anciens « disciples » de Jean-Paul, ses premiers « enfants ».

Guillaumet,
Remarquable,
Original,
Super !



G

GUI n.m. (nom gaulois inconnu, donc à connaître)

Au dire de Pline l'Ancien, avec le gui, l'homme est assuré de vivre une année heureuse : ainsi peut-on résumer un passage de l'Histoire Naturelle, unique source d'une croyance celtique largement répandue puisque familière aux 350 millions de lecteurs d'Uderzo et de Goscinny. Par bien des aspects, le parasite est, il est vrai, fascinant, que ce soit par sa capacité à ne pas toucher terre, à croître dans toutes les directions ou par son cycle à contretemps qui l'amène à rester vert en toute saison et à fructifier au début de l'hiver ; on peut donc comprendre l'attachement qu'il suscite. Mais pour le celtisant d'aujourd'hui, son emploi au moment des fêtes de fin d'année fait inévitablement naître une agaçante question : s'agit-il d'une mode récente ou a-t-on affaire à la survivance exceptionnelle d'un rameau de la culture celtique ayant traversé les siècles pour reflourir au XX^e siècle, non plus comme épiphanie d'un dieu disparu mais en tant qu'emblème de lointains ancêtres ?

Pour les pères fondateurs des Études celtiques créées au moment même où disparaissait une France rurale aux usages séculaires, la réponse ne faisait pas de

doute et on n'hésitait pas alors à expliquer que l'expression populaire du moment « au gui l'an neuf ! » était une sentence druidique connue d'Ovide, prononcée lors de la rituelle cueillette. Ne trouvait-on pas dans les textes de la fin du Moyen Âge une forme intermédiaire – « *Hagulanleu* » – encore présente dans le folklore des Français du Canada sous la forme *Gignolé* (« *la guignoloche, mettez du lard dans mes poches* » disait-on à l'occasion de cette quête hivernale) ? S'il était besoin de convaincre les sceptiques on pouvait convoquer toute une pharmacopée rurale (et donc millénaire) sous la forme d'étranges mixtures à base d'ivoire, de corail et de gui. L'usage de la plante gauloise dans des couronnes et des chapelets ou bien piquée sur des draps blancs lors de funérailles en Armorique n'admettait aucune contestation...

Avec le temps, on dut pourtant se faire à l'idée que « *Hagulanleu* » attesté dès le XV^e siècle avait en fait à cette époque le sens d'« étreigne » et pas (directement en tout cas) de gui ; quant au vers des Fastes d'Ovide, on finit, le cœur triste, par reconnaître qu'il ne figurait pas dans l'œuvre du poète pontique...



G

GUI n.m. (nom gaulois inconnu, donc à connaître) (suite)

Que dire après un siècle et quelque de recherches (soit la durée de LT D)? Derrière Pline et sa description du chêne gaulois divinisé – celui-là même brandi sous forme d'enseignes par les *Coralli*, obscur peuple celtique des alentours du Danube – se profile l'ombre de Poséidonios dont le fameux livre XXIII, perdu, apparaît comme la source probable de cette manifestation druidique interdite à tous les citoyens romains au début du Principat. Pour autant, le sceptique peut légitimement invoquer le fameux « *Testis unus, testis nullus* » du Deutéronome (cher aussi à P. Desproges sous une forme plus colorée, *JPG dixit*) et qualifier d'image d'Épinal une scène qui ne se rencontre nulle part ailleurs dans la littérature gréco-romaine. Il est donc temps de se tourner vers l'archéologie pour voir si l'on peut reconsidérer la description de Pline et la sacralité du gui chère à René de Châteaubriant. Étonnamment, malgré le développement des études palynologiques, carpologiques et anthracologiques ces trente dernières années, les résultats escomptés pour la fin de l'âge du Fer sont loin d'être au rendez-vous. Le *viscum album* apparaît en fait surtout dans des contextes du Néolithique et de l'âge du Bronze et non à la fin de La Tène comme attendu. Les témoignages sont même nombreux, des Alpes françaises au sud de l'Allemagne, où le gui est consommé par les hommes et les animaux d'élevage dès le Néolithique ancien rubané. Dans des ensembles funéraires, le gui est également tout à fait exceptionnel et se limite à une attestation dans une tombe britannique de l'extrême fin du III^e millénaire; quant aux contextes religieux, le seul cas avéré est le sacrifié II de Lindow dont l'estomac contenait du pollen. Quant aux emblématiques « serpes » d'or employées pour le récolter, doit-on rappeler que celles d'Auvergne sont

des faux et l'exemplaire de la tombe de Verna, près de Saint-Romain-de-Jalionas en Isère, est en fer, un métal *tabou* dans l'Antiquité dans la récolte de plantes sacrées? En définitive, les seuls éléments en faveur du témoignage de Pline sont ces représentations de personnages coiffés d'un motif rappelant la feuille du gui soudainement apparues aux débuts de la Tène A, que quelques discrets éléments en bronze et en matériaux périssables découverts dans la tombe du Glauberg permettent d'identifier comme un couvre-chef. Plus rare aux phases récentes de La Tène, cette image du dieu coiffé est néanmoins attestée jusqu'à la fin du II^e-début du I^{er} s. av. n. ère. : on croit pouvoir la reconnaître dans le décor d'une fibule du dépôt de Sainte-Blandine – un type absent du corpus de Bibracte – qui figure deux masques superposés à la manière du pilier de Plazfeld (Guillaumet 1996, p. 117).

Force est donc de constater que bien du chemin reste à parcourir avant d'arriver au pied de l'Arbre de connaissance et d'avoir la bonne *Fortuna* (*Fortuna* « *Viscata* » ou mieux « *Viscatrix* » aurait pu dire un marchand romain établi à Bibracte...) d'éclaircir cet irritant problème. Mais pour finir l'histoire, on retiendra que les Celtes considéraient le « *Viscum album* » comme une panacée, probablement absorbée lors du fameux banquet des Druides qui associaient le gui au mets le plus « goûtu », la viande de ces bœufs gaulois d'une robe aussi blanche que le fruit de l'hôte du chêne, dont de lointains cousins paissent de nos jours dans les pâtures du Morvan, à l'ombre de sa profonde forêt.

Perrin (Fr.). — Le gui, Les Druides, *L'Archéologie. Archéologie Nouvelle*, Hors-série n° 2, 2000, p. 21.

Guillaumet (J.-P.). — *L'artisanat chez les Gaulois*. Paris : Errance, 1996 (Collection des Hespérides).



G

GUILLAUMET EN GUILLAUMET n.

À la veille d'un jubilé historique, où nous commémorerons la Grande Guerre, qu'il soit permis de s'interroger sur les détours imprévus des sentiers de la gloire. Nous parlerons ici d'un nom qui mit un trait d'union entre deux conflits, mais qui s'illustra

surtout dans la paix qui les séparait. Ce nom, ce n'est pas celui de quelque ardent capitaine, mais celui d'un héros de la science qui sut, parmi ces rudes paysages aux frondaisons sévères, où il goûte aujourd'hui un repos mérité, accomplir l'impossible.



*Timbre à tirage spécial, dit
« Guillaumet spéculaire ».*

G

GUILLAUMET EN GUILLAUMET n. (suite)

Mesurant la distance qui sépare le soldat du chercheur, nous nous demandons comment il est possible d'accéder à l'héroïsme par l'exercice d'un métier que l'on suppose courtois, incapable de violence, ne suscitant pour ainsi dire que des passions théoriques ? Mais combien est trompeuse, cette impression irénique. Enfants, qui ne rêvez que d'héroïsme et de coups d'éclat, pas un instant vous n'aspireriez à devenir critique, journaliste ou chercheur, n'appelant sur vous-mêmes que l'audace et le courage des marins ou des aviateurs. Critique ou journaliste, soit : fuyez avec raison ces combinaisons d'ignorance calculée et de médisance tarifée ; mais chercheur ? Apprenez, par l'exemple de votre glorieux aîné, que ce métier peut être porté haut par *les ailes du courage* – et on n'emploie pas ici ces mots par hasard.

Ce héros a-t-il un prénom ? Sans doute, mais comme tous ceux de sa trempe, son nom seul suffit à le désigner : Guillaume. Cela sonne clair et franc comme d'Artagnan – eût-il existé un quatrième mousquetaire, qu'il se fût sans doute nommé ainsi. Au delà de sa carrière d'explorateur du passé, Guillaume est considéré à juste titre comme un pionnier de l'Archéopostale (haut lieu de la représentation de l'archéologie par la carte postale – laquelle, par définition, est voyageuse). Bien qu'il eût de prestigieux compagnons, comme Mermaz ou Saint-Exupérix, « je n'en ai pas connu de plus grand », disait de lui Duval, son patron à l'Archéopostale.

Et pour cause. Aux commandes de son légendaire Rolin immatriculé UMR-5594, Guillaume assura pendant de longues années, avec un zèle infatigable, la liaison régulière entre les plus grandes forteresses de l'Europe celtique, de Velem-Szent-Vid au

Puy-d'Issolud, de Colchester à Larina, de Stradonice à Bibracte. Tant de montagnes franchies par le frère biplan, hérissées d'écueils si redoutés : les Monts Métalliques – la marque de fabrique de Guillaume, en quelque sorte – ou le tristement célèbre Mont-Saint-Hostile, sombre Charybde agrippant les avions de ses roches griffues, avant de les précipiter dans le Fossé sans fond des Pandours ! Et que dire de la barrière du Mort-Vent, obstacle suprême que nul ne pouvait aborder sans frémir ? Un vendredi 13 juin, traversant le Mort-Vent pour la 92^e fois, par une de ces tempêtes rugissantes communes en ces parages, Guillaume s'y écrasa avec son Rolin, au sinistre Étang de Poison. Sans autre équipement que sa chapka de dévotion mémoire, il parvint à franchir l'hideux obstacle granitique, pour atteindre, au bout de l'aventure et de lui-même, les bergeries perdues de la Glenne. Les gens simples de ces montagnes qui le recueillirent n'en croyaient pas leurs yeux et leur incrédulité fut pour beaucoup dans sa légende. Mais lui, à Saint-Exupérix, venu le chercher, déclara sobrement : « Ce que j'ai fait, je te le jure, jamais aucune bête ne l'aurait fait ».

Voici donc notre héros, tel qu'en lui-même, à qui il arrive encore, hanté par le souvenir de cette tragédie, de se répéter ces paroles fatidiques. Celui qui les prononce assume-t-il l'avatar qu'il incarne en cet instant ? Se considère-t-il comme la reproduction du modèle héroïque ou n'y voit-il que son double non narcissique ? Peu importe, car dès l'instant où Guillaume admet enfin qu'il est Guillaume, tous deux confondus en un seul prennent leur envol pour les altitudes d'où ne s'aperçoivent plus les bassesses du monde.





.....
Vue de la Marne à Ussy (photo de l'auteur).

H

HEUREUX.adj@QUI.COM

Heuroux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage,
 Ou comme cestuy-là qui conquit la toison,
 Et puis est retourné, plein d'usage et raison,
 Vivre entre ses parents le reste de son âge !

Quand reverrai-je, hélas, de mon petit village
 Fumer la cheminée, et en quelle saison
 Reverrai-je le clos de ma pauvre maison,
 Qui m'est une province, et beaucoup davantage ?

Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux,
 Que des palais Romains le front audacieux,
 Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine :

Plus mon Loir gaulois, que le Tibre latin,
 Plus mon petit Liré, que le mont Palatin,
 Et plus que l'air marin la douceur angevine.

Joachim du Bellay

Joachim avait un ami, Pierre, poète comme lui.
 Ils ont trouvé d'autres amis poètes, Jacques, Pontus, Jean-Antoine, Remy, Etienne.
 Ensemble, ils ont fondé La Pléiade.

... ensemble, ils ont fondé Bibracte.





.....
La traversée Le Conquet-Ouessant (cliché de l'auteur).

I

ÎLE n. f.

Terre isolée du continent, ceinte par les eaux marines, fluviales ou lacustres. S'affuble d'épithètes et de substantifs de nature descriptive (île haute, île plate), géologique (île caillou), naturaliste (île aux Coudres), fantasmatique (île de l'Épouvante, île au Trésor), ethnologique (île aux Femmes)... Symbolise la solitude (de Robinson), l'exil (de Victor Hugo, de Napoléon), le romantisme et la mort (de Chateaubriand) autant que le paradis, fut-il climatique et sous le vent, fiscal aux Caïmans ou archéologique à Ouessant.

Paléolithiques, néolithiques, protohistorique, antiques... Sur la terre d'Ouessant, ils ont élevé, cultivé; au flot, ils ont pêché poissons et cétacés, aux basses mers, récolté coquillages et crustacés. Sur ce caillou, les hommes ont fondu coulé et forgé l'or, le cuivre l'étain, le fer. Aux pointes et éminences, ils ont guetté les hommes. Accueilli l'autre, l'homme des contrées lointaines, étrangères, le porteur d'ambre et de verre, l'homme du nord, l'homme du sud, le marin, le voyageur, l'homme perdu, le continental, le terrien, le commerçant, le métallurgiste. Accueilli Jean-Paul Guillaume.

Sur une île, on prie. Aux pointes et éminences d'Ouessant, les hommes ont compté le temps et mesuré le ciel, les eaux profondes. Ici, les astres et l'océan se conjuguent et façonnent le monde, relie les hommes aux berniques comme l'Égyptien au modeste bousier. Les dieux décident du voyage,



Pern, 5 juillet 2007 (cliché de l'auteur).

de la route à suivre. La lune contraint la marée donc la vie, l'heure du départ. L'Océan nourrit, porte ou engloutit. Il faut le remercier, le supplier, le défier. Il faut bien sacrifier.

Le caillou, le rocher, le mont, l'éminence, L'îles marqueurs de territoire, existent aussi au cœur des continents, en bordure. Concentrent et réunissent. Le mont domine et contrôle ceux d'en bas, les marins d'eaux douces qui se traînent en voyage, en migration, en errance, des grandes plaines aux océans des steppes. Le mont Beuvray est une île.

L'île se gagne et se mérite. Au risque du naufrage ou du mal de mer, de l'instable. Au risque de l'étonnement et de la découverte. L'île s'éloigne, se perd de vue, dans la brume, le souvenir... Mais l'île balise les routes par ses feux et ses phares. Je suggère à Jean-Paul Guillaume, mon ami, d'en construire un au sommet du Beuvray.





.....
Bibracte, la Côte Chaudron.
Objet indéterminé dans sa gangue
(Cliché Bibracte/A. Maillier, n° 78038).



.....
Bibracte, la Côte Chaudron.
Une fois nettoyé, le même objet perd son
statut d'indéterminé. Il devient alors un... ?
(Cliché Bibracte/A. Maillier, n° 90003).

I

INDÉTERMINÉ (OBJET) adj.

Dont la destination (usage, rôle, fonction) n'est pas précisément établie.

Le terme d'indéterminé est fréquemment utilisé dans la littérature archéologique et plus spécifiquement pour les études de mobiliers métalliques où il forme même une catégorie et un domaine souvent synonyme de « drouille ». Dans son ouvrage sur la *paléomanufacture métallique*, Jean Paul Guillaume définit les indéterminés en fer comme « *des artefacts sans caractéristiques particulières. Ils doivent représenter moins de 10 % de l'ensemble étudié...* ». Si poser un chiffre permet de donner un cadre, il est certain que celui-ci s'affranchit de la notion d'expérience et de la qualité du corpus. La notion d'indéterminé varie donc selon l'expérience du spécialiste et l'état de conservation du mobilier. L'autre paramètre à prendre en compte est les moyens mis à la disposition du chercheur. Ainsi, un spécialiste qui pourra accéder aux sableuses de Bibracte ou à un appareil de radiographie verra le nombre d'objets indéterminés baisser. De même, du temps qu'il aura pour faire son étude dépendra l'attention qu'il porte à chaque fragment. Ainsi, lors de l'étude de gros corpus comprenant plusieurs milliers de restes, le nombre d'indéterminés augmente au fur et à mesure de l'inventaire du mobilier, concomitamment à la lassitude du spécialiste. Il vaut donc mieux commencer une étude par ces "drouilles" et terminer par les beaux objets afin d'éviter le phénomène d'abattement.

En définitive le terme d'indéterminé renvoie à une conception négative en archéologie car elle met en évidence les limites de la discipline et de ceux qui la pratiquent. Ainsi c'est l'orgueil du chercheur mais surtout son statut de spécialiste qui est mis en cause lorsque le nombre d'indéterminés paraît trop élevé. Le limiter théoriquement à 10 % semblait donc un compromis entre la compétence nécessaire pour réaliser ce type d'étude tout en ménageant les susceptibilités de celui auquel ce chiffre s'adresse.

Addendum: Indéterminé (attitude)

Si le terme indéterminé est donc principalement utilisé pour décrire du mobilier, il peut parfois s'appliquer à la personne de Jean-Paul. Bien souvent ses réactions (qu'elles soient bonnes ou mauvaises) se font de façon indéterminée. Le paroxysme de l'indétermination est souvent atteint lorsqu'une personne est invitée chez Jean-Paul et Myriam, et notamment le lendemain matin. La personne se retrouve bien souvent dans un état indéterminé ou du moins indéfinissable.





La devanture de la boutique
de la rue Bonaparte, novembre 2012
(Photographie de l'auteur)

I

IVOIRIER n.m. (DE LA RUE BONAPARTE)

Au numéro 57 de la rue Bonaparte à Paris, se trouve l'un des derniers ivoiriers de France, peut-être d'Europe. Au métro Saint-Germain-des-Prés, l'atelier des Heckmann, ivoiriers de père en fils, détonne à côté des boutiques de mode et des pâtisseries ultra-chics dans ce célèbre quartier si prisé des touristes étrangers. L'artisan travaille encore dans la vitrine qui donne sur la rue. On peut y voir les objets d'ivoire qu'il répare car il n'en fabrique plus lui-même depuis que la convention de Washington a interdit la commercialisation de ce matériau en 1989. Dans la vitrine-atelier, le connaisseur remarquera les outils miniatures des sculpteurs sur ivoire : petites scies, petites râpes, petits burins et petites limes adaptées au travail minutieux des matières osseuses. L'ivoirier de la rue Bonaparte a ouvert ses portes en 1913. Ce sont quatre générations qui se sont succédé dans cet atelier où les maîtres de l'ivoire ont fabriqué des objets religieux, des pommeaux de canne, des bijoux ou encore des objets décoratifs. À l'époque où je préparais mon DEA sur les objets en os de Levroux, Jean-Paul m'a dit un jour « Viens je vais te montrer un truc ». Ce jour-là, par un froid après-midi de l'hiver 1985, il m'a emmenée au 57 de la rue Bonaparte.

Quand nous sommes arrivés, il a été accueilli chaleureusement, un habitué de la maison ! Pierre Heckmann nous a conduits dans la cave située sous sa boutique, une véritable caverne d'Ali-Baba, remplie d'objets divers. Il nous a aussi montré ses outils, c'est pour cela que nous étions venus : des outils miniatures identiques à ceux que nous trouvions sur les sites de l'âge du Fer, à Levroux ou dans le tumulus de Celles. Il faut en effet des outils de précision pour travailler les matières osseuses, façonner de très petits objets, les couper, les ciseler et les décorer. Pierre Heckmann m'a affirmé que pendant la Seconde guerre mondiale, il a aussi façonné de l'os rue Bonaparte, lorsque l'atelier ne pouvait plus se procurer d'ivoire. Il travaillait alors l'os de la même manière, comme si c'était de l'ivoire, façonnant ses œuvres avec ses petits outils. Encore aujourd'hui, ce sont les mêmes gestes de l'artisan, répétés depuis des millénaires, avec les mêmes outils parfaitement étudiés et adaptés. Depuis l'âge du Fer, la connaissance, les outils et les gestes ont été transmis par des générations d'artisans spécialisés, jusqu'aux ivoiriers, cornetiers et tabletiers du Moyen âge dont les arts sont par bonheur immortalisés dans l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert.



J

JATTE n.f.

Un exemple de réussite commerciale au Bas-Empire, le site de Jaulges-Villiers-Vineux (Yonne). Il est situé aux marches de deux cités, dans une zone ingrate : argileuse,

humide et donc boisée. A l'époque romaine des potiers y trouveront les éléments essentiels pour leur travail à moindre coût. Implanté en bordure de la vallée de



*Jatte Chenet 323
provenant des fouilles réalisées sur le site
de Jaulges – Villiers-Vineux (Yonne)
(Photographie des auteurs).*

J

JATTE n.f. (suite)

l'Armançon, il était traversé par la voie « de Sens à Alésia » rejoignant à peu de distance celle d'Agrippa. Matières premières et voies d'exportations étaient là. Était-ce suffisant pour assurer une réussite économique ?

Un socle : la céramique « commune »

L'énorme masse de tessons recueillis témoigne de la production de céramiques communes, sans attrait, robustes, parfois encombrantes, donc difficiles à exporter. Ces vases, destinés aux besoins quotidiens d'une clientèle locale et captive, ne peuvent faire vivre que quelques artisans et en aucun cas occasionner un regroupement important d'ateliers donnant naissance à un centre de production. Pour dépasser les limites commerciales de l'atelier, les potiers doivent séduire une clientèle plus lointaine, déjà approvisionnée en céramiques usuelles par des ateliers de proximité. Ils doivent produire des céramiques originales.

Des tentatives

Des poinçons, des moules à sigillée ont été trouvés, de bonne facture, même si l'organisation des décors témoigne d'une production tardive. On note un manque de dextérité dans l'obtention de la couleur rouge et on peut se demander si les fragments noirs ou métallescents ne sont pas des tentatives pour proposer d'autres couleurs, mieux venues. Cette sigillée a été peu produite, de même des céramiques craquelées bleutées, peintes, des statuettes en terre blanche... En définitive, des expériences peu concluantes mais une volonté de suivre la mode.

Des réussites

Les potiers vont réussir brillamment dans au moins deux cas. La métallescence,

cette technique qui donne aux vases un bel aspect métallique. S'agissant d'une couverture, on peut la trouver sur n'importe quel récipient. Pourtant elle sera associée à des formes spécifiques : des gobelets « à boire », avec ou sans dépressions, avec ou sans décor. De grands vases, à décor excisé, parfois associé à des reliefs d'applique... La volonté d'imiter les vases métalliques va au-delà des reflets, puisque les potiers se sont attachés à obtenir des parois fines, faisant preuve d'une parfaite maîtrise de leur art. Ces céramiques largement produites et vendues, ne sont pas une exclusivité de ce centre bourguignon. Il en va de même des mortiers Dragendorf 45 qui peuvent être aussi métallescents. L'analyse de leurs déversoirs en forme de tête de lion montre une très large aire de diffusion.

La production phare et originale est la **Jatte de type Chenet 323** au rebord droit guilloché. Produite en grande quantité, elle a été commercialisée fort loin. Sa forme pourtant peu originale et sa pâte bien cuite devaient répondre à un besoin précis. Au regard de la réussite de cette production, il est curieux qu'aucun autre atelier n'en ait produit. Est-ce une qualité spécifique de la pâte, est-ce que son apparition tardive a fait que les autres centres, déjà déclinants, étaient trop repliés sur une clientèle locale pour la copier ?

Constatons simplement que la période florissante de JVV, commence au troisième siècle, alors que la Gaule connaît une importante crise. Or, l'étude des trésors monétaires trouvés dans l'Yonne montre que cette zone est plutôt épargnée par la crise. Y a-t-il là un lien de causalité ?





« la princesse :
30 ans, des cheveux blonds,
un diadème d'or, un collier d'ambre ».

La princesse de Vix
vue par Paris Match.
© Paris Match (août 1953).

J

JAUNE n.m.

Expression argotique pour désigner l'or : « *ils ont été tous surpris quand on est tombé sur du jaune* » (dixit Guillaumet, à propos de la découverte de la tombe de Saint-Romain-de-Jalionas). La pensée du Guillaumet, qui fonctionne de manière inversée, renverse les données du problème de l'interprétation des matériaux funéraires. Pour elle, la tombe ne constitue pas, comme on le conçoit ordinairement du point de vue archéologique, l'origine à partir de laquelle reconstituer la société du passé. Elle considère au contraire que, du point de vue des vivants qui enterrent l'un des leurs, la tombe représente l'aboutissement d'une négociation, laquelle se conclue par la proposition d'une solution collective permettant au défunt d'entrer dignement dans le monde des morts. Pour le dire dans les termes de la pensée du Guillaumet, l'archéologue trouve d'abord la solution et doit reconstituer de lui-même les étapes qui ont conduit à l'origine à ce résultat : c'est seulement lorsque ces opérations ont été réalisées que la nature du problème posé lui apparaît clairement (voir **gauche-r**).

Ainsi, l'archéologue doit se demander quelle est la question posée par l'intermédiaire du dépôt funéraire. C'est l'héritage transmis par le défunt qui constitue le nœud du problème auquel sont confrontés les vivants. Ceux-ci placent auprès du mort les biens qu'ils ne peuvent déceimment pas lui prendre et ceux qu'ils sont obligés de lui donner. On ne peut pas enlever aux morts ce qui leur appartient et on ne peut pas leur retirer ce qu'il faut bien leur abandonner pour qu'ils s'en aillent là où ils doivent aller. Car il ne faut pas contrarier les morts : rien n'est plus embarrassant qu'un défunt qui s'incruste chez les vivants parce que son expédition chez les morts n'a pas été faite dans les règles. Il n'empêche que tout bien précieux déposé dans leur tombe est une richesse dont doivent se priver, bon gré mal gré, les vivants. La véritable richesse se transmet en dehors de la tombe, en quelque sorte par-delà le défunt. C'est précisément celle que l'on ne voit pas, lorsqu'on fouille des sépultures. Et si être riche, c'était justement donner le moins possible aux morts ?





*Wederath :
Kragenfibel en bronze
(source : replik-shop.de).*

K

KRAGENFIBEL n.f.

Guillaumet 6, *Almgrem 65, provinciale militaire, ressort protégé, var. queue de paon, à disque médian, à collerette, Feugère type 15...* j'en passe et des meilleures.

En 1984, la fibule n'est plus juste typologisée, même si l'auteur de « Les fibules de Bibracte » fonde précisément sa démonstration sur la typologie, comme il le rappelle en introduction de la deuxième édition de son ouvrage dix ans plus tard. La différence essentielle est qu'un objet manufacturé n'est plus seulement une belle pièce que l'on classe selon des critères morphologiques voire purement esthétiques, mais le résultat du travail d'un artisan, d'une chaîne opératoire, d'une évolution technologique et d'un savoir-faire. Les archcollectionneurs peuvent aller se rhabiller. La techno-typologie pour l'époque gauloise prenait son envol et rapidement elle fut corroborée par une étude purement technologique et des expérimentations. À partir de ce moment, la découverte de fabricats de fibules comme celle figurant sur les monnaies de Criciru, après celles de J.-G. Bulliot à Bibracte et ses conséquences socio-économiques pouvaient être

développées. Ainsi, il a été possible d'observer la continuité de la vie artisanale dans un même atelier alors que le métal utilisé passe du fer aux alliages à base de cuivre.

La datation à La Tène D2 de cette parure, essentiellement basée sur sa présence à Bâle, Cathédrale, est-elle fiable? Un Helvète, lyonnais d'adoption, semble en douter. Le niveau dans lequel il est indiqué qu'elle a été trouvée est-il le bon? Ces problèmes de chronologie ont été développés à Valbonne en 1986. À propos de l'*instrumentum*, Jean-Paul insiste très justement sur la rareté des datations indiscutables et invite à relativiser nos certitudes.





*Landier en fer surmonté d'une tête
de taureau, provenance inconnue,
collection particulière
(©Bibracte, A. Maillier, n° 69904).*

L

LANDIER n.m. (voir aussi *chenet*)

« *Étym. de andier*; du gaulois *andéros*: taureau. Chenet surmonté d'un panier métallique, ou rouelle, pour maintenir au chaud un récipient. » (Larousse).

« Les landiers. Ce sont des chenets qui portent, sur la partie verticale, des crochets pour poser les broches. » (Guillaumet 1996)

Il peut s'agir d'objets plus grands que les chenets comme l'indique l'exemplaire retrouvé dans la Saône et daté du I^{er} siècle av. J.-C. (ill.). En effet, alors que les chenets découverts dans les tombes de La Tène mesurent entre 40 et 80 centimètres de haut, ce landier atteint 1,36 m.

De plus, il est le reflet d'un savoir-faire important comme le souligne E. Vial : « une tête de bovin surmonte une tige de section rectangulaire coudée dans sa partie supérieure. En plus de la difficulté technique qu'impose la réalisation de la figure, la simplicité formelle de l'ensemble est agrémentée de détails minutieux. Les globes oculaires elliptiques sont cernés de lignes. Les naseaux largement ouverts sont surmontés de fines incisions en forme de vaguelettes figurant le pelage. La partie supérieure de la bouche est soulignée d'une ligne crénelée. Les cornes sont largement ouvertes, la mieux conservée, fine dans sa partie terminale, présente des traces qui correspondent au bouletage de bronze d'origine. » (Vial 2009, p. 11).

Le terme de landier est quasi systématiquement associé à celui de chenet dans la littérature archéologique notamment. Toutefois, comme le définit *Le Larousse*, le landier présente une spécificité propre : son utilisation en cuisine. De ce fait,

quels sont les moyens pour déterminer si l'objet retrouvé en fouilles a servi uniquement pour des bûches (chenet) ou pour la cuisine (landier)?

Dans son article, M. Schönfelder utilise le terme de « chenet » tout en précisant que : « l'utilisation précise des chenets de Boé n'est pas très évidente : il est possible que des broches à rôtir aient été posées sur les supports horizontaux, à environ 30 cm au-dessus d'un feu allumé à même le sol, ou sur un lit de braises. » (Schönfelder 2000, p. 71). Il pourrait alors s'agir de landiers...

La meilleure façon de trancher ne serait-elle pas alors l'archéologie expérimentale avec l'organisation d'un barbecue géant?!?

Guillaumet (J.-P.). — Ustensiles à rôtir de la Saône au musée Denon à Chalon-sur-Saône. In : Groenen (M.) dir. — *La préhistoire au quotidien : mélanges offerts à Pierre Bonenfant*. Grenoble : Millon, 1996, p. 311-321.

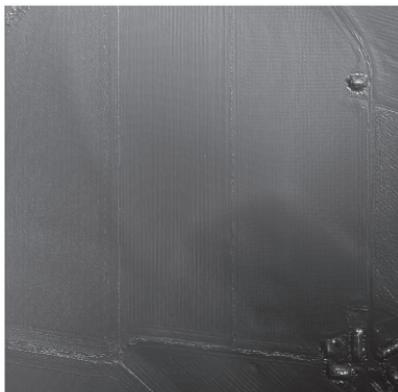
Larousse (P.). — *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle*. Genève ; Paris : Slatkine, 1982.

Schönfelder (M.). — Le mobilier métallique de la tombe à char tardo-celtique de Boé (Lot-et-Garonne). *Aquitania*, XVII, 2000, p. 59-81.

Vial (E.). — Arts et artisans aux âges du Fer. *Dossiers d'Archéologie*, sept.-oct. 2009, n° 335, p. 6-11.



.....
*Zone de 25 hectares du site
de Mirebaise-sur-Beau
avant traitement.*



.....
*Même zone après traitement.
On notera en creux (sombre)
l'emplacement de l'ancienne fouille
de Jean-Paul Guillaumet,
au tracé caractéristique.*



L

LIDAR n.m.

Nom masculin, désigne un senseur de reliefs excitant l'archéologue. En effet c'est une fois dans le « li » que le « dar » s'active plus facilement. Ce procédé s'accompagne de traitements pour mettre à nu toute surface, façon coupe à blanc ou ticket de métro par dépilation laser. Il met ainsi en évidence toute faille ou microrelief plus ou moins tétonnant.

Par soustraction des altitudes moyennes, le procédé lidar aplanit les montagnes, d'où l'expression que sont nos monts devenus ? Une de ses applications reconnues est le pistage du cheminement des fluides. En effet au fond des failles humides se concentrent du passé les mines d'or ou les coins à champignons.

Les deux premiers lidars traités par l'auteur furent l'occasion d'inverser la flèche du temps. En effet, le premier était centré sur Tintignac, arrondissement de Tulle, le second sur le Mont Beuvray, arrondissement de Château-Chinon. C'est ainsi l'un des rares exemples où François Hollande devança François Mitterrand.

De plus, le procédé qui agit impulsionnellement peut être détourné de sa fonction première. Aussi le lidar peut-il explorer la profondeur, y compris dans les milieux humides. Le lidar, comme Jean Paul Guillaume, ne voit pas la surface du liquide et va directement au fond de la bouteille, exactement là où se situe la vérité, comme l'illustre la double figure ci-près.





.....
jdr-odysee.net

L

LIVRE n.m. (INTERDIT)

Ouvrage salvateur !

Une rencontre sur le Beuvray, quelques lignes sur un feuillet A4. Après Vercingétorix et un général offusqué par quelques Helvètes, Tonton pète le champagne sur le porte-avions. L'affaire va bon train, l'Europe celtique se fédère une nouvelle fois à Bibracte. Les chercheurs accourent (chacun se rappelle le camion américain de P.-P. Bonenfant). Avant la chute du Mur, l'Europe se reconstruit dans un bled où il n'y a qu'un petit café de rien du tout et une Poste ouverte le troisième jeudi du mois quand il n'y a pas de neige. N'empêche que le bourgogne aligoté y coule à flots et que le postier n'imaginait pas la richesse de la philatélie européenne quand il apporte le courrier au Centre.

Tout le monde ne voit pas d'un bon œil la création d'un tel navire en plein Morvan. L'échange et la confrontation d'idées étant des concepts fortement ancrés chez l'initiateur du Centre Archéologique Européen du Mont Beuvray, la parole est donnée aux opposants. Tout le monde n'a pas vu non plus cette initiative d'un bon œil... Le résultat ? Le bébé était né, il savait marcher, il pouvait continuer sa route sans son Papa qui, de toute façon, ne serait jamais bien loin (il faut veiller au grain). Les conséquences ? Elles sont bénéfiques ! Plutôt que de se perdre dans les affres de l'administration, Le Jean-Paul part tête baissée dans de nouveaux programmes scientifiques, devient Directeur de Recherche et HDR. Alors, les pisse-menu ? Il faudrait penser à rabaisser votre caquet. On dit merci qui pour le Centre ? À Jean-Paul, honoré par ses pairs, aimé par ses amillègues et ses collamis.

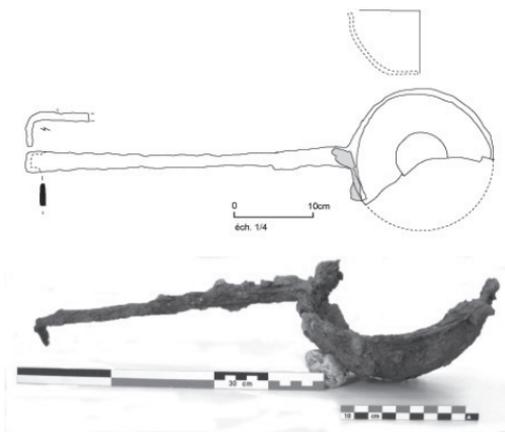


L

LOUCHE-CASSEROLE ! n.f.

À chacun sa casserole... On note, dans le cortège des « casseroles ou louches » à vasque et long manche de La Tène, qu'au-delà d'une ressemblance générique se cache une variété d'usage que les détails morphologiques trahissent : le *simpulum* en bronze, généralement à manche vertical en lien avec le service des boissons, les ustensiles massifs en fer qui possèdent une vasque épaisse à fond creux et un manche torsadé voire droit, destinés à la métallurgie (Nikolausberg, Autriche; Roussier-La-Motte-en-Champsaur, Hautes-Alpes, Barge, Borel, 2007; Bibracte, reprise d'un casque du

type Port, Forgerons et ferrailleurs 2003), mais également des ustensiles polyvalents, à la fois fourchette et louche peu profonde (Montbellel, Gigny, Saône et Loire, *op. cit.*). Là aussi, le manche est suffisamment long pour permettre l'approche d'une source de chaleur que ce soit celle d'un chaudron ou d'un grill. D'autres grandes louches semblent s'écarter de ces types pour entrer dans une dernière catégorie; elles sont moins massives, avec des vasques assez fines, profondes, et ne présentent, semble-t-il, pas toujours de torsades sur le manche. De telles louches ont été découvertes dans des fossés d'enclos



Louche de Décines (69)
Croquis et photo avant restauration.

L

LOUCHE-CASSEROLE ! n.f. (suite)

(Braine, Aisne; La Celle-Saint-Martin-Cleppé, Loire, Vaginay *et al.* 1987), en dépôt (Sainte-Blandine, Isère, Chapotat 1970), dans des sanctuaires (Le Mormont, Suisse, Dietrich, Nitu, Brunetti 2009; un fragment de vasque à Corent, Puy-de-Dôme, Poux, Foucras 2008), et en tombes (Fléré-la-rivière, Indre, Ferdière, Villard 1993; Idria Pri Baci, t. 17 [Slovénie]). À y regarder de plus près, là encore, des distinctions se font jour; en effet, à Décines (Rhône)¹, un nouvel exemplaire avec large vasque portant une légère cannelure sur le bord, (dia. 18 cm; prof. 8,5 cm), un manche de section quadrangulaire long de 40 cm terminé par une extrémité recourbée à angle droit de 4 cm de long s'amenuisant près de la vasque probablement soudée à chaud, présente la particularité d'avoir un fond plat. *A contrario* de nombreux exemplaires qui semblent présenter un fond... rond, cette découverte péri-lyonnaise présente de fortes ressemblances avec l'exemplaire ségusiave de Cleppé (fond plat, taille, manche à section quadrangulaire, extrémité identique). Citons encore l'exemplaire de la Saône, déposée au musée de Chalon-sur-Saône (inv. 74.12.21, Forgerons et ferrailleurs 2003). On qualifiera ces ustensiles de « casseroles à long manche », pouvant reposer à plat sans l'aide d'un ustensile de type trépied, et pouvant également aller au feu. D'une contenance avoisinant le litre, quelle pouvait en être la fonction: chauffage de l'eau pour des ablutions, préparations alimentaires (on pense alors à une passoire en céramique mise au jour sur ce même site de Décines)? Notons pour conclure que sur cette nouvelle fouille, cet ustensile voisinait, dans un fossé de ferme de La Tène D1, avec deux crânes ayant subi des modifications intentionnelles et un fragment de meule. C'est... louche!

Barge (H.), Borel (B.). — Un dépôt de La Tène au lieu-dit Roussier (La Motte-en-Champsaur, Hautes-Alpes). In: Barral (P.), Daubigny (A.), Dunning (C.), Kaelen (G.), Roulière-Lambert (M.-J.) dir. — *L'âge du Fer dans l'arc jurassien et ses marges. Dépôts, lieux sacrés et territorialité à l'âge du Fer*. vol. 2. Actes du xxix^e colloque international de l'AFEAF, Bienne, 5-8 mai 2005., Besançon: Presses universitaires de Franche-Comté, 2007, 681-698 (Annales Littéraires; Série « Environnement, sociétés et archéologie »).

Chapotat (G.). — *Vienne gauloise. Le matériel de la Tène III trouvé sur la colline de Sainte-Blandine*. Lyon: CERGR, 1970, 2 vol. (volume II, pl. 22, vol. I, p. 81 – Publ. du CERGR; II).

Dietrich (E.), Nitu (C.), Brunetti (C.). — *Le Mormont (Suisse); un sanctuaire des Helvètes en terre vaudoise vers 100 av. J.-C. Les fouilles de 2006 à 2009 et premières études*. Lausanne: Archeodunum, 2009.

Ferdière (A.), Villard (A.). — *La tombe augustéenne de Fléré-la-Rivière (Indre) et les sépultures aristocratiques de la cité des Bituriges*. Saint-Marcel: Musée Archéologique d'Argentomagus, 1993.

Forgerons et ferrailleurs, Fer et savoir-faire à l'époque celtique (catalogue de l'exposition temporaire au musée de Bibracte). Glux-en-Glenne: Bibracte, 2003.

Vaginay (M.), Leyge (F.), Guichard (V.). — *Les Gaulois dans la plaine du Forez; les Ségusiaves à l'âge du Fer*. Lyon, Musée de la civilisation gallo-romaine, novembre 1987-février 1988. Lyon: ALSSAM, 1987, 48 p.

Poux (M.), Foucras (S.). — Du banquet gaulois au sacrifice romain. Pratiques rituelles dans le sanctuaire de Corent, cité des Arvernes, Paris, 2008. In: Lepetz (S.), Van Andringa (W.) dir. — *Archéologie du sacrifice animal en Gaule romaine: rituels et pratiques alimentaires*. Actes de la table ronde tenue au Muséum national d'histoire naturelle, Paris, octobre 2002. Montagnac: Mergoil, 2008, p. 165-186, 24 fig., bibliogr. p. 185-186 (Archéologie des plantes et des animaux; 2).

1. Fouille de Décines « OL Land 1 », sous la direction d'E. Ferber, Inrap. Le volume 1 du rapport de fouille (Pré et Protohistoire) a été dirigé par C. Bellon, Inrap.





Matériel de fouille pour louverette.
(Colour Couture 36 Piece Vanity Case,
Cosmetic Makeup Train Box Gift Set.
www.ebay.com).

L

LOUVRETTE n.f.

Étudiante, stagiaire ou diplômée de l'École du Louvre (Lutèce, Gaule), égarée en terrain hostile. La louvette est une des proies de prédilection de la terrifiante Bête de Glux (->).

SYN.: N.O.P. (Nymphette aux Ongles Peints). Voir « Grognasse ».





Madone de Krużlowa
Photo Musée National, Cracovie.

M

MADONE n.f.

Jean-Paul Guillaume a fait sa connaissance vers la fin des années soixante du XX^e siècle. Elle était présente à Paris en 1969, au Petit Palais, dans le cadre de l'exposition *Mille ans d'art en Pologne*. Depuis, elle l'a suivi, sur une photo, dans ses chantiers. Maintenant, elle le regarde, accrochée à côté de son bureau. En 2005, il a voulu la rencontrer, mais elle ne l'a pas reçu, sa résidence étant en travaux. Enfin, en 2007, il l'a vue, en chair et en os (de bois...), lors de son deuxième voyage en Pologne.

Elle l'attendait au Musée National de Cracovie. Elle, une belle Vierge à l'Enfant en bois de tilleul polychromé et doré, datant du début du XV^e siècle, trouvée vers la fin du XIX^e siècle dans une église de campagne, à Krużłowa, au sud de la Pologne. La sculpture mesure 118 cm et le relief n'est pas complet, le dos de la madone est plat, comme si elle devait être exposée uniquement à la vue de face. L'expression du visage, la forme du corps et la draperie du manteau font attribuer la sculpture à un maître anonyme, actif vers 1400 dans le sud de la Pologne et dont l'œuvre se place dans le style pratiqué en Europe centrale de l'époque, restant sous l'influence de la sculpture française.

Muzea Krakowa, Warszawa, 1981, Arkady, p. 30.





*Coin monétaire de St. Symphorien
d'Annelles (cliché Bibracte/A. Mailler).*

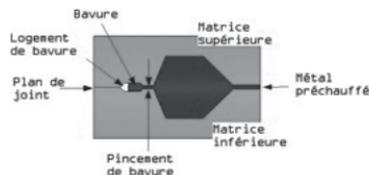
M

MATRICE n.f

Du mot latin *matrix* (*matricis*), lui-même dérivé de *mater*, qui signifie « mère » – élément originel qui fournit un appui ou une structure en creux et reliefs, et qui sert à englober ou à reproduire. En allemand : *Gebärmutter*, *Matrix féminin*, en anglais : *womb*, *uterus*, en grec : μήτρα, en italien : *matrice féminin*. Mot dérivé « matriçage » qui, en forge, se réalise par forgeage, emboutissage, estampillage.

Le sens premier de « matrice » est donc celui d'appareil reproducteur. Au début, il y a toujours la femme ! En anatomie, la matrice est le système reproducteur de la femelle, même si ce sens a un peu vieilli au profit du mot utérus. En numismatique, c'est le bloc de métal travaillé par un maître graveur qui va permettre de graver les coins monétaires. En imprimerie, c'est la pièce de cuivre qui a reçu en creux l'empreinte de la lettre gravée sur le poinçon, et qui en donne le relief par le moyen de la fonte. En technologie et en métallurgie, c'est le moule présentant l'empreinte de la pièce destinée à être créée. La matrice est donc à l'origine de tous les travaux de JPG sur la paléométallurgie.

Même en mathématiques ou en informatique, la matrice, tableau de données à deux entrées – par exemple, une matrice avec M lignes et n colonnes, dite « de taille (m, n) », est un concept parfaitement intégré par la plupart des archéologues.



Matriçage : schéma d'un logement de bavure

Le deuxième sens de « matrice » est aussi familier des archéologues, c'est celui de « matière englobant divers éléments ». En géologie, elle désigne le matériau d'une roche composite, constitué de petits grains englobant des grains de plus grosse taille. En science des matériaux, il s'agit de l'élément qui transfère les efforts aux fibres, qui sont plus raides et plus résistantes. En écologie du paysage, on appelle matrice écopaysagère, le milieu dominant, dans lequel sont étudiées des structures de type « cœur d'habitat, zones tampon et/ou réseaux écologiques ». Et bien sûr, en archéologie, la matrice correspond au sédiment entourant et comprenant des objets façonnés, des structures et autres matériaux définissant un contexte archéologique.

Ceci me rappelle une fascinante petite couche verte de la Porte du Rebut, fil d'Ariane pour fouilleurs initiés de la stratigraphie beuvraisiennne.

Ainsi, au sein de la « *matrix* » universitaire, au sens d'Andy et Larry Wachowski, dans laquelle JPG est en immersion depuis tant d'années, JPG reste en quête de la matrice originelle de tous ces produits, semi-produits, outils de l'âge du Fer auxquels il a consacré sa recherche.



Q q

.....
Méthode belge (détail).

*Tiré de L'ordre alphabétique. Manuel
d'instruction pour officiers supérieurs,
t. 32, vol. XLVII. Presses de l'Etat-
Major Général de l'Armée suisse,
Niederbipp 1999, 877 p.*

M

MÉTHODE n.f. BELGE

Archéol. Démarche analytique spécifique de l'école belge : « Une fouille archéologique, c'est comme un livre, on l'ouvre et on le lit du début à la fin pour en comprendre le sens. La méthode belge, en revanche, revient à ouvrir le livre, à compter tous les « a », tous les « b », les « c », etc., puis à composer un tableau statistique, sans avoir la moindre idée de ce dont parle le livre. » (Jean-Paul Guillaumet, *Grognements au coin du feu*, Bibracte 1993). SYN. Sodomie sur diptères de la famille des muscides.



M

MORVAN n.m.

Mon premier contact avec les ressources naturelles du Morvan passa par la chanson, et du texte de la « Morvandelle », apprise dans une école pourtant bien éloignée de ce massif, je gardais longtemps l'idée que l'apport du Morvan au reste du monde se réduisait au lait de ses nourrices et à ses troncs d'arbres « voguant vers Paris ».

Beaucoup plus tard, je découvris, comme la plupart des protohistoriens européens, le Morvan des archéologues et plus particulièrement le Mont Beuvray, « arbre qui risque de cacher la forêt », pour adopter une métaphore forestière appropriée à l'environnement local.

L'objectif de cette page offerte à J.-P. Guillaumet est donc d'évoquer, non pas le plus célèbre fleuron de l'archéologie morvandelle, mais quelques directions prises depuis plus ou moins longtemps par cette dernière, et qui sont venues conforter l'image d'un massif ouvert aux circulations et aux échanges. C'est sans doute pour mieux

lutter contre la réputation inverse, celle d'une montagne refermée sur elle-même et peu attractive, que la première synthèse archéologique récente, celle du Dr Olivier, publiée en 1983¹, se consacre pour l'essentiel à l'analyse et à la cartographie des axes de circulation à travers le massif et à partir de lui, pour l'époque romaine, mais aussi pour la fin de la Protohistoire.

À peu près contemporaine de cette publication, une découverte notoire, celle du dépôt de bronzes de Blanot (1982), apporta un éclairage renouvelé sur l'importance économique du massif et ses relations avec l'extérieur. Comme le note J.-P. Thévenot en 1991², le cas de Blanot reflète l'intérêt de la position géographique du Morvan tout entier, puisque le secteur de découverte du dépôt est situé sur la ligne de partage des eaux entre le bassin de l'Arroux, tourné vers la Loire, mais ouvrant au nord vers l'Auxois, et celui du Serein, sous-affluent de la Seine. Le dynamisme des circulations le long de la bordure sud-est



(@ Bibracte/A. Maillier, n° 70799bis).

M

MORVAN n.m. (suite)

du Morvan est attesté à l'âge du Bronze par une série de découvertes de dépôts et objets isolés. Le dépôt de Blanot lui-même réunit des objets de diverses origines, illustrées par exemple par la comparaison entre la ceinture à maillons plats, qui présente des affinités suisses et savoyardes, et le bracelet de bronze réniforme, modèle originaire probablement d'Allemagne moyenne et diffusé en particulier dans l'est de la France. Au cœur de la « trame serrée de relations » qui s'organise au Bronze final au sein de l'ensemble culturel RSFO, le Morvan joue, avec le reste de la Bourgogne, un rôle de pivot.

L'aspect le plus récent de l'évolution de la recherche archéologique morvandelle permet de mieux comprendre cette insertion du massif dans des réseaux d'échanges parfois lointains. Le secteur de Blanot acquiert ainsi, grâce aux découvertes sur l'exploitation des ressources métalliques du Morvan, une nouvelle signification comme relais en direction de ces territoires métallifères³. Il revient à J.-P. Guillaume de avoir le premier évoqué la possibilité d'une exploitation protohistorique de ces ressources⁴. Qu'on me permette donc ici de reprendre à mon compte l'hommage que lui rend Isabelle Jouffroy-Bapicot, en préambule de sa thèse récemment soutenue : « J.-P. Guillaume est entré dans la légende morvandelle comme l'homme qui trouve des mines antiques lorsqu'il cherche des champignons (ce qui ne l'empêche pas de trouver aussi des champignons qu'il partage généreusement avec les collègues de passage à Glux-en-Glenne)... »⁵.

Ainsi initiée, et portée, au cours de la dernière décennie, à la fois par l'expansion des recherches

paléoenvironnementales et par le développement de l'archéologie montagnarde, qui touche à tous les massifs français et concerne à la fois des sites d'alpages et la moyenne montagne, la recherche sur l'activité paléométallique dans le Morvan a apporté un éclairage nouveau sur le fonctionnement du massif à l'époque protohistorique. Les résultats développés dans la thèse déjà citée de I. Jouffroy-Bapicot, fondés sur le croisement des analyses palynologiques et géochimiques, ont permis de préciser la chronologie des impacts de l'activité humaine, d'identifier depuis l'âge du Bronze des phases d'exploitation minière et métallurgique, et de percevoir la façon dont ces activités se combinent avec d'autres, agro-pastorales.

Ces avancées constituent une autre forme d'ouverture du massif morvandiau, qui participe pleinement à la réflexion actuelle sur les processus d'anthropisation en milieu montagnoux et sur la reconnaissance d'une attractivité de la moyenne montagne depuis la Préhistoire.

- Olivier (L.). — *Le Haut-Morvan romain : voies et sites*. Dijon : SAE ; Académie du Morvan, 1983 (4^e suppl. à la RAE).
- Thevenot (J.-P.). — *L'âge du Bronze en Bourgogne. Le dépôt de Blanot (Côte-d'Or)* Dijon, 1991 (11^e suppl. à la RAE).
- Mordant (Cl.). — *L'âge du Bronze en Côte-d'Or*. In : Provost (M.) dir. — *La Côte-d'Or. Alsésia (21)*. Paris : Académie des inscriptions et des Belles Lettres, 2009, p. 141 (CAG ; 21/1).
- Guillaume (J.-P.). — *Exploitations minières en pays éduen*. *Bulletin de l'Afeaf*, 2001, p. 35-37.
- Jouffroy-Bapicot (I.). — *Évolution de la végétation du massif du Morvan (Bourgogne, France) depuis la dernière glaciation à partir de l'analyse pollinique. Variations climatiques et impact des activités anthropiques*. Besançon : université de Franche-Comté, 2010 (Thèse de Doctorat, p. 6).

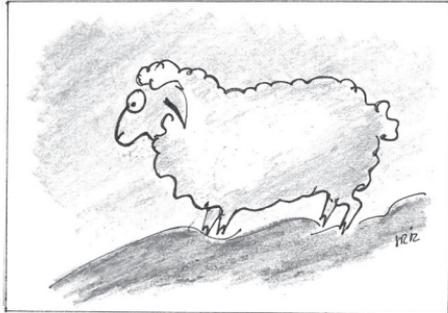


M

MOUTON n.m.

Archéozoologie. Les genres mouton (*ovis*) et chèvre (*capra*) font partie de la sous-famille de *caprinae* et sont les plus anciens animaux économiquement utiles. Tous les moutons

domestiques descendent du mouflon, un mouton sauvage du Proche-Orient de l'espèce *ovis ammon* (Linné 1758). La domestication eut lieu dans le Croissant Fertile au IX^e millénaire



Ovis bibractiensis de mauvaise humeur en attendant le banquet.
(Dessin de l'auteur).

M

MOUTON n.m. (suite)

av. J.-C. Les moutons domestiques du néolithique portaient un pelage court et dru – les représentations du IV^e millénaire av. J.-C. prouvent l'utilisation de la laine pour la première fois. En Europe centrale, les grands moutons à laine s'acclimatèrent probablement au plus tard vers 3000 av. J.-C. L'histoire de la laine est encore largement inexploree car la laine ne se conservant que dans une terre acide est en conséquence difficile à trouver archéologiquement. Mais entre-temps, des techniques modernes de recherche ont identifié également des mélanges de fils de laine et de fibres végétales dans les « tombes princières » de Hohmichele et Hochdorf.

L'âge du Fer. La viande de mouton était mangée non seulement quotidiennement mais aussi dans le cadre des sacrifices publics. Les moutons dominent même dans les temples de Gournay-sur-Aronde et Corent. En plus, à Acy-Romance, des douzaines de brebis en gestation furent abattues – un fait qui était interprété comme un acte de remplacement au lieu des victimes. À l'origine, les moutons portaient de grosses cornes arquées en cercle à l'arrière, mais le développement de mouton à laines conduisit à des cornes plus petites ou même à une disparition des cornes chez les deux sexes. Dans l'art, le bélier cornu a quand même survécu comme symbole archaïque. Il était une caractéristique typique de la toreade grecque, scythique et étrusque à partir de lesquelles l'art de La Tène ancienne adopta ce motif. Des béliers stylisés se trouvent en grand nombre sur les fibules (Aignay-le-Duc), les bracelets (Rodenbach) et la vaisselle (Waldalgesheim). La combinaison de bélier et d'homme (Reinheim) pourrait avoir eu une certaine signification. Les animaux à cornes et à bois – moutons, chèvres, bovins et cerfs – étaient en général des motifs préférés

de l'art laténien en ce qui concerne les insignes, les parures et les offrandes. Il y a beaucoup de théories sur la relation entre ces animaux et des dieux particuliers. Mais il pourrait également s'être agi de signes symboliques comparables à la superstition moderne où les cheveux, la corne et le bois symbolisent la virilité et la puissance sexuelle parce qu'ils repoussent continuellement.

Bibracte. L'espèce *ovis bibractiensis* n'est que très peu traitée dans le cadre d'une étude archéozoologique. Malheureusement, des os d'animaux sont rarement conservés sur l'*oppidum* même de Bibracte. Mais c'est seulement quelques kilomètres plus loin, à la périphérie de Glux-en-Glenne, que les archéologues ont trouvé – par un heureux hasard – un tas d'ordures avec des centaines d'ossements de moutons. L'interprétation comme des vestiges d'un culte masculin serait tout à fait possible bien que les os montrent des traces typiques d'abattage. Seules les meilleures parties de la viande étaient consommées, contrairement à la coutume celtique de manger aussi des têtes et des pieds grillés. Des restes organiques de pâté de foie et diverses sortes de fromages – mais avant tout une voûte de cave située très près et remplie de bouteilles en verre vert – indiquent des banquets opulents qui pourraient être comparés sans peine aux banquets celtiques qui sont prouvés sur l'*oppidum* par les milliers d'amphores. Malheureusement, il n'y a que de brefs rapports préliminaires pour l'instant et nous ne sommes pas certain, bien que les archéologues avancent ce postulat, que des personnes de sexe féminin et d'autres ethnies, certaines très éloignées, aient pu prendre part à ces orgies de gourmets et de gourmands. On attend la publication avec impatience !



N

NAVES ch.-l. de cant. (CORRÈZE)

Le toponyme « Naves » est relativement commun en France méridionale. On le trouve dans toute l'étendue des territoires couverts par le parlé d'oc voire par le franco-provençal. Les formes anciennes disponibles des quatorze villages ou hameaux qui portent exactement ce nom, depuis l'Allier jusqu'à la Haute-Garonne et des Alpes-de-Haute-Provence jusqu'en Corrèze nous ramènent à une origine commune *nava/navaris*. Cette appellation semble désigner une étendue plane ou une zone surélevée, apte à accueillir une occupation humaine, dans un environnement montueux. Elle est considérée comme préromane puisque quelques occurrences, dont la forme a connu des

cheminements différents, apparaissent en pays d'oïl (Naives-devant-Bar et Naives-en-Blois dans la Meuse par exemple). On rattache à la même racine le nom du célèbre camp de Nages, dans le Gard.

À l'image des Duns et des Châtel, tous ne signalent pas à un site gaulois. Mais l'un d'entre eux figure en bonne place, aux côtés du célèbre oppidum languedocien. Il s'agit du cas corrézien, plus connu dans la littérature archéologique sous le nom des *Arènes* ou, plus communément, de Tintignac. Cette appellation vernaculaire n'a d'ailleurs aucun fondement, puisqu'elle est initialement due au propriétaire des terrains, qui habitait



Copie par numérisation d'un casque celtique provenant du dépôt de Tintignac (Archéotransfert, Bordeaux), musée de Bibracte (cliché Bibracte/A. Maillier, n° 90015).

N

NAVES ch.-I. de cant. (CORRÈZE) (suite)

le château voisin de ce nom. Les substructions sont en réalité beaucoup plus proches du bourg ancien de Naves même.

En dehors des multiples amitiés nouées par le fondateur du centre européen de Bibracte avec les habitants de ce lieu, nombreux sont les liens qui rattachent ce site au Mont Beuvray. Il s'y trouve en effet un vaste complexe dégagé à la fin du XIX^e siècle et jusqu'à peu considéré comme l'exemple même de ces *concliabulum* dont la recherche récente a fait justice. Les travaux de Christophe Maniquet, menés en ce lieu depuis 1995, y ont révélé un ensemble monumental, comportant un théâtre, un sanctuaire, des thermes et des constructions publiques de grande qualité. La découverte en 2004 du célèbre dépôt (Maniquet 2008, cf. illustration) y attirera plusieurs spécialistes appartenant à l'équipe de Bibracte. Dès 2005, une coopération fut mise sur pied, qui contribua à l'étude des objets de ce dépôt mais aussi à mieux appréhender l'environnement du site. Piloté par un membre de l'équipe locale (Fabien Loubiniac) et dirigée par Jean-Paul Guillaumet et Pierre Nouvel, elle contribua à mêler, durant trois années et grâce à un financement européen, les étudiants bourguignons et corrèziens. Inaugurant des prospections terrestres dans les deux territoires, ce projet contribua à mieux appréhender leurs potentialités (en particulier minières) et les structures anciennes de leur peuplement. La justification de la coopération tenait alors en deux points. Il s'agissait à l'évidence de deux sites archéologiques majeurs et contemporains, dans des régions aujourd'hui en marge du développement économique. Ils portaient aux yeux des élus locaux un potentiel économique et touristique, dans un espace agricole fragile.

Nous ne pouvions, à l'époque, imaginer que des similitudes politiques, plus actuelles, les rapprocheraient plus encore. Bibracte/Château-Chinon, comme Naves/Tulle, semblent destinées à ouvrir à leurs édiles des portes de premier plan...

À Bibracte, ces travaux contribuèrent à révéler la grande agglomération des Sources de l'Yonne. En Corrèze elles révélèrent que le site des Arènes de Naves n'était en réalité que le quartier monumental d'un ensemble urbain beaucoup plus étendu. Reprenant les découvertes anciennes multiples réalisées dans la zone, celles permises par le percement de l'A 89 et les complétant par des prospections systématiques, nos équipes ont pu démontrer qu'une agglomération, fréquentée depuis le début du I^{er} siècle au plus tard, avait occupé l'assiette ou s'étend aujourd'hui le bourg de Naves (*Bilan Scientifique 2006*, SRA Limousin, p. 35; *Bilan Scientifique 2007*, SRA Limousin, p. 35 et 37; Loubignac 2008). Elle a fourni, en premier lieu, de nombreuses amphores vinaires républicaines.

Le site des Arènes de Naves apparaît donc aujourd'hui comme un jalon de plus dans le processus d'urbanisation des Gaule, qui voit le développement d'agglomérations ouvertes associées à de vaste sanctuaire. Il est même envisageable que son nom actuel reflète celui, perdu, qu'il portait durant l'antiquité.

Loubignac (F.). — *L'occupation du territoire autour de Naves, de la protohistoire au Moyen Âge, étude spatiale.*
Bordeaux : université de Bordeaux, 2008
(Mémoire de master).

Maniquet (Chr.). — *Le dépôt cultuel du sanctuaire gaulois de Tintignac à Naves (19).*
Gallia, 65, 2008.



O

OGRE n.m. (PAYS DES OGRES)

Récits légendaires et historiques, croyances populaires manifestent à la fois l'attraction exercée par la Hongrie lointaine à l'imagination française et l'adhésion millénaire des Hongrois à la culture française. Citons au titre d'exemple les Hongrois-Sarrasins dans la Chanson de Roland ou les origines danubiennes de Ronsard. Par contre, l'origine de l'Ogre, l'effrayant monstre des contes populaires ne peut pas être ramenée au nom des Hongres ou Hongrois qui ont ravagé l'Europe au Moyen-Âge. Une conclusion qui se retrouve, entre autres, chez Anatole France (*Le livre de mon ami*). Or, cela n'a rien d'étonnant. La prétendue migration des Francs Troyens a été, dans son trajet, attachée partout aux ruines romaines, ainsi à celles se trouvant dans le plus ancien quartier de la capitale hongroise, Óbuda, appelé dans les chroniques françaises Sicambria. La légende a disparu en 1778, grâce à la découverte du vrai nom du prédécesseur romain de Budapest, Aquincum.

L'archéologie moderne a pu, cependant, identifier, retrouver et utiliser les chemins virtuels qui mènent de la France en Hongrie et dans la direction inverse. Joseph Déchelette évoque dans son Manuel la richesse archéologique de « la station hongroise de Velem St. Veit », l'actuel Velem-Szentvid, qui devient avec le Mont Beuvray, Manching et Stradonice, un des sites de référence de la civilisation des *oppida*. Ainsi à la fin du XIX^e siècle une simultanéité frappante s'est manifestée dans les recherches des *oppida* en France, en Hongrie et ailleurs. Les rapports de caractère scientifique remontent cependant à des décennies : grâce aux études qu'il poursuit durant son émigration en France et en Angleterre, Ferenc Pulszky publie en 1879 la première synthèse consacrée aux trouvailles celtiques en Hongrie. (Sa correspondance se trouve au Musée des Antiquités Nationales de Saint-Germain-en-Laye.)



Inauguration de l'exposition «Ancêtre de Budapest, l'oppidum celtique de Gellérthegy», 1993, musée de Budapest (J.-P. Guillaumet, Miklós Szabó en présence de László Selmecezi, ancien directeur du Musée).

O

OGRE n.m. (PAYS DES OGRES) (suite)

La collaboration franco-hongroise, visant le monde celtique, commençait au début des années 1970, grâce à Jean-Paul qui, étant élève de Paul-Marie Duval, a très vite compris l'intérêt d'une coopération entre l'Europe centrale et la France. Évidemment, la situation politique en Hongrie n'était pas très favorable pour établir les cadres officiels des recherches communes. Finalement, le projet Bibracte/Mont Beuvray et le changement de régime en Hongrie ont permis de concrétiser, sous le pilotage de Jean-Paul, cette volonté. Une convention a été signée en 1987 entre l'université Eötvös Loránd de Budapest et le Mont Beuvray et les fouilles franco-hongroises ont démarré en 1988 à Bibracte et sur le site de Velem-Szentvid. Le chemin entre les Héduens et les Boïens de Pannonie commençait enfin de fonctionner et fonctionne depuis lors sans cesse. « Les Éduens », arrivant aux portes de l'*oppidum*, ont été étonnés par la similitude entre le site de Velem et celui de Mont Beuvray. « Les Celtes de l'Est » ont admiré la complexité et la richesse archéologique de Bibracte.

Malheureusement, la première année a été ternie par la disparition juste après la campagne en Hongrie de notre confrère et ami bien aimé, G. Bándi, troisième initiateur du projet. On était, en même temps, témoins du changement profond en Europe centrale : étant donné que Velem se trouve sur la frontière austro-hongroise, on a pu voir le départ des "touristes" d'Allemagne de l'Est à l'Ouest et le démontage spectaculaire du rideau de fer près de notre fouille.

La suite illustre l'intensification de notre coopération. En 1992, nous reprenons les fouilles sur l'*oppidum* de Gellérthegy-Tabán à Budapest. L'année suivante, avec l'aide de



la Région Bourgogne, se réalise en Hongrie une recherche de sites archéologiques par la photographie aérienne, strictement interdite durant le régime communiste. En 1995 les fouilles communes s'orientent vers la Grande plaine hongroise où l'occupation celtique était jusque-là peu connue. Les deux monographies consacrées à l'habitat de Sajópetri et à la nécropole de Ludas documentent nos résultats riches et souvent surprenants. Parallèlement aux travaux de terrain, on a réalisé diverses manifestations (expositions en France et en Hongrie, colloques) destinées à promouvoir cette coopération.

Grâce à l'analyse et l'interprétation des vestiges archéologiques, nous avons des éléments nouveaux pour évaluer la signification actuelle des expressions « la civilisation celtique », « les Celtes de l'Est – les Celtes de l'Ouest ».

En conséquent, ce n'est pas de légendes sur les Ogres ou les Francs Troyens, mais les racines historiques communes concernant la celticité « gauloise » et celle du Danube qui relie entre autres la France et la Hongrie.





.....
Le haras Guillaumet.

P

PÉDAGOGIE n.f.

De l'étudiant au cheval : secrets d'une pédagogie hippique

L'angoisse du pédagogue rejoint celle du dresseur de chevaux. Observer les bêtes dans un pré, sélectionner les plus prometteuses, les emmener au paddock, évaluer leur caractère et leurs aptitudes pour déterminer à quel type de courses elles seront destinées. Le haras se veut diversifié : les chevaux de selle sont les plus recherchés, mais il arrive parfois que des chevaux de traits ou des croisements intègrent le groupe. On note une nette préférence pour le trotteur français, aux aptitudes plus larges que le pur-sang.

L'e débouillage est une période privilégiée entre l'entraîneur et ses chevaux. Elle va notamment lui permettre d'éprouver le caractère de ses chevaux : identifier les individus rétifs, ceux qui ont tendance à se braquer ou, au contraire qui ont de l'allant ; distinguer les bêtes déjà affûtées et celles qui pourraient devenir des cracks. Car finalement le pédagogue – comme l'éleveur – recherche son Ourasi. Force est de constater que les chevaux de caractère retiennent particulièrement son attention : la prise de risque est importante, certes, mais c'est dans ce vivier que se trouvent les cracks et il faut savoir les dénicher.

L'e débouillage va également permettre de mesurer les aptitudes de ses chevaux. Différents critères sont passés au crible : les aptitudes au terrain (bon, souple, collant

ou lourd), à la corde (droite ou gauche), à l'obstacle, au parcours et à la distance. On constate ici un intérêt particulier pour les chevaux résistants. La tenue est une qualité particulièrement appréciée. Les flyer, qui ne brillent que sur les courtes distances, l'ennuient. De fait, toute une partie du dressage vise à donner de l'allonge à ses bêtes.

À la fin de cette période, il saura à quel type de course seront destinés les chevaux du haras. Les épreuves de dressage ou de hunter, où le cavalier montre sa maîtrise du cheval en lui faisant faire toute une série d'épreuves imposées, l'agacent. Il préfère entraîner ses bêtes pour les courses. Évidemment l'objectif est d'avoir le maximum de bêtes capables de courir les prix du Groupe I, mais le cas échéant, il faut savoir se rabattre sur les prix des groupes II ou III. Peut-être a-t-il envisagé un jour le prix d'Amérique, mais ses chevaux ne souffrent pas le trot imposé. L'aptitude à la distance de ses bêtes permettrait sans doute à certaines de concourir aux grandes courses de plat, comme le prix de l'arc de triomphe ou bien le prix de l'abbaye de Longchamps, mais elles sont surtout préparées aux courses d'obstacles. Ses chevaux s'illustrent ainsi dans les disciplines exigeantes et endurantes que sont le steeple-chase et le cross-country. Le Grand Steeple-Chase de Paris à Auteuil et le prix d'Anjou-Loire-Challenge au Lion d'Angers lui ont donné ses plus belles victoires.





Série de « pierres à venin » provenant
de la région du Monastier-sur-Gazeille
(Haute-Loire), musée de Borée (Ardèche)
Photo de l'auteur :

P

PIERRES n.f. À VENIN

Les « pierres à venin » sont des séries d'objets ou de pierres, utilisées lors de pratiques médicinales en milieu rural, notamment dans le sud-est du Massif Central. Ces séries rassemblent des matériaux composites, avec des objets archéologiques, comme des haches polies néolithiques, des perles en verre celtiques et mérovingiennes, mais également des éléments naturels, tels des galets de variolite ou des fossiles.

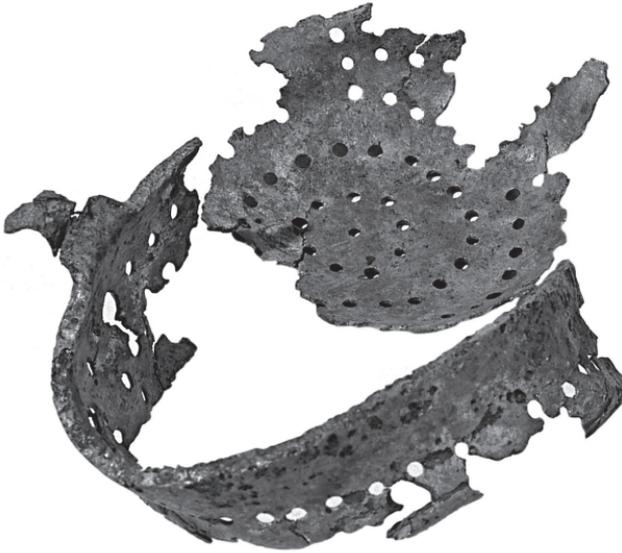
Conservées dans des récipients en terre, ou dans des sacs de jute, ces pierres sont trempées dans de l'eau, liquide qui est ensuite bu ou appliqué sur les plaies de morsures de serpents, de piqûres d'insectes, ou encore pour des maladies de peau. Les témoignages de l'utilisation de ces pierres ne sont pas antérieurs au XV^e siècle et ils sont surtout localisés dans le Velay, à l'est du cours ligérien, et au-delà avec quelques attestations dans la montagne ardéchoise.

L'hétérogénéité chronologique des objets, composant ces séries de « pierres guérisseuses », illustre sans doute des provenances diverses, et l'hypothèse de leur arrivée sur les hauts plateaux du Massif

Central par les réseaux de transhumance renforcerait une origine extra-régionale. La proximité de ces séries de pierres avec les dépendances de l'abbaye de Saint-Chaffre, pratiquant une transhumance inverse, serait un autre argument pour la compréhension de la constitution de ces séries.

En outre, l'analyse de la répartition géographique des perles typiquement celtiques, de ces séries de « pierres à venin », a permis de démontrer leur localisation plus spécifiquement dans les fermes du plateau du massif du Mézenc. Ces perles, à décors mouchetés ou spiralés, trouvent de bonnes comparaisons avec les collections des sites régionaux de La Tène D. Si l'origine de ces perles celtiques, sur le plateau du Mézenc, reste encore délicate, l'existence d'un dépôt ou d'un site livrant ce type de mobilier dans le massif du Mézenc est largement envisageable. L'hypothèse de la présence d'un lieu de culte gaulois, à proximité des sources de la Loire, a été envisagée par certains érudits, et l'attestation dans ce secteur de nombreuses perles celtiques dans les séries de « pierres à venin », pourrait constituer un nouvel élément alimentant ce raisonnement.





.....
*Extrémité de goupillon en bronze d'époque laténienne,
improprement désigné sous le terme de
« simpulum-passoire », découvert sur un célèbre
oppidum du territoire arverne curieusement ignoré
par les sources antiques.*

P

PINARD, n. m., arg.

Dérivé du nom de cépage pineau, pinaud ou pinot, dont la grappe allongée rappelle celle de la pomme de pin, il est aussi un paronyme du franc-comtois pine, qui désigne (entre autres) une variante de sifflet ou de flûte.

Authentique héros de la Grande Guerre, ses Aeuvres se confondent avec celles de la sueur des poilus, qui en usaient sans modération pour tromper leur ennui et se donner du courage dans le feu de l'action (« *Vas-y, Bidasse, remplis mon quart, viv'le pinard!* »).

Certains chercheurs ont fait valoir, non sans Spédanterie, que cet usage s'inscrivait en fait dans une longue tradition d'offrande des boissons alcoolisées à des fins guerrières et religieuses. De l'eau de feu des guerres indiennes à la potion magique de Panoramix, du pinard, hissé au rang de breuvage sacré, au vin de messe, parodie chrétienne du rituel antique de la libation. Il aurait même fait l'objet, en Gaule, d'un culte spécifique: la décapitation d'amphores remplies d'un médiocre vin italien réservé à l'exportation, assimilé par les barbares locaux au sang des braves morts au combat. De ces rites improbables et dispendieux, les mêmes allèrent jusqu'à rechercher la trace sur les sanctuaires ou au fond des puits, accordant naïvement crédit à la fameuse prière des poilus: « Saint-Pinard, descendez en nous, embrasez nos cœurs de vos feux, de vos feux les plus doux ».

Jean-Paul Guillaume n'a jamais caché sa méfiance à l'égard de tels raccourcis, aussi dénués de crédibilité scientifique qu'idéologiquement douteux.

Des amphores sablées comme de vulgaires bouteilles de champagne, sous la lame de cavaliers aux ordres du clergé: l'hypothèse relève, au mieux, du délire éthylique de fin de colloque, au pire, du pur anachronisme.



Le « général Pinard », glorifié par Joffre pour ses vertus de fortifiant alimentaire et d'emblème national, était voué à conquérir des peuplades gauloises affamées de civilisation, attachées à leur patrie et condamnées depuis des millénaires à l'eau de source. Pour autant, l'alliance du sabre et du goupillon n'est pas transposable à ces sociétés primitives, dont les valeurs de pacifisme, de laïcité et d'équité ne sont plus à démontrer.

En sa qualité de consommateur modéré, de spécialiste de l'armement gaulois et d'une variante de passoire hémisphérique apparentée à l'*aspergillum* latin (figure ci-contre), Jean-Paul Guillaume était assurément le mieux placé pour trancher ce débat.





Photo collection privée.

P

PIPE n. f.

L'aspect typologique ne sera pas développé ici afin de ne pas intoxiquer le concept. Il ne s'agira pas non plus d'un traité de punissemapipe ou de charbonologie.

On n'y pourrait rien piper tant le mot nous enfume dans une grande diversité de définitions. Même Line (qui pourtant débite) n'en mesure pas toutes les saveurs...

C'est, bien sûr, un bel instrument d'admission, mais ce n'est pas ce qui retiendra la tension car le Fort Homme n'aime guère l'Abbé Canique (il est souvent enrhumé, l'abbé).

Il faut avant tout définir la pipe comme un instrument qui possède la vertu de pouvoir se faire offrir, se curer, se taper (par exemple sur le pommeau de levier de vitesses de la voiture d'un ami ou d'un collègue) de puer, de se tripoter, de se sucer, mais surtout de se bourrer, comme le dieu (dit-on) gaulois qui inventa l'instrument (dit-on encore.)

On la bourre avec du Gris, de préférence (contrairement à Line) mais parfois (involontairement) on la bourre au crottin de cheval finement tamisé. Mais il faut alors que l'aspirant soit soigneusement préparé en le bourrant lui-même (volontairement.)

C'est enfin et surtout un symbole de Commandeur, car elle aide à se forger une musculature faciale d'acier, enchâssée dans son râtelier/étau d'ivoire qui éventuellement peut retenir des battitures de ragoût. Pas de battitures? pas de forge! Et pourtant elle fume lorsqu'on la fume, la pipe.

Un dernier mot sur l'*instrumentum* dont elle s'entoure: nous ne plaisanterons pas sur la blague, mais comment ne pas évoquer le cure-pipe qui, avant l'apparition du dieu Bourré (*cf.* la typologie sobre des dieux, en cours de publication), n'était qu'un vulgaire instrument de toilette utilisé pour les oreilles, les ongles et bien d'autres choses encore. Aujourd'hui il s'utilise indifféremment pour la toilette et le curage de la pipe, ce qui peut apparaître comme étant un grand progrès. Rendons grâce à la science.

On ne peut terminer cette étude qu'en soulignant que, bien qu'il faille casser un jour sa pipe, il faut la préserver le plus longtemps possible pour ne pas goudronner trop vite les vitrines d'anthropologie.





*Cruche de type Bibracte Cr8.
Photo Bibracte/A. Maillier
(n° inv. B2004.7.7044.4).*

P

POTICHE n. f.

Issu de pot, terme bas allemand ou néerlandais, du radical préceltique *pot-*, exprimant vraisemblablement la rondeur (que l'on retrouve par exemple dans potelé).

Sens 1 : Pot à saindoux (XVIII^e siècle).

Sens 2 : Depuis le XIX^e siècle, vase en porcelaine d'origine japonaise ou chinoise. Par extension, ce terme désigne désormais n'importe quel type de vase en terre cuite, plutôt d'assez grande dimension. Synonymes : vase, pot.

Sens 3 : Au XX^e siècle un troisième sens, figuré, apparaît, dérivant probablement des expressions négatives liées au pot comme « bête comme un pot » ou encore « vieux pot ». Il désigne alors une personne sans grande utilité, un rôle de représentation sans aucun pouvoir. Peut s'employer au féminin pour qualifier une femme de classe aisée qui ne travaille pas et entretient son foyer.

Dans le domaine archéologique, une potiche peut désigner tout type de vase en céramique. Employé avec un ton caustique, le terme de potiche peut alors être utilisé dans le but de marquer son dédain envers ce type de mobilier et par extension envers ceux qui les étudient, désignés alors par le néologisme peu flatteur de « potichologues ».

Synonymes : « céramoleux », « tessoneux », « bouffeurs de tesson » (très familier).
Ex : « *T'aurais pas un potichologue sous la main ? On a trouvé dix tessons sur la fouille et moi je ne touche pas à ce genre de trucs (JPG)* ».

Ce terme peut aussi désigner par association des sens 2 et 3 une étudiante en céramologie peu éveillée, qui fait rôle de tapisserie, et se confond avec les vases qu'elle étudie. À ce terme, JPG préférera néanmoins le terme plus générique de grognasse (voir « Grognasse »), les authentiques potiches ne persévérant généralement pas longtemps dans le milieu archéologique.



P

POULET n.m. MÉROVINGIEN

Qu'a donc de particulier le gallinacé mérovingien pour que les archéologues s'y intéressent tant, au point de retarder l'extension du musée national de la coopération

franco-américaine qu'abrite le château de Blérancourt? Est-il plus gros que le coq celtique, plus emplumé que le chapon médiéval, moins dodu que la poule gallo-romaine?



*Coq en terre blanche
trouvé lors des fouilles
de la nécropole gallo-romaine
de Pont-l'Évêque à Autun.
Cliché Loïc de Cargouët, Inrap.*

P

POULET n.m. MÉROVINGIEN (suite)

Rien de tel, le poulet mérovingien est entré dans la légende grâce à un ministre de la Culture qui, s'insurgeant du coût et du retard des travaux conduits sur ce château du XVII^e siècle dû à Salomon de Brosse, déclarait dans les colonnes du *Nouvel Observateur* du 23 juin 2011 : «... puis l'archéologie préventive est venue, a creusé des trous pour rechercher trois os de poulets mérovingiens, qu'elle n'a pas trouvés... ». Ses services avaient pourtant prescrit aux archéologues d'identifier les bâtiments détruits lors des combats de la première Guerre mondiale en Picardie, et non pas de « récupérer quelques vieilles casseroles dans un talus » comme s'indignait un député à l'Assemblée.

L'archéologie de sauvetage – qui s'est progressivement imposée dans les années 1970 au monde du bâtiment et des travaux publics, non par la volonté du législateur mais par celle des archéologues – est apparue comme un trouble-fête, bouleversant un ordre où l'aménageur, dans la droite ligne des Trente glorieuses, creusait, bétonnait, construisait sans aucun souci de la préservation des « archives du sol ». Cette archéologie nouvelle est arrivée à petits pas, s'appuyant non sans mal sur la vieille loi de 1941 qui ne prenait pas en compte les opérations préventives. Il aura fallu des négociations âpres, conduisant les fonctionnaires d'État, au regard d'une législation inadaptée, à se faire traiter de « racketteurs », pour imposer des fouilles avant la destruction des vestiges. En 2001, la loi a clarifié la situation juridique et installé l'archéologie préventive dans le Droit : pour autant, l'archéologie est-elle entrée dans la culture des aménageurs ?

La parabole ministérielle de l'os de volaille Lalto-médiéval, partie visible de l'iceberg, prouve qu'un long chemin reste à parcourir pour que l'archéologie préventive soit acceptée

par les élus et les aménageurs, alors même qu'elle est portée par un réel élan populaire. Un sondage Ipsos de 2010 montre ainsi que, si 43 % des sondés sont intéressés par l'histoire, ils sont 86 % à estimer l'archéologie « utile, voire très utile ». Néanmoins, les grands aménageurs acceptent mieux, aujourd'hui, une pratique scientifique qui contribue à leur image d'entreprises socialement responsables, soucieuses de développement durable et respectueuses du passé.

Il est regrettable que les moins réceptifs soient encore des élus qui dénoncent, au mépris du droit qu'ils ont eux-mêmes élaboré, l'archéologie comme une entrave intolérable à leurs projets. C'est hélas souvent un prétexte commode pour justifier que des aménagements pharaoniques restent inachevés, en attente d'hypothétiques financements...

L'archéologie est-elle aussi insupportable que cela ? Y a-t-il des abus de la part des chercheurs ? De fait, seuls 6 % des dossiers arrivant dans les DRAC donnent lieu à des diagnostics et, *in fine*, seuls 1,5 % donnent lieu à des fouilles. Et au bout du compte, la sauvegarde des archives du sol ne coûte que 3 € par Français et par an. C'est peu au regard du coût des bibliothèques ou des archives dont personne, légitimement, ne conteste le bien fondé ; c'est dérisoire au regard du coût des aménagements qui exigent l'intervention des archéologues.

La parabole du poulet mérovingien prouve une chose, c'est que si la communauté archéologique sait de mieux en mieux communiquer, montrer qu'elle est responsable et entraîner l'adhésion d'une grande partie de la population, des irrédutibles subsistent qu'il faut encore convaincre. En l'occurrence, persévérer n'est pas diabolique.



P PRAEDA ! n.f.lat.

Quelques remarques sur la pratique de la razzia, du pillage et butin de guerre dans la société celtique du second âge du Fer.

Pas plus que le monde grec et hellénistique ou la Rome républicaine, le monde celtique n'a-t-il fait exception à la règle qui voulait que l'on raziât, et donc fit la guerre pour faire du



Casque de légionnaire romain tardo-républicain trouvé dans un atelier de métallurgiste de Bibracte, et réutilisé comme louche de fondeur. C'est sans doute un reste de pillage, récupéré on ne sait dans quelles conditions (fin I^{er} s. av. JC. - @Bibracte/A. Maillier, n° 69893, 69901).

P

PRAEDA ! n.f.lat. (suite)

butin. Ce fut même une des principales causes de la guerre dans l'Antiquité, qu'il s'agisse d'armées de peuplades, de cités-États, de troupes privées ou de mercenaires au service d'un dynaste. Contrairement à une idée répandue, cette pratique n'avait pas pour seul but de se doter d'un complément de ressources. En effet, en pratiquant une guerre agraire ou en pillant les faubourgs non défendus d'une ville, on visait à faire plier l'ennemi et à l'amener, soit à négocier, soit à accepter la bataille frontale qui réglerait tout, du moins le pensait-on. Que l'on convoque les sources antiques, on constate qu'il n'y avait pas de victoire militaire sans appropriation des biens du vaincu par le vainqueur, comme on vit des Gaulois le faire par exemple à Rome en 390 a.C., à Delphes un siècle plus tard, ou à *Noviodunum* des Éduens en 52 a.C. De même, il n'y avait pas de triomphe et de culte des héros sans exhibition spectaculaire des prises de guerre comme on le pratiqua dans tous les sanctuaires à armes de Gaule et tout particulièrement ceux de Épinay-sur-Seine, Ribemont-sur-Ancre ou Tintignac. Nous savons assez bien quelle place occupait le butin fait par les armées en campagne dans les réalités politiques, militaires économiques, sociales et culturelles du monde celtique, même si les données dont nous disposons sont plus ténues que tout ce qu'on possède par ailleurs pour le monde dit « classique » où les sources abondent.

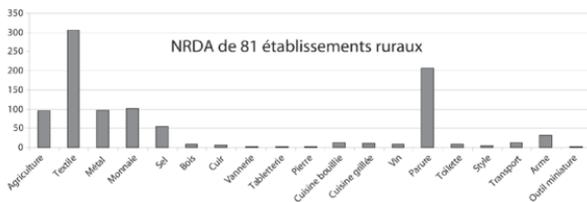
Ce phénomène historique jusqu'à présent trop peu exploré a eu pourtant une résonance particulièrement importante dans la circulation des personnes, des bêtes et des biens dans le monde celtique, sachant qu'en règle générale tout était objet de pillage et que seul l'encombrement de l'armée en campagne ou une sévère discipline pouvait limiter les appétits sans frein du vainqueur dans sa marche triomphale. Des comparaisons avec ce qui est comparable,

prises en d'autres lieux et à des époques différentes de l'Histoire éclairent ces pratiques, leurs caractéristiques et leur impact. Si une partie des prises était consacrée aux dieux et a terminée sa course dans les sanctuaires, une autre très importante (mais non mesurable avec précision) a alimenté un commerce local, régional et à grande distance, appauvrissant les uns mais enrichissant les autres et participant à la circulation des modes, des techniques et des idées. Ce constat doit inciter le chercheur à la prudence et à l'amener à considérer que la présence de tel objet datant de telle époque, originaire de telle région, découvert à tel endroit (parfois très éloigné de son lieu d'origine) et dans tel contexte, n'est pas forcément le résultat d'un échange commercial pacifique... Par exemple, pendant la guerre du Péloponnèse, des objets ont été volés à plusieurs reprises à leurs détenteurs successifs et ont circulé bien loin de leur lieu d'origine. C'est pour cette raison que beaucoup de vestiges trouvés en prospection ou dans des fouilles archéologiques sont la marque de la circulation des armées traînant dans leur sillage toute une population de commerçants spécialisés dont la seule raison d'être était le "recyclage" ou, si l'on préfère, la "commercialisation" du produit des razzias et du butin fait tout au long d'une campagne militaire, à la suite d'une bataille, ou au terme d'un siège.

On serait donc bien inspiré d'adopter une attitude prudente en dressant des cartes de répartition, et de ne plus en tirer des conclusions élargies comme c'est trop souvent le cas¹. La guerre a été partout et de tout temps un important facteur de brassage de tout ce qui vit et que les hommes ont fabriqué.

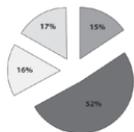
1. Alain Deyber, *Les Gaulois en guerre*, Paris, Errance, 2008, p. 179-186.



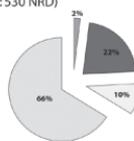


Ensemble de 81 établissements ruraux (599 NRDA)

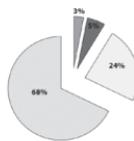
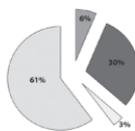
Comparaisons
par le NRDR



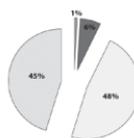
Acy-Romance (estimation : 530 NRDA)



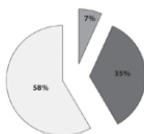
Bâle, Usine à Gaz (63 NRDA)



Manching (1178 NRDA)



Levroux (237 NRDA)



Sajopetri (134 NRDA)

.....
NRDA et NRDR.

Q QUANTIFIÉ v.t.

Quantifier (*l'instrumentum*) : art du comptage, méthode permettant de comparer des artefacts ou des ensembles d'artefacts. NR, NRD, NRDA, NRDR, NMI, ORS, ORSP, ORC, ORCP, OE, etc.

Il est très instructif de parcourir les inventaires d'un rapport de fouilles. On connaît en général le nombre de fibules ou plus exactement le Nombre de Restes Déterminés (NRD). Pour Gérard Bataille, ce n'est pas le Nombre Minimum d'Individus (NMI), car un ressort, un ardillon, un arc et un pied dissociés parce que le ou les objets sont brisés, cela fait au minimum une parure. Que ce soit pour les Objets Réels Simples (ORS) ou les Objets Réels Complexes (ORC), la quantification ne sera évidemment pas la même (NMI \neq NRD). L'affaire se corse s'ils ne sont conservés qu'en partie (ORSP, ORCP). L'utilisation du NMI a néanmoins ses limites. Ainsi, il ne peut pas s'appliquer aux chutes de productions (chutes de tôle, déchets de taille de l'os) qui pourtant caractérisent des activités. La quantification des métiers à tisser dans un habitat est aussi difficile, combien faut-il de pesons pour distinguer deux métiers? Combien de pièces de quincaillerie pour déterminer une porte et combien de portes dans une maison et combien de maisons dans un village? Dans certains cas cependant, la méthode du NMI tient ses promesses quand il s'agit de comparer des assemblages d'objets facilement identifiables. Par exemple, dans les sanctuaires, les armes et le fourniment du guerrier comme dirait Gégé, un pur produit du format JPG. Comme en archéozoologie, il est peut-être préférable d'utiliser le NRD; il présente l'avantage de donner une image neutre d'un corpus, mais il ne tient pas compte de la fragmentation.

Encouragé par la publication d'un de nos Objets Ébauches (OE) dans « Paléomanufacture métallique, méthode d'étude », page 126, une méthode de comptage à partir de 2097 NRD de 81 sites fut mise en place. 178 types d'objets sont décrits.

Pour analyser les activités d'un établissement rural gaulois ou des aspects de sa vie quotidienne, le NRD est réparti dans différents domaines, il s'agit du Nombre de Restes Déterminés correspondant à des domaines de la vie quotidienne ou des Activités (NRDA), il est de 987.

Liste des domaines représentés pour le NRDA
Agriculture; Textile; Travail du métal; Échanges; Production du sel; Autres activités; Cuisine bouillie; Cuisine grillée; Service du vin; Toilette; Parure; Arme; Écriture; Transport; Outil; Miniature.

Le Nombre de Restes Déterminés Réduit (NRDR) est limité à quatre domaines suffisamment documentés sur les sites, on en compte 599. Le NRDR des établissements ruraux peut ensuite être comparé à celui d'autres types de sites comme les agglomérations ouvertes et un *oppidum*.

Liste des domaines représentés pour le NRDR
Agriculture; Textile; Travail du métal; Échanges.

La méthode est simple, fruit d'un échange (de verres), merci Jean-Paul.





.....
Une fibule à queue de paon... non déployée, type Guillaumet 13
Alliage de cuivre doré
Bibracte, chantier de la Côte Chaudron
inv. B2003.32.905.2
© Bibracte, Antoine Maillier, cliché 83936.

Q

QUEUE n.f. DE PAON & LANGUE n.f. DE CARPE

En souvenir d'un certain jour d'avril 2010, à Sanzeno.

Notre homme aime la précision. Pas question pour lui de laisser un cartel d'exposition désigner négligemment comme *fibule à queue de paon* une vulgaire fibule à arc continu. J'en fis les frais ce jour-là. Cela eut du moins le mérite de me fournir un sujet pour cet ouvrage : la question des références naturalistes de la typologie protohistorique.

De fait, si certaines fibules peuvent avoir un nom d'oiseau, d'autres héritent leur désignation d'un mollusque peu ragoutant (fibule *a sanguisuga*). L'armement protohistorique est quant à lui ichtyophile : on sait que certaines épées sont curieusement dites « à langue de carpe » – une comparaison qui n'éclaire que l'archéologue pratiquant assidûment la pêche à la ligne en eaux calmes, ce qui n'est pas si fréquent. Les épingles de la fin de l'âge du Bronze se contentent d'une analogie botanique moins hasardeuse : la forme de la tête de pavot nous est plus familière que celle de l'appendice buccal du cyprinidé susmentionné.

Mais d'où proviennent ces baroques noms de baptême, dont l'origine semble se perdre dans les brumes des premiers temps de l'archéologie ? Il est plaisant de penser que les pionniers de notre discipline, volontiers polymathes, furent inspirés par les merveilleuses illustrations dont étaient remplis à leur époque les ouvrages naturalistes. En fait, il n'en est rien, puisque c'est du côté de l'artisanat et des arts décoratifs – et plus certainement encore dans les grands recueils techniques illustrés du XVIII^e siècle – que les antiquaires ont puisé leur inspiration, comme continuant à le faire des archéologues avisés : c'est dans les planches de

l'Encyclopédie illustrant le métier de tabletier que Jean-Paul retrouva l'usage des outils du *tumulus* de Celles. C'est donc *l'Encyclopédie* (t. 9, 1765) qui précise que la langue de carpe est un « outil servant à creuser, sculpter », tandis que le *Grand Dictionnaire de l'Académie française* (1696) indique :

« *Queue de paon. On appelle ainsi tous les compartimens qui dans les figures circulaires vont s'élargissant depuis le centre jusqu'à la circonférence, à cause que c'est une manière d'imitation des plumes de la queue d'un Paon. Il y en a diverses formes & grandeurs.* »

C'est dans la typologie de Morin-Jean (1911) que nous avons trouvé la première mention du type à queue de paon, « *qu'emploient quelques archéologues* » pour désigner ce que d'autres nomment – moins poétiquement – fibule à disque médian ou fibule provinciale militaire ou, pire encore, type Guillaumet 9/13 (en fait, nous dirait Jean-Paul, la forme évasée de l'arc « en queue de paon » s'accommode de différentes techniques d'assemblage, ce qui explique que plusieurs types lui correspondent dans son classement des fibules du Beuvray).

On notera encore en passant que, si la terminologie archéologique anglaise (*peacock brooch, peacock tail, fibula*) a toutes les chances d'être dérivée de celle en vigueur de ce côté-ci de la Manche, la tradition germanique lui préfère une autre analogie naturaliste, piquante comme l'est l'agrafe de vêtement : *Distelfibel* (fibule chardon).





.....
Dessin de l'auteur.

R

RECETTE n.f.

L a tripote éduenne

D'Aquitaine et plus précisément de chez les Bituriges vivisques, ceux de l'embouchure de la Leyre (dont les eaux deltaïques formeront le bassin d'Arcachon), il me reste une recette, celle de la tripote.

En voici la variante éduenne que je dédie à Jean-Paul :

« Mieux vaut se mettre à trois pour commencer (par expérience certains iront faire un tour puis reviendront pour déguster). La veille ou l'avant-veille, rassembler les bêtes, choisir un bœuf ou mieux une vache, un veau pris sous la mère précédente, c'est moins triste pour les deux, et un agneau ; les abattre ; pour les ouvrir, on peut inviter un spécialiste ce sera plus net ; prélever les tripes du veau, le gras-double du bovin, les abats du tendre agneau ; laver méticuleusement à l'eau fraîche tous les morceaux, endroit, envers, changer l'eau plusieurs fois (on peut aussi les mettre sous l'eau d'une fontaine, laisser couler et aller boire une cervoise ou un petit blanc!).

Découper ces abats en lanières ou en tronçons réguliers ; les mettre dans un grand chaudron d'eau fraîche salée, avec des aromates (ail, oignons, livèche – l'herbe à maggi-), depuis le XVII^e siècle les tomates sont devenues indispensables et, aujourd'hui, on peut mettre du vin blanc, beaucoup de vin blanc. Monter à ébullition, écumer plusieurs fois et maintenir la température, ne pas oublier le carburant en quantité ! C'est à ce moment que la tripote prend vraiment tout son sens ; plusieurs heures durant il va falloir remuer, tripoter sans cesse en faisant de grands 8 ; on peut se remplacer, se relayer ; si l'on finit tout seul à tripoter ce n'est plus pareil.

Servir brûlante la tripote riche en morceaux, sur de belles tranches d'une miche en sac que l'on aura fait cuire dans le bouillon. On peut rajouter les frivolités de l'agneau si elles sont belles et fermes et, pourquoi pas, l'amourette aussi, que vous aurez bien massées avec du sel fin avant de les faire revenir dans la graisse du rognon de veau et, après quelques tours, adoucies encore avec du miel ambré et liquide. »

Pendant la dégustation, il est fréquent qu'une discussion animée aborde l'origine du nom de cette recette... on ne cesse d'émettre des hypothèses mais on ne sait toujours rien !





*Visite du site de Bibracte,
novembre 2012 sous la conduite
de Jean-Paul Guillaumet
(©Bibracte, A. Maillier).*

R

REGARD n.m.

Le regard masqué par le large bord d'un chapeau sombre, la pipe au vent, le pied sûr, Jean-Paul conduit une troupe hétéroclite de Bibracte en Alésia. Nous sommes en 1984 et il y a bien longtemps que l'histoire a rendu à César ce qui était à César; aucun objectif belliqueux mais une pérégrination savante et fantaisiste sur les traces multiples inscrites comme autant de cicatrices dans le paysage. Cette « armée de secours » comme la nomma Jean-Paul, était composée d'archéologues en herbe et en graine, de botanistes, de comédiens, de poètes, de conteurs, de peintres, de photographes, de musiciens et de curieux, tous réunis sous l'enseigne de *Jeunesse et Sport...* La jeunesse, nous la partageons à des degrés différents; quant au sport, si fureter dans les chemins de traverse avait été une discipline olympique, nous aurions été les champions du monde. Quelle belle course de désorientation! Cartes et plans furent vite remisés au fond des sacs, les chemins tracés nous ennuyaient, zigzags, pas de côté et arabesques furent notre credo. En route pour l'aventure. De l'Hôtel du Morvan à l'hôtel des Gaules avec escale au gîte communal de Glux-en-Glenne: deux jours! Il faut dire que les buvettes étaient nombreuses et que nous étions partisans d'un développement durable et ludique du petit commerce local.

La montée de Bibracte (deux paires de braies), se fait alors par l'ancienne route à nids de poules. Ce n'était qu'un entremêlement de broussailles impénétrables, un gîte fait pour les sangliers et la maraude du sureau. Les jambes plantées comme des colonnes doriques, les pieds ancrés dans le sol, la main tendue en direction de l'horizon, Jean-Paul raconte *la Ville*. Entre deux volutes de fumée, sa bouche remue à peine: « Bibracte, son rempart, ses ateliers, ses habitations, ses... ». Nous écarquillons les yeux, des digitales pourpres, quelques terriers de lapins mais de Gaulois point, et de touristes pas la queue d'un! Tel Raminagrobis, les yeux mis clos, le Champollion des creux et des bosses, des talus et des terrasses continue; il lit à travers le temps les ordonnancements du déjà créé, du reconstruit, du démolit... Par le verbe et la direction du regard, la ville de Bibracte se dessine lentement pas à pas, le décryptage du sol et du sous-sol opère un patient déchiffrement du temps et de l'espace.

Bibracte, existe-t-elle vraiment? Regarder n'est pas égal à voir, il faut croire pour y boire! Depuis des lunes, vous connaissez la vision de la Jérusalem Céleste de l'apocalypse johannique sur l'île de Patmos. Connaissiez-vous la vision Jeanpaulaïque sur le mont Bibracte en l'île de Morvan d'un Centre de Recherche Archéologique Européen?

Novembre 2012, regard masqué par le large bord d'un chapeau sombre, le cigare a remplacé la pipe, les jambes plantées comme des colonnes doriques, les pieds ancrés dans le sol, la main tendue en direction de l'horizon, Jean-Paul raconte *la Ville...*



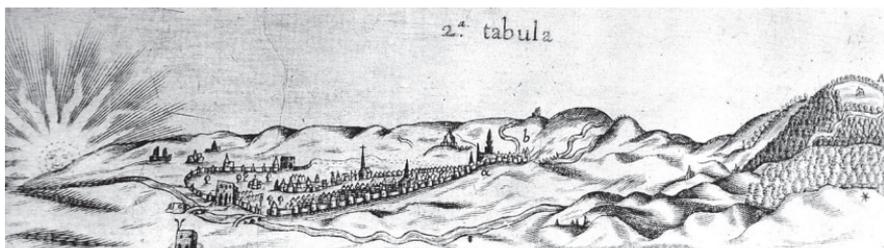
R

RETRAITE n.f. (AU COUVENT)

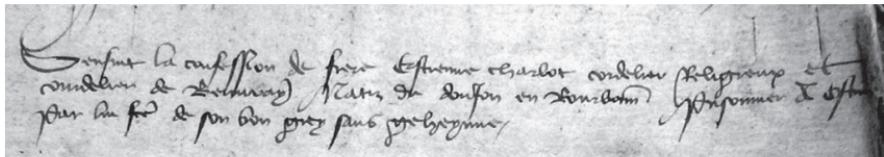
Le Mont Beuvray après Bibracte est-il une bonne retraite?

Le lieu est propice.

Passé quelques décennies du premier siècle de notre ère, l'effervescence de l'*oppidum* s'est tue. Pendant la Tardo-antiquité et entre VII^e et XII^e siècle, il n'y a que des traces d'occupations résiduelles ou dérobées sur la colline:



Le Mont Beuvray en 1650, gravure extraite de De antiquis Bibracte seu Augustoduni monumentis libellus, extractus c' Musaeo Venerabilis Magistri Emundi Thomas, Cantoris, Canonici, & Officialis Ecclesiae Augustodunensis, Lugduni, apud Guillelmum Barbier, Typographum Regium, M. DC. L.



Interrogatoire d'Etienne Charlot (AD Côte-d'Or, B 11890, cahier I, f° 1). S'ensuit la confession de frère Estienne Charlot, cordelier religieux et / courdelier de Beuvray, natiz du Donjon en Bourbonnais, prisonnier à Ostun, / par lui faite de son bon grey sans gehenne.

R

RETRAITE n.f. (AU COUVENT) (suite)

à la fontaine Saint-Pierre et dans l'Îlot des grandes Forges, surtout sur la Terrasse autour du petit temple transformé en chapelle dédiée à Saint-Martin. Par la suite, la quiétude installée n'est pas vraiment rompue par les fermiers du monastère bénédictin Saint-Symphorien d'Autun qui y occupent, à mi pente au nord, une grosse ferme que les vestiges fouillés datent des XIII^e-XIV^e siècles et qui apparaît indirectement dans les textes en 1233 : l'établissement ne peut guère accueillir plus d'une vingtaine de personnes et elles vivent au lent rythme des saisons agro-pastorales. L'espace d'un instant cependant, pendant la première semaine de mai de chaque année, le silence et l'isolement sont rompus violemment : aux jours de la foire de Beuvray. J.-G. Bulliot au XIX^e siècle en a fait une description animée : à l'agitation des transactions commerciales se déroulant sur l'esplanade entourant la chapelle Saint-Martin se seraient mêlés les chants des prières des pèlerins et des processions rogatoires montant des paroisses voisines, aussi les cris et le bruit des armes des jouteurs, les lamentations des plaignants et les déclamations des plaideurs des tournois et des plaids organisés par le très haut et puissant baron de la Rochemillay, seigneur justicier des lieux. D'une manière moins romanesque, les documents d'archives consultables en attestent l'existence depuis 1236 en des termes qui donnent toutefois bien l'image d'un grand rendez-vous régional marquant fortement le calendrier car c'est « à la descente des foires de Beuvray » que les taxes se payent. On n'en connaît pas la date de fondation mais, qu'elles remontent de l'Antiquité ou non, il est certain qu'avec elles, pendant quelques jours, la colline du Beuvray redevient une capitale.

Les moines abandonnent le lieu au tournant des XIV^e et XV^e siècles, aussitôt remplacés par des frères Cordeliers. Que venaient donc faire ici des Franciscains représentant un ordre

plus habitué aux foules urbaines, aux bancs des Universités et des tribunaux de l'Inquisition comme aux confessionnaux des chapelles princières ? On ne s'étonnera pas longtemps de leur présence en ces lieux tant bucoliques que reculés : les Franciscains, « pauvres parmi les pauvres », développent aussi leur apostolat dans les campagnes ravagées par les épidémies de Peste Noire et par les soudards de la Guerre de Cent Ans. Le lieu est peut-être d'autant plus attirant pour ces frères qui sont les tenants d'une rigoureuse observance de la règle et les desservants des moniales Clarisses engagées sous l'autorité de Colette de Corbie et d'Henri de Baume dans un mouvement de réforme qui progresse d'est en ouest, depuis les terres d'Outre Saône qui l'a vu naître et les terres françaises d'Outre Loire qu'il entend investir. Il n'est aucun désert qui ne soit vraiment éloigné du monde. Surtout quand, de surcroît, la politique s'en mêle. C'est Frère Étienne Charlot du Mont Beuvray qui fait entrer en 1424 l'établissement dans l'histoire écrite, à l'occasion des interrogatoires qu'il subit de la part des autorités bourguignonnes qui le soupçonnent d'espionner au profit de l'ennemi français. Lui seul est inquiété et le Couvent du Beuvray n'est pas un nid d'espions. Il a seulement accueilli un personnage au passé mouvementé, se décrivant comme ayant laissé son habit de prêtre voici environ quinze ans pour aller courir la guerre et ayant pris l'habit des Cordeliers depuis deux ans. D'après les minutes des interrogatoires, c'est un homme d'action qui tente de s'échapper par une fenêtre lors de son arrestation et qui, se « mettant à table » dénonce un puissant réseau de contacts qui lui ont permis d'atteindre la Loire et de la franchir pour porter des informations à Bourges...

Il est décidément bien des manières de concevoir une retraite.



R

RETRAITE n.f. (MILITAIRE)

Les Celtes, tels que nous les percevons à partir des sources historiques antiques, ne semblent guère avoir été soucieux d'organiser leur retraite, tant l'idée de perdre une bataille leur paraissait étrangère. C'est un lieu commun : le Gaulois se rit de la mort tout comme, près de la mer Égée, le Galate se raille de la défaite, considérant la vie comme un terrain de jeu où il ne peut perdre la partie. L'art de Pergame nous livre le portrait inoubliable d'un celte au stade de l'agonie : aucune peur ne l'habite et, le cou totalement offert à la lame de son adversaire, il mobilise ses dernières forces pour se redresser (cf. ill.). Parfois, en effet, il arrivait que la Victoire tourne le dos aux Celtes et choisisse de s'envoler pour l'autre camp provoquant une soudaine débandade.

Voici sur ce point l'analyse du consul *Gnaeus Manlius Fulso* qui, en 189 av. n. è, cherche à raidir le moral de ses troupes en stigmatisant la brièveté de l'ardeur des Gaulois « *Notre propre expérience nous le prouve, cette première charge, si fougueuse et si bouillante, une fois soutenue, haletants, tout en sueur, leurs armes leur échappent des mains: mous de corps, l'âme sans vigueur, dès que leur emportement se refroidit, le soleil, la poussière, la soif, au défaut du fer, les abattent.* » Tite-Live, XXXVIII, 17.

Des siècles de corps à corps avaient en effet dévoilé que les Celtes, sur le champ de bataille, ne faisaient pas les choses à la manière des Grecs et des Romains. Si d'aventure les combats s'éternisaient toute la journée, le doute en eux s'immisçait et le silence des carnynx annonçait aux Gaulois que l'heure de la retraite avait sonné. Encore remplis de ce *furor* archaïque qui leur avait fait ignorer blessures, douleur et fatigue, abandonnés par leurs dieux, ils entraient dans une terrible dépression, se suicidant et massacrant leur famille pour échapper à la captivité.

Quelques récits témoignent cependant d'une certaine gestion des défaites : ainsi peu après la tentative de pillage de Delphes, Brennos, mourant, ordonna que tous les blessés soient achevés et qu'on brûla les chariots afin d'éviter aux Galates l'envie de revenir sur leurs bases arrières. Mais la nuit venue, Pan, une créature divine, mi-homme, mi-bouc, vint en personne affoler les Galates comme il le faisait avec les troupeaux, les amenant à s'entretenir, chacun croyant dans l'obscurité avoir affaire à un Grec. À ce régime-là, on comprend l'ampleur des pertes celtiques comptabilisées à l'issue des batailles perdues et de ces retraites

*Anonyme, XIXe siècle (?).
Gaulois mourant, d'après la
copie en marbre (Rome, musée du
Capitole) d'un original grec perdu
(Pergame, IIIe siècle av. J.-C.),
bronze d'édition 20 x 24 x 20 cm,
coll. part. (cliché Bibracte/
A. Maillier, n° 90395).*



R

RETRAITE n.f. (MILITAIRE) (suite)

stratégiquement bien mal calculées. L'État romain put ainsi, à plusieurs reprises remplir les caisses de son trésor, notamment avec les torques celtiques brandis lors des défilés triomphaux...

Malgré ses incertitudes, la guerre était pour les Celtes une chose qui ne se refusait pas et qui faisait sortir de leur retraite les plus anciens d'entre eux, à l'image de l'Aulerque *Camulogenos* « presque épuisé par l'âge » précise à son sujet César; désigné pour son expérience commandant en chef lors des opérations contre les *Parisii*, il périt les armes à la main. De même, le Tigurin *Divico* qui avait vaincu le consul *Cassius* à la fin du II^e s. av. n. è. reprit du service comme ambassadeur près de 50 ans après avoir victorieusement conduit les siens contre les légions du consul *L. Cassius Longinus*!

Ces retours de flammes des élites celtiques étaient-ils partagés par les représentants des classes moins aisées? A croire *Poséidonios*, des hommes à la force physique amoindrie associés à des femmes, auraient exploité l'or alluvionnaire chez les Helvètes et d'autres peuples celtes, activant le soufflet pour en assurer la fusion; cela se passait en un temps où les Helvètes étaient pacifiques, donc avant la fin du II^e s. av. n. è. On peut penser (entre autres) à des vieillards et non pas – comme c'est le cas dans le monde antique – à des esclaves. L'idée même d'une cessation des activités professionnelles fut peut-être étrangère aux Celtes, en tout cas distincte de celle qui transparaît dans cette épigramme grecque: « Ces outils sont ceux du menuisier *Léontichos*: ses limes dentelées, ses rabots qui dévoraient rapidement les pièces de bois, des cordeaux, des pots de vermillon, puis à côté, ses marteaux qui frappent des deux faces, ses règles enduites de minium, ses archets, un racloir, cette hache pesante et bien emmanchée, instrument

essentiel à son art, des forets qui tournent vivement, des vrilles agiles, ces quatre tarières pour les chevilles et une herminette pour équarrir les poutres. Voilà les offrandes que cet ouvrier a consacrées à sa protectrice Athéna: elles proviennent de son métier qu'il a cessé d'exercer. » Anthologie Palatine, VI, 205.

Les artisans gaulois firent-ils de même avec la « Minerve » (*Belisama*) signalée par César? Dans l'affirmative, cela pourrait expliquer certains dépôts laténiens composés d'objets liés aux travaux des métaux, du bois, etc.? Mais dans une culture essentiellement orale, gageons que les spécialistes de tous bords devaient garder malgré le poids des ans une place sociale fondée sur leur capacité à transmettre un savoir si longuement acquis. À l'époque des Antonins, Lucien de Samosate ne dira peut-être pas autre chose en citant un savant gaulois qui un jour lui avait expliqué une curieuse peinture murale figurant « un vieillard, d'un âge fort avancé, qui n'a de cheveux que sur le sommet de la tête, et ceux qui lui restent tout à fait blancs. Sa peau est ridée et brûlée par le soleil, jusqu'à paraître noire comme des vieux marins... ». Il s'agit d'une divinité indigène, *Ogmios*, sans doute représentée au début de l'Empire, à laquelle les Gaulois donnaient l'apparence d'Héraclès mais qui s'en démarquait par sa physionomie et notamment par les étonnantes chaînes d'or et d'ambre qui partaient de sa langue pour s'attacher aux oreilles d'un cortège d'auditeurs: « *Nous autres Gaulois, nous ne pensons pas surpris. Ce n'est que dans un âge avancé que le talent de la parole se montre avec le plus d'éclat et de maturité, si toutefois vos poètes [ici Homère et Euripide] disent vrai "La jeunesse, en sa fougue, est toujours incertaine. Le vieillard est plus froid, plus sage en ses discours".* » Lucien, LV.





.....
*Exemple de « řidičák » obtenu à Prague
 dans les années 1970.*

R

ŘIDIČÁK n.m. abrég. de “řidičský průkaz.”

Permis de conduire.

Autorisation préalable délivrée par l'Administration et nécessaire pour la conduite des véhicules à moteur (automobiles, bateaux, etc.) dont la cylindrée dépasse un certain seuil.

Parmi les opportunités offertes à un étudiant français en séjour d'études dans la Tchécoslovaquie des années 1970, l'obtention du « řidičák » constituait un avantage non négligeable.

L'étudiant en question (pour garder le même exemple) pouvait en effet obtenir le dit document dans des circonstances plus favorables que dans son pays d'origine, s'agissant notamment de conditions pécuniaires. Les formalités relatives à l'examen du code de la route ainsi qu'aux heures préparatoires à l'épreuve de conduite étaient, semble-t-il, sensiblement allégées. Quant à l'épreuve de conduite elle-même, elle pouvait être menée sans problèmes majeurs, quand bien même le candidat et son examinateur n'utilisaient pas le même idiome dans leur vie quotidienne, prouvant ainsi les capacités communicationnelles à la fois des fonctionnaires tchécoslovaques et des étudiants français. Un autre avantage à l'obtention de ce document était sa parfaite validité légale en France. L'étudiant en question pouvait donc

utiliser à bon escient son « řidičák » pour sillonner les routes de France et de Navarre. Ceci, bien entendu, sans préjuger de la qualité intrinsèque du style de conduite de l'heureux récipiendaire.

Hormis les aspects pratiques liés à son obtention, la possession d'un tel document avait également, on ne peut en douter, une certaine portée symbolique. L'utilisation de cette pièce officielle par-delà une frontière politique qui avait pour but de diviser un continent en deux blocs, l'entente cordiale et convenue qui unissait l'impétrant et son juge sont autant d'exemples qui illustrent les mouvements d'individus et d'idées pouvant circuler à l'intérieur d'un territoire théoriquement scindé. On peut non sans raison penser que certaines propensions grégaires demeureraient latentes dans l'esprit de quelques-uns, malgré les divisions politiques imposées.

Passés les événements ultérieurs – qui mèneront à une normalisation politique entre les différents pays – et à l'heure des « cartes européennes d'assurance-maladie » et autres pièces d'identité standardisées qui peuvent nous sembler aujourd'hui si banales, il n'est pas inopportun de se remémorer l'influence non négligeable qu'a pu avoir le « řidičák » dans la construction européenne. Et, rappelons-le, plus modestement dans l'élaboration d'une technique toute particulière de maniement des engins motorisés.



R

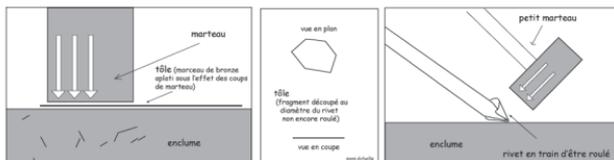
RIVET n.m.

Rivets roulés: mode d'emploi



Explications de Jean-Paul Guillaumet à propos des rivets roulés du Titelberg

.....mises en images

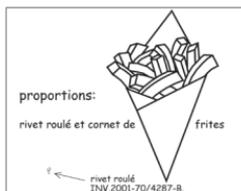


rivets roulés de l'atelier de bronzier de l'espace public du Titelberg - échelle 1:1 (DAO, Nicolas Gaspar)



R

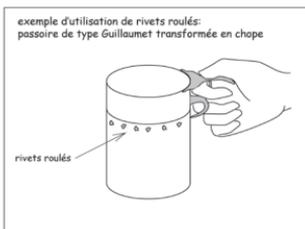
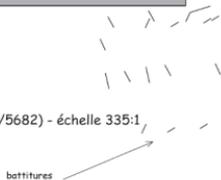
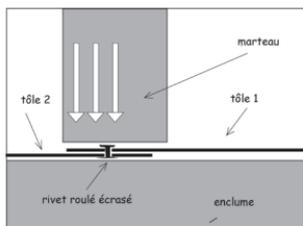
RIVET n.m. (suite)



représentation mésopotamienne de rivets roulés
(faussement interprétée comme écriture cunéiforme)



rivet roulé fortement agrandi (INV 2002-70/5682) - échelle 335:1
(crédit photographique Lydie Homan)



...et si on allait boire
un verre !



PS. On comprend les gens qui se passionnent pour l'archéologie classique!





*Exemple de feuilletage
prêtant à discussion.*

S

SCHICHTPAKET nt

Charmant mot agglutiné d'origine germanique composé de *Schicht*: couche et de *Paket*: gros tas. Traduisible en français par le terme « *feuilletage d'occupation* » dont la définition est la suivante: épaisseur des sols en terre battue, matériaux constituant l'occupation proprement dite, terres sableuses, limoneuses ou argileuses fortement organiques et/ou charbonneuses (cendreuses) très hétérogènes mais de granulométrie constante et fine; inclusions de toutes sortes: chaux, terre cuite, ossements brûlés ou non, céramique, métal. Son épaisseur est variable et dépend de la durée de l'occupation; elle peut être constituée de plusieurs couches très organiques, séparées par des lits de sables propres et forme dans ce cas un feuilletage d'occupation. La limite inférieure de la couche (interface) constitue son niveau initial. Sa limite supérieure est souvent floue et perturbée par les matériaux de démolition.

Accessoirement: objet de discussion nocturne, orageuse et avinée quant à sa mise en œuvre.

Est-il possible d'imaginer que l'on doive continuellement réparer ou assainir un sol en rajoutant du remblai propre et à chaque fois passer la dame? Tu vois un peu le boulot?! C'est des conneries tout ça! (entendu que « dame » ne fait pas référence au terme courtois pour une femme mariée, par opposition à demoiselle, ou pour toute femme adulte de qualité, mais l'outil de travaux publics, muni de deux anses, ou doté d'un manche, servant à tasser le sol ou à enfoncer des pavés).

La discussion reste ouverte.





.....
*Fragment de plaque de ceinture en tôle de bronze
(scène d'accouplement). L. 5,5 cm. V^e siècle avant J.-C.
Brezje, tombe I-1 (Slovénie). Vienne, Naturhistorisches
Museum - inv : 33 598
(© Bibracte /NHMW, cliché Antoine Maillier).*

S

SEXE n.m. (ARCHÉOLOGIE DU)

Soucieux sans doute de préserver leur respectabilité, la plupart des chercheurs n'ont pas relevé qu'une des caractéristiques principales des figurations anthropomorphes du premier âge du Fer est de représenter les personnages masculins le pénis en érection. On peut se demander si cette posture anatomique représente un attribut physiologique des potentats hallstattiens, ou bien s'il ne s'agit là que d'une figuration symbolique, en grande partie imaginaire. En d'autres termes, les princes hallstattiens se présentaient-ils la quéquette à l'air et bandant comme des ânes? Cette question fondamentale a été peu abordée dans la recherche contemporaine jusqu'ici. Comme on l'imagine, elle est pourtant essentielle à l'élucidation des rapports entre les aristocraties celtiques d'Europe continentale et les civilisations urbaines méditerranéennes.

Les figurations hallstattiennes ignorent le réalisme visuel, en fonction duquel les êtres et les choses sont représentés tels que l'œil les voit. C'est ainsi que se lisent, au contraire, les images produites par les sociétés classiques méditerranéennes. Comme le dessin des enfants et les images des Arts primitifs, les figurations du premier âge du Fer reposent sur le principe de réalisme intellectuel: il s'agit de représenter les êtres et les choses non pas tels qu'ils se voient, mais tels qu'ils sont, dans tous leurs attributs. Pour ce faire, il est nécessaire de « déplier » visuellement leurs faces cachées au regard frontal, pour les « rabattre » dans un plan visuel unique permettant de représenter ces figures dans leur entièreté.

Selon ce principe de représentation visuelle, le pénis en érection est bien un attribut de la figure des personnages masculins hallstattiens. Il est d'ailleurs clairement représenté sur la sculpture en ronde-bosse, comme sur la fameuse stèle de Hirschlanden, où il est exhibé en compagnie des attributs distinctifs du pouvoir chez les élites de la fin du premier âge du Fer: le poignard, le torque et le chapeau chinois du type de ceux du personnage de Hochdorf. Ainsi, les scènes d'accouplement représentées dans l'Art des situles, où elles voisinent avec des personnages offrant à boire, pourraient d'ailleurs évoquer plus vraisemblablement des actes publics que des épisodes privés.

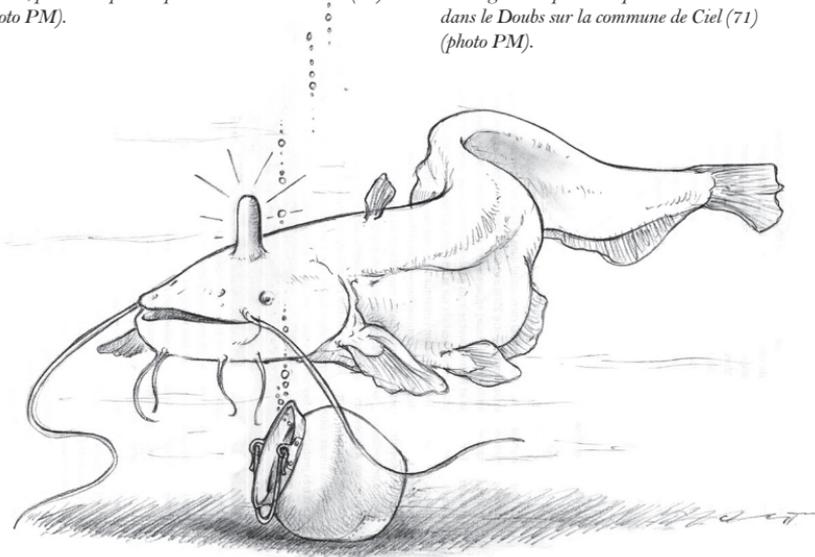




*Hvalur, près de la pile du pont romain de Pontoux (71)
(photo PM).*



*Situle gauloise perdue depuis 2000 ans et retrouvée
dans le Doubs sur la commune de Ciel (71)
(photo PM).*



*À l'origine du mythe de Situlure : le choc initial
(dessin d'un des deux auteurs).*

S

SITULURE n.

Je m'appelle *Hvalur*¹ le Silure, ainsi nommé à cause d'un léger embonpoint et de dimensions légèrement disproportionnées par rapport à la petite rivière où je vis. Suite à la crise, je squatte sous une pile du pont romain de Pontoux, l'une des deux qui ont échappé aux destructions par les dragues... et dire que c'est moi qu'on appelle les « *dents de la rivière* » ! Enfin bref, c'est là que votre photographe m'a surpris, alors que je prenais mon bain de vase quotidien. Je descends d'une longue lignée qui a migré depuis le Danube jusqu'au Doubs, histoire complexe dont les détails se perdent dans la nuit des temps. Ce qui compte, c'est que je suis le dernier gardien de la légende de Situlure, qui fût l'un de mes illustres ancêtres.

Il doit son nom à une curieuse aventure, qui lui arriva il y a bien longtemps, alors que les habitants des lieux se nommaient les Gaulois et que deux peuples habitant de part et d'autre de la rivière, passaient le plus clair de leurs loisirs à s'insulter, et plus si affinés : sur la rive droite, les Éduens et en face, les Séquanes. Suite à l'un des épisodes de cette incessante querelle, cet ancêtre fut affublé de ce patronyme original. On raconte que sur la rive droite, une nouvelle machine, arrivée du Sud, permettait de lancer des projectiles plus loin, plus vite et plus fort. Cependant, tout ayant déjà été lancé sur les ennemis ancestraux, on se rabattit sur la batterie de cuisine, malgré l'opposition farouche de la cuisinière en chef. C'est ainsi qu'un vase en tôle de bronze nommé situle, de dimensions assez

conséquentes, fut propulsé en direction de la rive gauche. Des problèmes liés à la traduction du manuel d'utilisation de la machine eurent pour conséquence un tir trop court, la situle plongea dans les flots, coula à pic et heurta violemment la tête de mon ancêtre, surpris par cette avalanche inattendue d'ustensiles culinaires. Il en résulta une grosse bosse et un étourdissement passager, à la suite duquel il fût affublé du surnom de « *situlus* », (francisé plus tard sous la forme de Situlure), ses congénères suivant depuis le début l'évolution de la querelle surfacique et ayant ainsi connaissance de toutes les insultes proférées de part et d'autre de la rivière : « *Va donc, hé, Grosse situle !* » était ainsi souvent employé à l'encontre de personnes jugées peu fréquentables.

Depuis lors, il conserva le vase, légèrement cabossé, qu'il montrait aux petits silures à chaque fois que ceux-ci lui demandaient de raconter l'histoire de la situle tombée du ciel. Bien évidemment, chaque récit était enrichi de nouveaux détails apocryphes, qui rendirent très vite difficile, voire impossible, un retour à l'épopée originelle.

Jusqu'à très récemment, le précieux vase était resté dans la famille, transmis de génération en génération, jusqu'à ce qu'une espèce de batracien bizarre, entouré d'une multitude de bulles, surgisse de là où était venue la situle et reparte avec elle vers la surface, où nous autres silures ne pouvons aller.

1. baleine en islandais





.....
La Suisse selon Mix & Remix

(Histoire suisse, 2007, LEP Editions, Mont-sur-Lausanne).

*Le manteau à capuchon (cucullus) de Guillaume Tell
est d'origine gauloise. Sa légende probablement aussi.*

S

SUISSE n.f. et adj.

Petit pays européen à l'articulation entre les parties occidentale et orientale de la Celtique continentale (au premier comme au second âge du Fer). Le territoire de la Suisse actuelle n'a jamais constitué une entité politique durant la Protohistoire et l'Antiquité. À l'époque césarienne, son Plateau était occupé par le peuple helvète, la région genevoise appartenait aux Allobroges, le Jura aux Séquanes et la région bâloise aux Rauraques, tandis que les Alpes étaient occupées par des peuples de culture laténienne, lépontique ou rhétique.

Etymologie: de *Schwyz*, nom de l'un des quatre cantons forestiers primitifs. Terme moyen haut-allemand d'origine probablement celtique. Un village du canton (celtophone jusqu'au XI^e siècle) conserve une forme ancienne, Suittes, qui semble construite à partir du radical gaulois *Su-*, « *bon, bien* », relativement courant en ethno- et en anthroponymie gauloise (*Suessones, Suagros*).

Synonyme: Confédération helvétique.

Adj. Relatif à la Suisse et à sa population. À Bibracte: équipe solide, à jour dans les publications. Gros fêtards, néanmoins: buveurs et plutôt bruyants. « *Bon sang! Je suis raide, il y avait la fête des Suisses "hier soir"* ». (JPG entre autres)





*Exemple honteux de pratique
du Tango avec un partenaire
sexuellement différencié
qui ne craint aucunement
de perdre son teint de pêche.*

T

TANGO n.m.

Musique nostalgique d'origine argentine qui se développe à Buenos Aires au cours du XIX^e siècle et sur laquelle deux partenaires n'ont rien de mieux à faire que de danser la danse du même nom.

Activité d'ordre social, longtemps marginale et censurée mais permettant de faire plus ample connaissance, le Tango peut être pratiqué en tout lieu et tout temps, à condition de se trouver en bonne compagnie et pas forcément sexuellement différenciée en fonction de l'heure tardive, car les dames, dans la bonne société argentine, vont se coucher de bonne heure pour préserver la fraîcheur de leur teint.

Malgré son origine résolument latine, cette activité a pu être observée, à titre d'exemple, en Bas-Charollais (F) à la fin du troisième quart des années 70, sur le site présumé de la bataille de Bibracte (voir à ce propos les publications spécialisées).

Un peu surprenant toutefois lorsque le partenaire que l'on vient de rencontrer démontre des compétences tactiles hors du commun.

Un plancher ciré et des chaussures à talons sont préconisés, mais un terrain herbeux et des chaussures solides autour d'un feu de camp lors d'une fête de fin de feuilles sont acceptables, même si la stabilité des danseurs peut en être sérieusement compromise et à plus forte raison si le taux d'éthyle est élevé.

À consommer avec modération.





*Canal du Touron
(photo de l'auteur).*

T

TERRAIN n.m.

C hapeau de feutre délavé sur la tête, vieille veste pour pousser en travers des fourrés, godasses de marche pour écraser les ronces, c'est sûr... c'est un homme de terrain!

C'est lui qui m'a fait découvrir les coins cachés du Beuvray, en coupant au plus court, sans suivre les rares chemins d'alors, du Loup Bourru au Grenouillat, de la Roche aux Lézards à la Roche de la Fille, du Fou du Loup à la Belle Place des Chèvres.

P lus tard il m'a fait crapahuter tout autour dans les pentes pour cartographier les creux qu'on devinait dans les courbes de niveaux des premières cartes détaillées, parce qu'on ne sait jamais... ça pourrait être anthropique... voir antique. Et c'est vrai que c'était curieux, que souvent les creux s'alignaient ou se prolongeaient de part et d'autre de la montagne comme s'ils suivaient des filons.

C'était bien avant que tout le monde commençât à accepter l'idée des minières.

Du coup on commence à ouvrir l'œil d'ailleurs, et comme on est souvent en vadrouille dans le Morvan, on les voit partout... les creux et les saignées qui ne semblent pas creusés par l'eau, avec des talus de part et d'autre. Des petits et des énormes. Lui, il m'en a montré, et moi, je lui en ai fait voir, en évidence sous les foyards en forêt ou cachés dans une bande d'épineux entre deux prés.

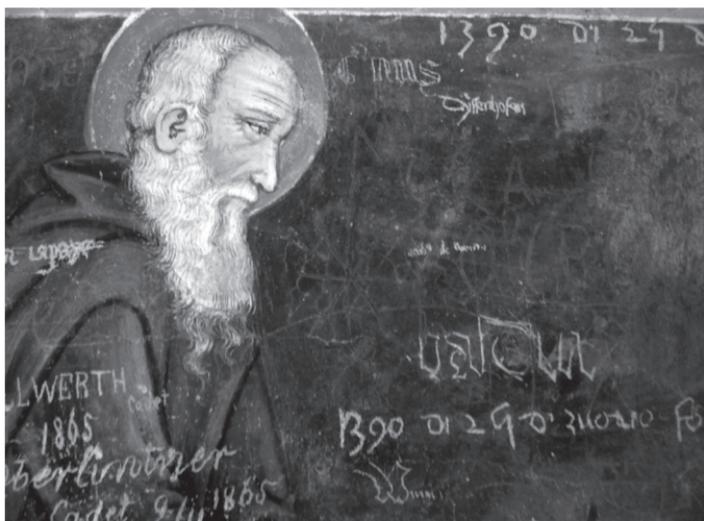
« *Pas de cultures en terrasse dans le coin* » qu'il disait récemment.

C'est sûr qu'on regarde les replats d'une autre façon, et on s'amuse à imaginer ceux qui les ont façonnés et à deviner l'utilisation possible.

C'est ça qu'il m'a apporté... d'essayer d'observer le terrain en s'inspirant de son regard aiguisé... et je suis reconnaissant.

Merci Jean-Paul.





Peinture médiévale de San Zeno
à Vérone, graffites de pèlerins,
XII^e-XIX^e siècle
(photo de l'auteur).

T

TRACE n.f.

Empreinte laissée par un événement, passage, monument ou simple impression, dans un matériau assez meuble pour pouvoir en conserver le souvenir. Ex. : « *la période pharaonique a laissé de nombreuses traces en Égypte* » ; « *de ma vie pendant cette période, ma mémoire n'a conservé aucune trace* » ; ou encore « *l'installation des hiboux dans le grenier y avait laissé de nombreuses traces* ». La trace n'est donc pas connotée, mais il y a bien sûr des traces classe, et des traces trash.

L'archéologue étudie des traces, sans privilégier les statues ni les mosaïques, mais il est quand même content quand il en trouve ; la démarche la plus gratifiante, pour lui, c'est de pouvoir faire une grande découverte à partir de petites traces, du genre de celles que n'importe qui d'autre n'aurait même pas remarquées. Que ce soit par contraste ou par esprit de contradiction, les petits sujets appellent de grandes idées (quoiqu'il ne faille pas confondre petits objets et petit sujet).

Par essence, la trace est fugace ; son souvenir même s'estompe, mais l'archéologue sait faire appel à des professionnels pour la restaurer si besoin. La trace est alors consolidée et fixée, bien que le résultat ne soit pas toujours définitif... Même nettoyé, stabilisé, soclé et présenté dans une vitrine de Musée, l'objet en fer tend toujours à revenir à son état naturel, oxyde, poussière.

La trace la plus émouvante est celle de l'Homme (humble empreinte de pied nu dans l'argile d'une grotte préhistorique), mais le spécialiste du mobilier métallique retrouve plus facilement celle de la Femme, sous la forme d'innombrables objets de parure, fibules, perles de collier, bracelets, colifichets ou autres accessoires de toilette. Hochant tristement la tête en comptabilisant ce mobilier, l'archéologue sait bien qu'il ne faut pas se laisser abuser : quoi qu'en disent ces statistiques contestables, la population antique était à peu près également répartie entre les deux sexes, et l'Homme est l'égal de la Femme, mais si.

L'archéologie, elle aussi, s'écrit comme une trace dont les archéologues sont le calame, et la bibliographie le papyrus. Tout auteur contribue à cette œuvre de longue haleine qui comprend, pêle-mêle, quelques glorieux chefs-d'œuvre, une majorité de pensums laborieux et aussi des bourdes calamiteuses. Quelle trace laisserons-nous dans cette bibliothèque collective ?





.....
Attention tumulus isolé.



.....
Attention nécropole de tumulus.



.....
Attention nécropole arasée.

T

TUMULUS n.m.lat.

De tout temps (et encore aujourd'hui) Jean-Paul s'est posé un tas de questions, questions auxquelles il a bien évidemment essayé de répondre. Parfois, il trouvait des réponses, parfois il n'en trouvait pas ! Quoi qu'il en soit, à force de se poser des questions, notre homme en a eu un peu marre et s'est dit qu'il était temps de faire des choses un peu moins constructives plutôt que se demander où était sa place et quel était son rôle dans l'univers ; ou bien encore quel était réellement le temps de cuisson pour dire que le cochon est prêt : trois minutes pour certains, trois heures pour d'autres, difficile d'être affirmatif. Pour éviter alors de se remettre en question de manière perpétuelle et provoquer des guerres incessantes entre ses étudiants, ses amis, ses ennemis et savoir qui avait la vraie réponse à toutes les questions que les archéologues se posent, l'humanité a décidé d'arrêter de tergiverser et se poser des questions existentielles. Jean-Paul a donc décidé de s'intéresser un temps aux *tumulus*.

Le mot latin *tumulus* (au pluriel *tumuli*) désigne une éminence artificielle, circulaire ou non, recouvrant une sépulture. On emploie aussi parfois le mot « tertre ». Un tertre est fait soit de terre, soit de terre et de pierres ou enfin que de pierres. Le *tumulus* recouvre toujours une tombe. La tombe peut être de dimensions très variables : d'un simple dépôt d'ossements brûlés jusqu'à une chambre sépulcrale très élaborée pouvant renfermer une tombe très riche (par ex. Saint-Romain-de-Jalionnas). Le *tumulus* est souvent consolidé sur son pourtour par un parement en pierre sèche, voire par des blocs plus gros ou même par des pierres levées.

Mais voilà, il n'est pas aisé de représenter les *tumuli* et encore moins de les photographier. Souvent ils sont conservés en forêt. Il nous a donc fallu mettre en place une protection de ces derniers inspirée du code de la route, mais que le code du Patrimoine peine encore à accepter.

Voici donc une proposition que le livre blanc sur l'archéologie est en passe d'admettre et qui devrait faire plaisir à Jean-Paul !





.....
Série de types archéologiques marquants :
Type Bulliot ; Type Déchelette ; Type Guillaumet.

T

TYPE n.m.

Le mot « *type* » (latin « *typus* », grec « *typos* ») signifie empreinte, forme, modèle ainsi qu'archétype ou idéal au sens philosophique – quasiment « *l'Idée* » d'après Platon. Dans l'archéologie, le type est devenu populaire, au plus tard avec l'invention de la « *méthode typologique* » par H. Hildebrand et O. Montelius à la fin du XIX^e siècle – mais le concept « *type* » était utilisé déjà, par exemple par R. Virchow.

Aujourd'hui, le type est le module de base de chaque classification archéologique. Il est défini par le chercheur qui se fonde sur les caractères diagnostiques particuliers considérés importants. Chaque classification est donc subjective et dépend du chercheur – elle est en quelque sorte créée par lui.

Quasiment n'importe quoi peut être classé par type – habitats, maisons, fibules, également tuiles (qui, pourtant se ressemblent selon certains). Dans l'idéal, chaque représentant de type possède tous les caractères diagnostiques (classification monothétique) ; en réalité, ce n'est généralement pas le cas parce que les objets trouvés sont malheureusement souvent incomplets et il reste peu de leurs caractères. Mais les découvertes complètes posent parfois aussi des problèmes : la classification d'un objet complet n'est – souvent – pas aussi précise que le suggèrent la plupart des définitions de type. Le bord est « déjà » éversé pour l'un, mais « pas encore » pour l'autre ; l'un reconnaît un cheval dans la monnaie corrodée, l'autre une tête – tout est relatif.

Heureusement que nos ancêtres ont utilisé de temps à autre des types standardisés, comme la fibule de Nauheim. Et l'on retrouve, notamment chez les Romains, des estampilles, des marques, des signatures, qui nous permettent de donner des noms à ces types : Aucissa, Acco...

Un type fait partie d'une typologie. Celle-ci classe les artefacts dans leur catégorie ; cependant, l'idée d'une série typologique se développant « évolutivement » – du simple au compliqué – était déjà obsolète du vivant de Montelius. Une typologie serait exemplaire si tous les types étaient définis grâce aux mêmes caractéristiques, comme le principe logique hiérarchisé de la classification des Sciences naturelles. Mais cela ne fonctionne pas souvent, car les hommes ne sont pas toujours logiques et leur produit en conséquence non plus. C'est pourquoi des typologies semblent parfois illogiques, mais : « *des typologies logiques ne sont pas toujours utiles et des typologies utiles ne sont pas toujours logiques (logical typologies are not always useful, and useful typologies are not always logical, Adams, Adams 1991, 8)* ».

Le terme « *type* » montre aussi, dans les relations interpersonnelles, un caractère marquant ou particulier. Cette définition peut être appliquée à l'archéologie en formant une série de types archéologiques particuliers (ill.) Comme mentionné plus haut, cette série (ou typologie spéciale) n'a pas besoin d'être forcément logique si elle est utile. Mais, dans ce cas – c'est très clair – elle est utile, car elle permet d'illustrer le fait que l'archéologue « *Guillaumet* » est un « *type formidable* ».

Adams (W.Y.), Adams (E.W.). — *Archaeological typology and practical reality. A dialectical approach to artefact classification and sorting*. Cambridge, 1991.





Lhostinec U Černého Vola
(cliché de l'auteur)

U

U ČERNÉHO VOLA n.

Loretánské náměstí 107/1, 118 00 Praha 1, Praha-Hradčany (CZ)

L'établissement *U Černého Vola* (*Au bœuf noir*, prononcer *ou tchèrného vola*; fig. 1) représente un des lieux majeurs de la vie culturelle pragoise. Cette *hostinec* ou *pivnice* (une brasserie, dans l'acception de « *débit de boisson* ») est idéalement située dans le pittoresque quartier de *Hradčany*, cœur historique de la ville, à quelques pas du Château de Prague. *U Černého Vola* est la dernière brasserie authentique qui ait survécu aux mutations de ce quartier, aujourd'hui une des attractions touristiques de la ville. Point d'enseigne, fenêtres en cul-de-bouteille, absence de toute caractéristique attendue d'un tel établissement public, seuls les initiés ou les fins observateurs sont capables d'en trouver l'entrée, qui ne se distingue en rien ou presque de celles des immeubles d'habitation attenants.

C'est dans cette atmosphère sombre et empreinte d'un charme comme seules peuvent en avoir de vieilles brasseries parisiennes ou les *Bierstuben* d'Europe centrale que s'est écrite, dans la seconde moitié du XX^e siècle, une partie de l'histoire des relations entre les protohistoriens français et tchécoslovaques. L'étudiant en archéologie Jean-Paul Guillaumet y tenait en effet dans les années 1972-1973 des réunions de travail – que l'on suppose intensives – avec ses collègues pragois, au premier rang desquels se trouvait Petr Drda. Ce fut le point de départ d'une collaboration ultérieure qui mènera notamment l'archéologue tchèque jusque sur les pentes du Mont Beuvray pour quelques séjours d'étude, à l'endroit même où aujourd'hui encore opère une équipe tchéco-slovaque-polonaise.

Par la suite, la *pivnice* devint un lieu de pèlerinage pour les protohistoriens français de passage dans la ville. L'artefact de la fig. 2, certainement ramené comme trophée ou comme preuve de passage en ces lieux en est une illustration (nous remercions Mr F. pour nous avoir permis d'accéder à ce document original). Il semblerait, en l'état des informations dont nous disposons, que ces archéologues aient souhaité profiter de l'atmosphère de ce lieu de réunion, perpétuant ainsi plus avant une tradition de coopération scientifique de premier plan entre les deux pays. *U Černého Vola* n'aura donc finalement pas résisté à une certaine forme de tourisme culturel.



Sous-bock *U Černého Vola*
(coll. particulière, cliché de l'auteur).





*Vue aérienne du secteur
de Verdun-sur-le-Doubs
« Le Petit-Charvort »,
prise vers 1970 (auteur inconnu).*

U

UERODUNUM OU UIRODUNUM n.

Jean-Paul Guillaume s'est penché à plusieurs reprises sur la question de l'organisation du territoire éduen. Il est notamment l'auteur d'une carte schématisant l'armature proto-urbaine du pays éduen (voir Actes du colloque Afeaf de Nevers, p. 338), où le choix des sites repose sur trois types de critères: l'archéologie, les sources textuelles antiques, la toponymie. Au titre des sites retenus pour leur toponyme figurent plusieurs Verdun. Si leur ancienneté relative n'est pas douteuse, on peut s'interroger en revanche sur la période où ils se sont fixés dans la nomenclature toponymique. En d'autres termes, si quantité de toponymes et micro-toponymes relèvent d'appellatifs d'origine celtique, on n'a généralement aucune certitude, sauf cas exceptionnel (mention écrite précisément datée), que ces noms de lieux construits sur un terme d'origine celtique ne se soient pas formés à l'époque antique, voire médiévale, plutôt qu'à l'époque gauloise. Le cas des nombreux breuil, toponyme formé sur un ° brogilos celtique, mais relevant en grande partie d'une couche toponymique médiévale, est de ce point de vue éclairant. Citons encore l'exemple d'Autun/Augustodunum, ville de création romaine formé sur *-dunum*, latinisation d'un ° *dunon* celtique, « citadelle », « enceinte fortifiée ». *A contrario*, le cas de Beuvray, qui dérive de Bibracte par évolution phonétique directe, illustre parfaitement la pérennisation d'un toponyme celtique originel.

L'argument toponymique peut donc paraître faible, ou délicat d'utilisation, lorsqu'on souhaite restituer la trame des agglomérations ou sites fortifiés de la fin de l'âge du Fer. Il s'agit pourtant d'une couche d'information qui n'est pas sans intérêt, même si les archéologues la considèrent avec

méfiance, en raison de dérives fréquentes (la plus commune consistant dans la confusion entre réalité historique ou archéologique du peuplement et couche linguistique). Qu'en est-il des *-dunum* du territoire éduen? Un cas mérite une mention particulière.

Alors que je cherchais un sujet de DEA, Jean-Paul Guillaume, avec son flair habituel, attira mon attention sur le site de Verdun-sur-le-Doubs Le Petit-Chauvort qui livra, à l'occasion de fouilles ponctuelles menées dans les années 1970 (par A. Guillot), des lots de mobilier le désignant comme un habitat de La Tène finale, l'un des rares connus alors dans la région. Les recherches que j'ai pu mener sur ce site dans les années 1990 permettent aujourd'hui de le considérer comme un exemple remarquable d'agglomération ouverte à spécialisation artisanale et commerciale, illustrant la première étape, *pré-oppida*, du processus d'urbanisation en Gaule interne.

On observe donc, dans ce cas précis, l'association d'un toponyme d'origine celtique, d'un habitat gaulois majeur et d'un site naturel remarquable correspondant à la confluence Doubs – Saône-Dheune. Il n'y a pas, pour l'instant, à Verdun-sur-le-Doubs, de preuve archéologique de l'existence d'une fortification que suggérerait le suffixe *-dunum*. Le sens du préfixe *ver-* n'est pas établi avec certitude. On a pu y voir une particule intensive, mais certains auteurs considèrent qu'il s'agit plutôt d'un terme hydronymique, avec le sens particulier d'« alluvions », « îles », ou encore « haut-fond », « gué », ce qui correspondrait bien au paysage naturel de la zone de confluence de Verdun-sur-le-Doubs.





Der trunkene Noah wird von seinen Söhnen überrascht
FRANCK Sebastian, *Chronica des gantzen teütschen
Lands, aller teütschen Völcker herkomen Namen, Händeln,
güthen vn bösen Thaten ...*, Bern : Matthias Apiarus, 1539.
(Gravure sur bois).

V

VIN n.m.

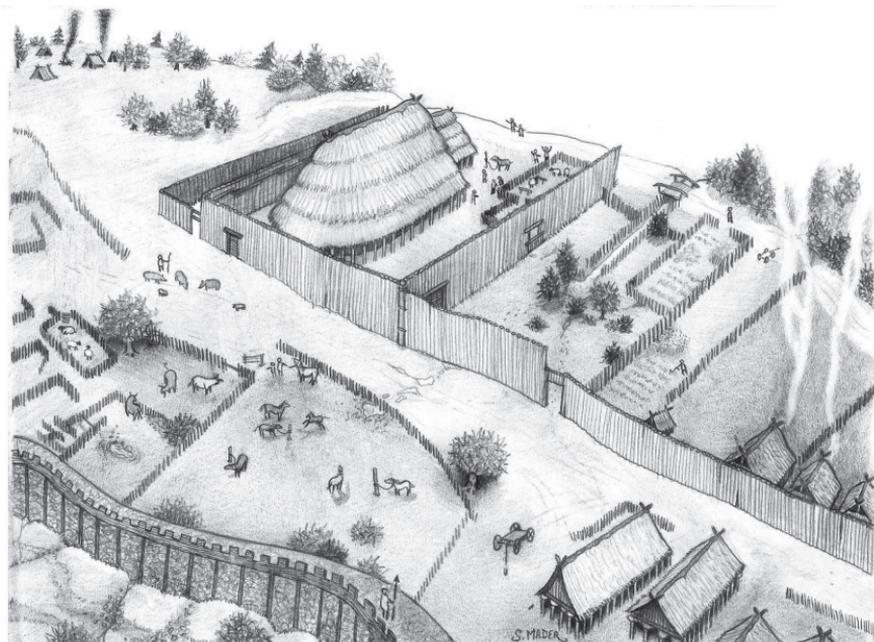
Liqueur alcoolique résultant de la fermentation du jus de raisin, et servant de boisson (Littre).

Né en Orient, les premières traces de vinification reconnues datent des alentours de 6000 avant notre ère et proviennent des monts Zagros en Iran. Rapidement, il va conquérir l'ensemble du bassin méditerranéen puis, porté notamment par le goût humain pour l'exotisme, va se répandre vers l'intérieur des terres. Chez nos braves Gaulois, il va être l'objet d'un commerce fructueux pour les marchands méditerranéens – d'abord grecs puis surtout romains – et sera à l'origine de nombreux récits et anecdotes en rapport avec la « soif celtique ». Rapidement, la viticulture va être maîtrisée par les habitants des Gaules, jusqu'à supplanter, concurrencer et mettre en faillite de nombreux vignobles en Italie même. Il est d'ailleurs intéressant de constater qu'actuellement en France, les grands vignobles correspondent peu ou prou aux vignobles datables au moins du III^e s. apr. J.-C. (Bordelais, Languedoc, Bourgogne ou Alsace notamment). À la période médiévale, le vin va se trouver au cœur de la liturgie chrétienne, l'expansion de cette religion allant de concert avec l'extension de la viticulture. Le vin de messe produit par les moines participe à l'amélioration de la qualité des vignobles et de la boisson qui en sort. Si les vins de la période antique nous auraient semblés étranges au goût, c'est à la période médiévale que vont se mettre en place les techniques de vinification encore utilisées actuellement. On notera cependant que les vins appréciés semblent principalement être blancs ou rosés, le vin rouge ne se développant véritablement qu'au cours du XIV^e siècle sous la férule des Papes d'Avignon. L'époque moderne va voir apparaître et se généraliser le contenant indissociable du contenu de nos jours, la bouteille en verre (voir « bouteille de vin »).

« **P**our les sages, je ne mêle que trois cratères; un pour la santé, et c'est celui qu'ils boivent le premier, le second est pour l'amour et pour le plaisir; le troisième, pour le sommeil. Quand ils ont bu ce troisième verre, ils s'en vont chez eux, en gens sages. Quant au quatrième, je ne m'en mêle point; c'est le fait de l'insolence; le cinquième cause du tumulte; le sixième enivre; le septième enflamme les yeux; au huitième, on crie à la garde; le neuvième met la bile en effervescence; le dixième rend maniaque et jette bas son homme car le vin versé en grande quantité dans un petit vaisseau, donne facilement le croc-en-jambe à ceux qui l'ont bu... ».

Ainsi parle Bacchus d'après Eubule (Athénée, Deipnosophistes, livre II, chapitre 2).





.....
Vue cavalière du ranch El Latisco (dessin Sylvain Mader).

V

VIX n. (CÔTE-D'OR) MONT LASSOIS

À vendre, beau ranch de caractère, fortifié, de la fin du VI^e s. av. J.-C., bien situé sur un plateau de 5,4 ha de superficie, avec joli panorama sur la Sequana. En entrant par une belle porte fortifiée, vous débouchez sur une cour étroite et très allongée de desserte: à votre gauche quatre greniers allongés et surélevés sur pilotis, soit le *nec plus ultra* de la technologie hallstattienne pour stocker les récoltes des fermes dépendantes de vos terres; à votre droite, les communs nécessaires à l'installation de votre domesticité qui gèrera votre ranch. Tout le nécessaire est fait pour garantir votre tranquillité: des palissades isolent soigneusement ces dépendances de votre logis et empêcheront les nuisances. Derrière les greniers, petits et grands enclos à entrée en chicane accueilleront les meilleurs produits de votre élevage: vos étalons importés de Scythie s'y ébattront à loisir! À l'extrémité du plateau, des ateliers sont occupés par d'excellents artisans du cru: ils se feront un plaisir de vous fabriquer des fibules à double timbale dernier cri, ou bien de réparer votre char à quatre roues spécialement importé du Bade-Wurtemberg.

La pièce maîtresse du ranch est un ravissant manoir de style rustique bourguignon, appelé "El Latisco". Celui-ci est construit à la manière des grandes maisons mono-absidiales de l'âge du Bronze. Avec 400 m² de superficie au sol, quatre pièces dont une antichambre et une arrière-salle de stockage au rez-de-chaussée, c'est le lieu idéal pour organiser vos banquets, réceptions et autres cérémonies religieuses: l'ancienne propriétaire, réputée excentrique, n'y avait-elle pas installé un gigantesque vase d'airain qu'elle faisait remplir d'hydromel pour s'y baigner nue? Du haut du portique d'entrée, vous pourrez jouir au soleil levant d'une vue imprenable sur

les méandres de la Sequana, et dominerez un port pittoresque où les pirogues monoxyles le disputent aux chalands à planches cousues. Possibilité de s'embarquer du port et de rejoindre Lutetia en seulement cinq jours!

Pour finir, de nombreuses terrasses en contrebas vous permettront, si vous le souhaitez, de faire fructifier les revenus de votre ranch en attirant la population environnante. Gains assurés à la revente, malgré le voisinage de belliqueuses tribus.

Celtes cisalpins, Ligures ou Étrusques, n'hésitez plus! Posez vos coffres à la campagne, investissez au Mont Lassois !!!

P.S. : prière de répondre à notre offre avant le passage à La Tène A1

IMMOBILIER

Agence Larnax
21400 Latisco





*Escale entre Glux-en-Glenne et l'Ukraine.
(Château de Devín, Slovaquie,
à la confluence du Danube
et de la Morave.
Photo de l'auteur, 2007).*

V

VOYAGE n.m. (D'ÉTUDE)

Activité archéologique fréquente se pratiquant par toutes saisons, seul ou en groupe. À but scientifique, ces voyages sont aussi l'occasion d'expériences diverses : archéologiques, culturelles, gustatives... Ils permettent également de rencontrer ses pairs ou d'entretenir d'anciennes collaborations ou amitiés. Et rien de mieux qu'une tartine de saindoux, par exemple, pour célébrer ces retrouvailles ! Sans oublier que la langue n'est jamais un obstacle !

L'utilisation de l'automobile est préférable puisqu'elle permet les échanges de nombreux ouvrages entre les bibliothèques

mais aussi de rapporter diverses victuailles (tvarůžek, pálinka ou sardines fortement recommandés !). Il est à noter par ailleurs que le trajet s'effectue généralement d'une traite, entrecoupé de courtes pauses, ou parfois, de visites de musées, même s'il nécessite la traversée de plusieurs pays.

En cas de doute sur l'itinéraire à suivre, il sera utile de se rappeler cette devise : « T'inquiète pas, c'est tout droit ! » (J.-P. Guillaumet).

(Voir « conduite accompagnée »)





*Exemple de vrac pas vraqué. Mobilier
céramique brisé, brûlé, puis jeté dans le puits
PS 15 au sommet du Theuot de la Roche
(Bibracte). Ces tessons ont été jetés
« en vrac », mais ont été prélevés en
« unités de fouilles », dont l'analyse a
permis de montrer qu'ils avaient été
« vraqués »... (Photo Bibracte/A. Mailler,
n° 92599).*

V

VRAC adj. ou adv.

En vrac , pêle-mêle, en désordre.
De l'adj. néerl. wrac, wraec « *mauvais* »
(en l'occurrence, harengs).

En *archéologie*: « *du vrac* », mobilier non stratifié, dont l'origine géographique peut être ou ne pas être connue. Vrac-machine, mobilier provenant des décapages de surface. « *T'emmaerde pas, c'est du vrac* » (JPG entre autres).

Dérivés: verbe trans. Vraquer, mélanger des ensembles de mobilier, massacrer un site, ne pas comprendre une stratigraphie.
n. m. Vraqueur, archéologue peu fiable, inexpérimenté ou mal entouré.

À *Bibracte*: onomastique gauloise. Graffite gallo-grec Vrac[ā ?] sur une coupe de l'époque augustéenne (Lambert, Luginbühl 2005, n° 23). Nom propre semblant remonter au thème *wraiki- « femme » et par extension « vieille femme », « sorcière » (gallois gwraig, breton gwreg).



W

WEDERATH-BELGINUM n.

Quer über den Hunsrück verläuft eine der wichtigsten Transitstrecken der keltischen und römischen Antike. Keineswegs abseits oder durch unwegsames Gelände führt die Fernstraße von Trier nach Mainz über den Bergkamm, die zugleich Wasserscheide zur Nahe und zur Mosel ist. Hier, wo sich die West-Ost-Verbindung Trier – Mainz und die Nord-Süd-Strecke, die von der Mosel heraufkommend an die Nahe verläuft an der höchsten Stelle kreuzen, liegt der bekannte vicus Belginum. Der Name *Belginum* ist sowohl in einer römischen Straßenkarte, der so genannten Tabula Peutingeriana eingetragen wie auch über einen Weihstein der *vicani belginates*

an Epona bekannt. Mit zur Namensgebung mag wohl ebenso die Lage des Vicus an der östlichen Grenze der Provinz Gallia Belgica zur Germania Superior beigetragen haben.

Zu Wederath-Belginum gehören das keltisch-römische Gräberfeld, die an der Fernstraße gelegene römerzeitliche Siedlung mit mehreren Tempeln und ein nur kurzzeitig genutztes Militärlager. Die Belegung des in der Latène- und provinzialrömischen Forschung bekannten Gräberfeldes „Hochgerichtsheide“ beginnt im 4. Jahrhundert v. Chr. und endet im 4. Jahrhundert n. Chr.



Grab 1026



Grab 975



Grab 1082



Grab 1072



Grab 973



GRAB 1069



Grab 951 geöffnet



Grab 904+905



Grab 892



Grab 951 geschlossen



Grab 991



Grab 977

(Haflner 1978, taf. 336, 337).

W

WEDERATH-BELGINUM n. (suite)

Nachdem die Nekropole in mehreren Kampagnen von 1954 bis 1985 fast komplett untersucht wurde und in der archäologischen Forschung aufgrund des nachvollziehbaren Romanisierungsprozesses und der zahlreichen Gräberfeldanalysen Berühmtheit erlangte, lag der Focus der Forschungen in den vergangenen zwei Jahrzehnten deutlich stärker in der Siedlung und den Ausgrabungen im Tempelbezirk 2. Befunde und das Fundmaterial der Jahre 2004–2011 aus diesem Tempelbezirk belegen inzwischen eindeutig einen Kultplatz, dessen Anfänge in Latène C zu sehen sind. Damit ist die sakrale Bedeutung des Kultplatzes im Westen und des Friedhofs im Osten in einem ganz anderen Blickwinkel zu betrachten.

Was die Forschung in den vergangenen Jahren beschäftigt, ist die Frage, wo sich die Siedlung oder die Gehöfte der Menschen befanden, die in der Nekropole bestattet haben. Verschiedene Surveys im unmittelbaren Umfeld von Belginum brachten weitere römischerzeitliche Fundstellen, allerdings handelt es sich vornehmlich um *villae rusticae*. Erst eine Feldbegehung im Jahre 2008 zeigte erste Ergebnisse zur eisenzeitlichen Besiedlung. Die prospektierte Fläche liegt an einem nach Süden geneigten Hang unweit des Plateaus eines von Ost nach West verlaufenden Geländesporns. Am südwestlichen Hangfuß liegt eine Quelle, ein kleiner Bach fließt in dort Richtung Wederath. Aus dem Bereich der Hangfläche stammen mehrere Keramikscherben, wahrscheinlich der Jüngeren Hunsrück-Eifel-Kultur (HEK), möglicherweise haben wir hier erste Hinweise auf eine keltische Hofstelle oder einen Weiler. Unweit des Fundortes befindet sich das große Hügelgräberfeld der Älteren und Jüngeren HEK von Götzertho.

Die Untersuchungen und Forschungen zu den Lagebeziehungen von Gräberfeld, Kultplatz und Siedlung(en) oder Gehöften der keltischen Zeit im Umland von Belginum werden fortgesetzt. Gleichzeitig sollen Eisenlagerstätten und weitere Metallvorkommen kartiert werden. Die zukünftigen Untersuchungen bleiben spannend und werden sicherlich manches überraschende Ergebnis zur keltischen Lebens- und Arbeitswelt im Hunsrück bringen.

Den archäologischen Stätten Bibracte und Belginum ist außer ihrer keltischen und römischen Geschichte gemeinsam, dass die Siedlung mit den Gräberfeldern und das gesamte Umland eine unendliche Fülle an Forschungsmöglichkeiten bieten. Forschungen, die Wissenschaftler aus ganz Europa zusammenführen und in deren Kreis ich Jean-Paul kennenlernte, ein geschätzter Diskussionspartner und vorzüglicher Gastgeber. Jean Paul, alles Gute und noch viele Forscherjahre bei bester Gesundheit!

Cordie (R.) Hrsg. — *Belgium. 50 Jahre Ausgrabungen und Forschungen*. Mainz, 2007.

Haffner (A.) — *Gräber, Spiegel des Lebens. Zum Totenbrauchtum der Kelten und Römer am Beispiel des Treverer-Gräberfeldes Wederath-Belgium*. Mainz, 1989.

Haffner (A.) — *Das keltisch-römische Gräberfeld von Wederath-Belgium*. Mainz, 1971, 1974, 1978 (Trierer Grabungen und Forschungen VI, 1-3).

Cordie-Hackenberg (R.), Haffner (A.) — *Das keltisch-römische Gräberfeld von Wederath-Belgium*. Mainz, 1991, 1997 (Trierer Grabungen und Forschungen VI, 4, 5).

Lukas (D.), Teegen (W.R.), Cordie (R.), Schrickel (M.), König (J.), Fleischer (F.) — Auf der Suche nach den Kelten – Systematische Prospektionen im Umkreis von Belginum. In: Schönfelder (M.), Sievers (S.) Hrsg. — *L'âge du Fer entre la Champagne et la vallée du Rhin = Die Eisenzeit zwischen Champagne und Rheintal. Actes du 34^e colloque international de l'Afeaf* (Aschaffenburg, 13-16 mai 2010). Mainz, 2012, 263-290 (RGZM - Tagungen; 14).





.....
Remède
(source : melby.fr)
.....

X

XÉROSTOMIE n.f.

Grave maladie caractérisée par un assèchement de la bouche.

Ce fléau est combattu en Gaule depuis fort longtemps. Sans remonter aux calendes grecques, on peut considérer que les Massaliotes ont grandement contribué à soulager ce cancer de l'humanité. À l'occasion de grands symposiums, les patients sont soignés par ingestion d'un liquide violacé obtenu par fermentation de fruits se développant en grappes. Le remède est appliqué lors de nombreuses occasions, même pour la mise en terre d'un tonton, du chef local ou d'un prestigieux prince. Un peu plus tard, les peuples italiques développent la thérapie et le fameux nectar salvateur est importé en Gaule dans des quantités presque inimaginables. Tous, du plus petit ambact au cavalier le plus honorable, suivent la prescription médicale. Le coût est élevé, un esclave contre une amphore, mais l'ivresse sacrée n'a pas de prix. Réunis en assemblée, le contenu des amphores est englouti pur et, avec une petite dose d'hybris, on règle les problèmes. Il y a certes quelques débordements (de coupe), mais en général, on se contente de sabrer les récipients vides et de sacrifier un animal ou quelques armes. Le plus audacieux fut probablement le Roi Luern qui, dans douze stades carrés, organisa une cuite magistrale dans le seul but de soigner son peuple. Cette médecine fut si bien ancrée que la culture du fruit bachique fleurit en Gaule. Ausone nous le rappelle encore aujourd'hui.

Conscient de cet héritage culturel, les Protohistoriens, de l'AFAN jusqu'au Collège de France, ont respecté la mémoire de leur sujet d'étude. L'un des premiers, J. Déchelette, n'a pas eu le temps de se consacrer à sa cirrhose, l'État Français l'ayant envoyé au front en 1914 alors qu'il avait 52 ans ! Il est probable que sa parfaite connaissance de l'archéologie ennemie l'ait conduit à sa perte. Il fallut tout même attendre les années soixante-dix avant que le flambeau ne fût repris. C'est alors que la pratique du Potlach ressurgit tout naturellement. Avec toujours un peu d'hybris, il arriva même qu'un tonneau disparût lors d'un colloque.

Après quelques banquets mémorables, le Gros¹ pris sous sa coupe un jeune archéologue insouciant, mais très au fait des pratiques de la libation. Comme l'Europe médicale s'imposait naturellement chez Jean-Paul, il emmène le Poitevin à Budapest pour soigner sa xérostomie. Prévenu des us et coutumes locaux, c'est avec une bouteille de champagne à la main qu'il fait connaissance de Miklós Szabó dans les impressionnants locaux de l'Université hongroise. Après une délicieuse soupe froide à la cerise dans un restaurant fort agréable, la cure pouvait commencer. La maladie fut alors soignée par la dégustation, sans modération, de toutes les palinkas du pays. Le séminaire qui s'ensuivit fut assez guilleret... De retour en France, la thérapie est appliquée et, depuis, nul protohistorien ne souffre de dessèchement buccal.

¹Voir « Gros »



Y

YONNE n.f.

C'est à proximité de Bibracte, sur la même commune de Glux-en-Glenne, que les géographes localisent les sources de l'Yonne. Quoiqu'indiqué par différents panneaux à caractère touristique, ce lieu prend la forme d'un modeste trou d'eau au milieu d'un marécage. Il s'agit pourtant là de la tête d'un des bassins versants les plus importants de la France. Si l'on se rapporte aux atlas les plus récents, on peut y lire que cette rivière parcourt 295 km avant de se jeter dans la Seine à Montereau-Fault-Yonne.

Depuis César et même bien avant si l'on suit Strabon, les habitants de ces régions autant que la science géographique l'ont relégué au rang de tributaire de la Seine. Il n'en est rien pourtant puisque tout un chacun sait qu'en période de basses eaux, l'Yonne porte un débit d'un tiers plus important que la Seine à leur point de rencontre, plus de deux fois lors de ses nombreuses crues. Il s'agit là d'une erreur et d'une occurrence assez rare, qui ne trouve ni parallèle en Europe occidentale, ni explication rationnelle. Même sur la portion de son cours ou son hydronymie fait unanimité, son nom manque de publicité. On regrettera que l'on ait préféré affubler la commune qui abrite ses débuts du qualificatif d'« en Glenne » alors que celle qui voit la naissance de sa concurrente porte le nom prestigieux de Saint-Germain-Sources-Seine. Qui se rappelle encore que le département de la Nièvre devait, selon les décisions de la constituante, se nommer Haute-Yonne en 1792 ? Les habitants du

Nivernais, rejetant toute collusion avec ceux de l'Auxerrois, lui préférèrent le nom d'un vague ruisseau, guéable sur tout son parcours, plutôt que d'être rapprochés de près ou de loin à celui de ce maudit cours d'eau.

Son nom lui-même est ignoré des auteurs Sautiques. César, qui l'a pourtant maintes fois franchie et qui a versifié pendant tout un hiver à quelques pas de sa source, n'en pipe mot. Les géographes Strabon et Ptolémée l'ignorent. Ammien Marcelin, lui-même, ne veut pas la voir alors qu'il décrit avec force détail le parcours difficile du César Julien entre Autun, Saint-Moré et Auxerre (Historia, XVI). Ce n'est que bien plus tard, sous la plume des moines auxerrois, qu'il faut attendre les mentions les plus anciennes, sous des formes vraisemblablement bien abâtardies (*Iona* au VI^e siècle). On comprend donc l'intérêt de l'historien auxerrois Jean Lebeuf qui au milieu du XVIII^e siècle, nous décrit une inscription « très mutilée » et lisible « par lui seul » qui mentionne un don fait par un certain Titus Tetricius Africanus à la déesse *Icauna*. Si le formulaire (*Avg Sac deae Icauni*) est tout à fait recevable, on peut douter de la lecture du nom de la divinité elle-même, d'autant que cette fameuse inscription (*CIL XIII, 2921*), invisible avant Lebeuf n'a jamais été revue depuis par quiconque...

Si la leçon est phonétiquement acceptable et intellectuellement (trop) séduisante, il semble honnête de la considérer comme douteuse...

L'Yonne en crue à Paris, avenue Ledru-Rollin, janvier 1910.
© Neurdein / Roger-Viollet
(LeFigaro.fr).



Y

YONNE n.f. (suite)

Il faut donc que cette rivière ait bien maltraité ses riverains pour qu'elle subisse un tel opprobre. Doit-on se racheter de 2000 ans d'erreur en réalisant un vaste *mea culpa* toponymique? Nous devons convenir que rétablir la réalité géographique aujourd'hui rencontrerait de multiples difficultés, qui ne sont pas de détail. Changer le nom du confluent en celui de Montereau-Fault-Seine ne rencontrerait l'opposition que des quelques habitants de la contrée, mais que penser des nouveaux départements de l'Yonne-maritime, des hauts-d'Yonne et de l'Yonne-Saint-Denis? Cela permettrait pourtant de relier plus directement, dans l'esprit de tous, la principale ville des Gaules à la capitale actuelle de la France. On verrait ainsi enfin les sources de l'Yonne fournir la Beauce...

Les sources de l'Yonne, pour y revenir, n'ont pas reçu de la communauté scientifique l'attention qui leur revenait. Depuis bientôt deux siècles, celles de sa concurrente, la Seine, ont connu une vaste renommée archéologique. Révélées par de multiples inscriptions en l'honneur de *Sequana*, frappées dans l'esprit de tous par l'extension des vestiges du sanctuaire qui en occupe les prémisses, monumentalisé et sacralisé par la municipalité de Paris elle-même, les Sources de la Seine éclipsent suffisamment celles de sa voisine. Pourtant, il convient de reconsidérer cette apparente prééminence.

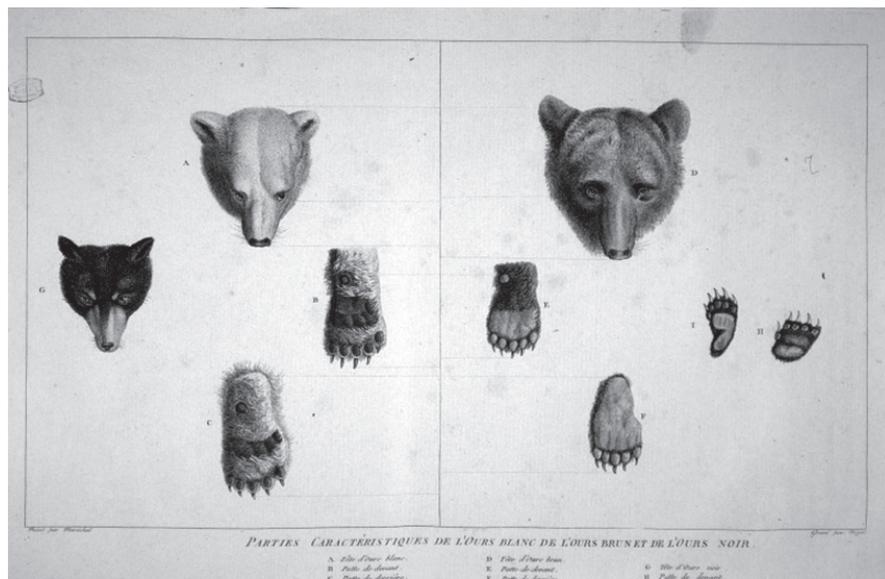
Dès la fin du XIX^e siècle, le comte d'Aboville signalait quelques meurgers antiques au pré d'Yonne, sans qu'il y mène (bien heureusement) d'exploration approfondie. Il faut attendre le début des années 1980 pour qu'une équipe d'amateurs locaux, menée par Cl. Pequiniot, s'y intéresse plus avant. Dotée de moyens limités (le projet Bibracte n'avait pas encore débuté), elle dégage

quelques murs, récolte un peu de matériel et relève le plan des structures. Il s'agit à l'évidence d'un sanctuaire, doté d'un péribole et de deux ou trois temples. La publication de cette découverte emporte la conviction de tous : il s'agit d'un monument caractéristique du culte des sources, répandant, en bien moins monumental et en plus modeste, à celui des sources de la Seine... La hiérarchie était respectée.

Mais l'histoire ne s'arrête pas là. Un jour de septembre 2003, attelés à des recherches mycologiques bien loin d'une démarche archéologique concertée, G. Bataille et moi-même eûmes l'œil attiré par de vastes mouvements de terrains aux alentours du sanctuaire. Une observation plus attentive révéla un tapis d'amphores italiques et un abondant mobilier céramique, dont l'extension ne pouvait pas être mesurée au premier coup d'œil. Très rapidement, le dossier fut repris par quelques collègues de l'équipe de Bibracte (tout d'abord Dieter Demey en 2004 puis Peter Haupt et Martin Schönfelder). Leurs travaux de terrain, consistant en une prospection systématique des chablis et des taupinières ont bientôt reconnu une extension énorme qui, au fur et à mesure des campagnes (entre 2005 et 2010), atteignit près de 150 hectares. C'était une véritable agglomération qui fut bientôt révélée, née du Beuvray et morte en même temps qu'elle.

Certes, sa renommée scientifique n'atteint pas encore celle des sources de la Seine. Son extension autant que son importance permettent cependant de regarder d'un jour nouveau le bord de ces sources.





Gravure sur cuivre in BUFFON, Georges-Louis Leclerc, comte de DAUBENTON, Louis-Jean-Marie, *Histoire naturelle générale et particulière, avec la description du Cabinet du Roi*. A Paris : de l'imprimerie royale, 1760.

Z

ZOOMORPHE adj.

Qui figure un animal

Les Gaulois ne représentent pas de bêtes de tous poils, les poils, c'est bon pour les Romains; pas d'ours*, pas de loups, mais des sangliers, des bovins, des chevaux, des cerfs, des rapaces et quelques chiens. Ils se laissent parfois aller à une figuration de tortue mais c'est très long à dessiner, surtout les écailles de la carapace unies en bouclier au-dessus des têtes de soldats. Sans vouloir chercher la petite bête, il aurait fallu à Noé une arche minuscule pour loger un si petit échantillon d'animaux. Appelons un chat un chat, la création à la mode gauloise aurait changé la face du monde. Dieu dit: « Que de la terre viennent des êtres vivants: bestiaux, bestioles, bêtes sauvages » et il vit que cela était bon... Cochon qui s'en dédit, l'homme n'est pas encore inventé. Qui de l'œuf ou de la poule? La bête à bon dieu n'est pas au programme quand on fait la bête à deux dos; de cette intrication monstrueuse naissent les animaux extraordinaires comme ceux que nous pouvons observer sur les parures laténiennes: le mariage de la carpe et du lapin.

Sans vouloir tuer un âne à coup de figue, ni s'attirer les foudres du sanglier, donner une forme à l'animal n'oblige pas nécessairement à le singer. La ressemblance n'est vitale qu'à la phalène du bouleau, petit papillon de nuit de la famille des géométridés qui, le jour, se dissimule sur les rameaux de l'arbre. Le mimétisme du papillon et du bouleau rend la phalène invisible aux yeux de ses prédateurs. La mimesis est absente de la figure zoomorphe Celte. Nul besoin de pense-bête pour représenter l'animal, il suffit de regarder le vivant en mouvement et d'en saisir les élans. Ceux dont je parle ici sont privés de bois aplatis en éventail.

* **T**out Gaulois sait qu'il est difficile de vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué. Cependant, un récit ancien issu de la Geste d'Ile de France témoigne de la manière dont la figure de Mouron l'oursin sauva le petit Jean-Paul des griffes de féroces agresseurs. Alors que ces derniers s'apprétaient à le frapper avec sauvagerie, ils reconnurent en lui le frère de celui qui jouait Mouron l'oursin et tournèrent les talons, priant les dieux que le totem ne leur porte pas malheur. Cette scène montre une survivance de croyances druidiques dans la seconde moitié du XX^e siècle et dans le 4^e arrondissement de Paris. En effet, nous observons que jouer le rôle d'un oursin dans une pièce de théâtre – représentation à caractère rituel – avait des vertus prophylactiques pour l'officiant et les membres de sa tribu. Aujourd'hui encore, nous retrouvons la mémoire du pouvoir protecteur de la figure d'oursin dans les petits ex-voto en peluche offerts aux petits enfants.



Le "PETIT GUILLAUMET ILLUSTRÉ" à 8^e

vaut les publications de 35^e



Nous le démontrons

ici

LISEZ !

Notre Table Générale
des matières est faite
comme un dictionnaire;
toutes les notices y sont
classées par lettre
alphabétique. Il est donc
on ne peut plus facile d'y
trouver rapidement tout
ce que l'on désire.

Veut-on par exemple une
bouteille de vin,
il suffit de se répertorier
à la lettre B et, là,
de suivre dans la marge
des colonnes jusqu'au mot
recherché pour le trouver
page 31.

| | Pages |
|--------------------------------|-------|
| (A) Acrostiche..... | 7 |
| Aquitaine | 9 |
| Archéologie(s) | 11 |
| Archéologue..... | 13 |
| Artefact | 15 |
| Artisanat | 17 |
| Assemblage | 19 |
| Avallon | 21 |
| (B) Barbaresque | 23 |
| Bête de Glux | 25 |
| Bibliographie | 27 |
| Bougnette | 29 |
| Bouteille de vin | 31 |
| Bras | 33 |
| Bricoler..... | 35 |
| Bulliot..... | 37 |
| (C) Cadre à dessin..... | 39 |
| Catégorie fonctionnelle.... | 41 |
| Celtes | 43 |
| Champignon | 45 |
| Char..... | 47 |
| Chat..... | 49 |
| Chenet | 51 |
| Clandoche..... | 53 |
| Clou..... | 55 |
| Clous | 57 |
| Conduite accompagnée | 59 |
| Cordonnier | 61 |
| Cosaque..... | 63 |
| Crâne..... | 65 |
| Croyance (objet de) | 67 |
| Cruche | 69 |
| (D) Dame..... | 71 |
| Dangerous man..... | 73 |
| Décapage..... | 75 |
| Déchelette..... | 77 |

MIEUX VIVRE DEHORS, EN PLEIN AIR. MIEUX VIVRE CHEZ SOI À LA MAISON. MIEUX VIVRE ENTRE AMIS.
MIEUX VIVRE LES JOIES DES TRAVAUX MANUELS. MIEUX VIVRE AU JARDIN, CAR IL FAUT CULTIVER SON JARDIN.
MIEUX VIVRE CHAQUE INSTANT AVEC LE PETIT GUILLAUMET ILLUSTRÉ !

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

| | Pages |
|--------------------------------|-------|
| Dyslexie..... | 79 |
| E Église..... | 81 |
| Émancipation..... | 83 |
| Emboîture..... | 85 |
| Enclume..... | 87 |
| Entrave, le retour..... | 89 |
| Étincelle..... | 91 |
| Être ou ne pas être..... | 93 |
| F Ferme (gauloise)..... | 95 |
| Fibule..... | 97 |
| Fleuriste..... | 99 |
| Fondue..... | 101 |
| Forcole..... | 103 |
| Fossé..... | 105 |
| Fouille..... | 107 |
| Fourreau..... | 109 |
| Fruste..... | 111 |
| G Gauche-r..... | 113 |
| Grâce..... | 115 |
| Grognaſse..... | 117 |
| Gros..... | 119 |
| Gui..... | 121 |
| Guillaumet en Guillaumet123 | |
| H Heureux@qui.com..... | 125 |
| I Île..... | 127 |
| Indéterminé..... | 129 |
| Ivoirier..... | 131 |
| J Jatte..... | 133 |
| Jaune..... | 135 |
| K Kragenfibel..... | 137 |
| L Landier..... | 139 |
| Lidar..... | 141 |
| Livre interdit..... | 143 |
| Louche-Casserolle..... | 145 |
| Louvette..... | 147 |
| M Madone..... | 149 |
| Matrice..... | 151 |
| M'é't'h'o'd'e³ b'e'l'g'e³ | 153 |

| | Pages |
|------------------------------|-------|
| Morvan..... | 155 |
| Mouton..... | 157 |
| N Naves..... | 159 |
| O Ogre..... | 161 |
| P Pédagogie..... | 163 |
| Pierre à venin..... | 165 |
| Pinard..... | 167 |
| Pipe..... | 169 |
| Potiche..... | 171 |
| Poulet mérovingien..... | 173 |
| Praeda..... | 175 |
| Q Quantifier..... | 177 |
| Queue de paon..... | 179 |
| R Recette..... | 181 |
| Regard..... | 183 |
| Retraite... au couvent..... | 185 |
| Retraite... militaire..... | 187 |
| Ridicak..... | 189 |
| Rivets roulés..... | 191 |
| S Schichtpaket..... | 193 |
| Sexe (archéologie du)..... | 195 |
| Situlture..... | 197 |
| Suisse..... | 199 |
| T Tango..... | 201 |
| Terrain..... | 203 |
| Traces..... | 205 |
| Tumulus..... | 207 |
| Type..... | 209 |
| U U Cerneho Vola..... | 211 |
| Uerodunum..... | 213 |
| V Vin..... | 215 |
| Vix..... | 217 |
| Voyage (d'étude)..... | 219 |
| Vrac..... | 221 |
| W Wederath..... | 223 |
| X Xerostomie..... | 225 |
| Y Yonne..... | 227 |
| Z Zoomorphe..... | 229 |

RECEVEZ EN CADEAU UNE SUPERBE CLÉ, IDÉALE POUR UNE SERRURE
L. maxi : 96 mm, l. maxi : 27 mm, Ep. : 3,5 et 9 mm

NE RIEN ÉCRIRE SUR LES ZONES TEINTÉES, RÉSERVÉES À NOS SERVICES.

| QUI? | A ÉCRIT QUOI? | PAGE? |
|------------------------------|---------------|-------|
| ADAM ANNE-MARIE | | |
| BACKHAUS CARLA | | |
| BARDEL DAVID | | |
| BARRAL PHILIPPE | | |
| BARRIER SYLVIE | | |
| BATAILLE GÉRARD | | |
| BECK PATRICE | | |
| BEHAGUE BERTRAND | | |
| BELLON CATHERINE | | |
| BERNAL JOSÉ | | |
| BERNAL JOSÉ | | |
| BOCHNAK TOMEK | | |
| BOCHNAK ANNA/BOCHNAKOVA ANNA | | |
| BOCHNAKOVA ANNA | | |
| BONNAIRE EMMANUELLE | | |
| BOUCHARLAT ELISE | | |
| BOUCHARLAT ELISE | | |
| BUCHSENSCHUTZ OLIVIER | | |
| CLERC JULIE | | |
| COLLIS JOHN | | |
| CORDIE ROSEMARIE | | |
| DAUBIGNEY ALAIN | | |
| DEFFRESSIGNE SYLVIE | | |
| DEMIERRE MATTHIEU | | |
| DEYBER ALAIN | | |
| DUBREUCQ EMILIE | | |
| DUBREUIL JOHANNE | | |
| DUBREUIL JOHANNE | | |

Merci pour votre participation !

Pour les personnes mariées,
signatures des deux époux.

TOTAL



BULLETIN-RÉPONSES

2006

32

2303

6

RECEVEZ EN CADEAU UNE FIBULE AVEC NOUVEAU SYSTÈME DE FERMETURE BREVETÉ
Corole interne, dotée de quatre spires ; poids : 8,9 g

NE RIEN ÉCRIRE SUR LES ZONES TEINTÉES, RÉSERVÉES À NOS SERVICES.

| QUI? | A ÉCRIT QUOI? | PAGE? |
|---------------------------------|---------------|-------|
| DUMONT ANNIE | | |
| DUNNING CYNTHIA | | |
| DUROST SÉBASTIEN | | |
| DUVAUCHELLE ANIKA | | |
| FEUGÈRE MICHEL | | |
| FICHTL STEPHAN | | |
| FLOUEST ANNE | | |
| FLOUEST JEAN-LOUP | | |
| FLUTSCH LAURENT, KAENEL GILBERT | | |
| FLUTSCH LAURENT, KAENEL GILBERT | | |
| GIUDICELLI MYRIAM | | |
| GOMEZ DE SOTO JOSÉ | | |
| GRUEL KATHERINE | | |
| GUICHARD VINCENT/MOREAU RAPHAËL | | |
| JACOB J.-PAUL/LEREDDE HENRI | | |
| JACOB JEAN-PAUL | | |
| JACOB JEAN-PAUL | | |
| JOLY MARTINE | | |
| JUD PETER | | |
| KAENEL GILBERT, FLUTSCH LAURENT | | |
| KAENEL GILBERT, FLUTSCH LAURENT | | |
| KAENEL GILBERT, FLUTSCH LAURENT | | |
| KAURIN JENNY | | |
| KRAUZ SOPHIE | | |
| KURZAJ M.-CAROLINE | | |
| LACOSTE DOMINIQUE | | |
| LANDOLT MICHAËL | | |
| LE BIHAN JEAN-PAUL | | |

Merci pour votre participation !

Pour les personnes mariées,
signatures des deux époux.

TOTAL



BULLETIN-RÉPONSES

2001

32

258

1

RECEVEZ EN CADEAU UN CASQUE-LOUCHE, IDÉAL POUR MADAME À LA CUISINE,
RECOMMANDÉ POUR MONSIEUR À LA GUERRE, ET POUVANT SE RENDRE UTILE À LA SIDÉRURGIE

NE RIEN ÉCRIRE SUR LES ZONES TEINTÉES, RÉSERVÉES À NOS SERVICES.

QUI?

A ÉCRIT QUOI?

PAGE?

| | | |
|----------------------------------|--|--|
| LEWUILLON SERGE | | |
| LEWUILLON SERGE | | |
| LOISEAU CHRISTOPHE | | |
| LUGINBÜHL THIERRY | | |
| LUGINBÜHL THIERRY | | |
| MAILLIER ANTOINE | | |
| MARION STÉPHANE | | |
| MASSE ARMELLE | | |
| MÉNIEL PATRICE | | |
| MÉNIEL PATRICE | | |
| METZLER JEANNOT, GAENG CATHERINE | | |
| MEYLAN FRANÇOIS | | |
| MILCENT PIERRE-YVES | | |
| NILLESSE OLIVIER | | |
| NOUVEL PIERRE | | |
| NOUVEL PIERRE | | |
| OLIVIER LAURENT | | |
| OLMER FABIENNE | | |
| OLMER FABIENNE, VIAL ELOÏSE | | |
| PAUNIER DANIEL | | |
| PAUNIER DANIEL | | |

Merci pour votre participation !

Pour les personnes mariées,
signatures des deux époux.

TOTAL



RECEVEZ EN CADEAU UNE ANSE ERGONOMIQUE SPÉCIALEMENT FAÇONNÉE
DANS NOS ATELIERS POUR BIEN ATTRAPER LA QUEUE DU MICKEY

NE RIEN ÉCRIRE SUR LES ZONES TEINTÉES, RÉSERVÉES À NOS SERVICES.

QUI?

A ÉCRIT QUOI?

PAGE?

| | | |
|---------------------------------|--|--|
| PÉRÉNOGUËSSANDRA/GEORGESVINCENT | | |
| PERNET LIONEL | | |
| PERRIN FRANK | | |
| PERRIN FRANK | | |
| PIERREVELCIN GILLES | | |
| PIERREVELCIN GILLES | | |
| PIETERS MAXENCE | | |
| PONS BRUN ENRIQUETTA | | |
| POUX MATTHIEU | | |
| REDDÉ MICHEL | | |
| RIECKHOFF SABINE | | |
| RIECKHOFF SABINE | | |
| SCHÖNFELDER MARTIN | | |
| SZABÓ MIKLÓS | | |
| TEEGEN WOLF | | |
| THEVENOT JEAN-PAUL | | |
| TIKONOFF NICOLAS | | |
| TISSERAND NICOLAS | | |
| TISSERAND NICOLAS | | |
| URIE ROB | | |
| VERRIER GUILLAUME | | |
| VIAL ELOÏSE | | |
| VIAL ELOÏSE | | |
| VIAL ELOÏSE | | |
| WILMOUTH ANNE | | |
| WILMOUTH ANNE | | |
| WIRTZ BRUNO | | |

Merci pour votre participation !

Pour les personnes mariées,
signatures des deux époux.

TOTAL



LE "PETIT GUILLAUMET ILLUSTRÉ" EST ENTIÈREMENT FABRIQUÉ DANS NOS ATELIERS ET EN UNE QUANTITÉ TELLE QUE NOUS AVONS PU ARRIVER À UN PRIX DE VENTE DE PRÈS DE LA MOITIÉ DE SA VALEUR RÉELLE !

VOULEZ-VOUS CONTACTER



*La dynamique
d'une communauté
scientifique*

| | |
|----------------------------|------------------------------------|
| Adam Anne-Marie | amadam@umb.u-strasbg.fr |
| Backhaus Carla | carla.backhaus@gmx.de |
| Bardel David | david.bardel@inrap.fr |
| Barral Philippe | philippe.barral@univ-fcomte.fr |
| Barrier Sylvie | sylvie.barrier@unil.ch |
| Bataille Gérard | gerard.bataille@inrap.fr |
| Beck Patrice | patrice.beck3@orange.fr |
| Behague Bertrand | bertbehague@gmail.com |
| Bellon Catherine | catherine.bellon@inrap.fr |
| Bernal José | jose-manuel.bernal@unil.ch |
| Bochnak Anna | abochnak@museum.krakow.pl |
| Bochnak Tomek | tbochnak@univ.rzeszow.pl |
| Bochnakova Anna | anna.bochnak@uj.edu.pl |
| Bonnaire Emmanuelle | ebonnaire@douaisis-agglo.com |
| Boucharlat Elise | elise.boucharlat@culture.gouv.fr |
| Buchenschutz Olivier | buchs@ens.fr |
| Clerc Julie | j-clerc@hotmail.fr |
| Collis John | j.r.collis@sheffield.ac.uk |
| Cordie Rosemarie | belginum@t-online.de |
| Daubigny Alain | alain.daubigny@univ-fcomte.fr |
| Defressigne Sylvie | sylvie.defressigne@inrap.fr |
| Demierre Matthieu | matthieu.demierre@unil.ch |
| Deyber Alain | alain.deyber@gmail.com |
| Dubreucq Emilie | emiliedubreucq@yahoo.fr |
| Dubreuil Johanne | dubreuiljohanne@gmail.com |
| Dumont Annie | annie.dumont@culture.gouv.fr |
| Dunning Cynthia | cynthia.dunning@archaeoconcept.com |
| Durost Sébastien | sebastien.durost@wanadoo.fr |
| Duvauchelle Anika | atduvauchelle@yahoo.fr |
| Feugère Michel | michel.feugere@wanadoo.fr |
| Fichtl Stephan | fichtl@noos.fr |
| Flouest Anne | a.flouest@bibracte.fr |
| Flouest Jean-Loup | jl.flouest@wanadoo.fr |
| Flutsch Laurent | laurent.flutsch@lausanne.ch |
| Gaeng Catherine | catherine.gaeng@mnha.etat.lu |
| Georges Vincent | vi.georges@wanadoo.fr |
| Giudicelli Myriam | myriam@guillaumet.fr |
| Gomez de Soto José | jpgzsoto@free.fr |
| Gruel Katherine | katherine.gruel@ens.fr |
| Guichard Vincent | v.guichard@bibracte.fr |
| Jacob Jean-Paul | jean-paul.jacob@inrap.fr |
| Joly Martine | martine.joly@paris-sorbonne.fr |
| Jud Peter | p.jud@archeodunum.fr |
| Kaenel Gilbert | gilbert.kaenel@unil.ch |

Un bon conseil ! Ce Petit Guillaumet Illustré ne souffre pas la médiocrité.

SI VOS MOYENS VOUS LE PERMETTENT, N'HÉSITEZ PAS, ACHÉTEZ UN "PETIT GUILLAUMET ILLUSTRÉ".
C'EST LA PLUS PARFAITE ET LA PLUS BELLE PUBLICATION DU MONDE : SA MAIN ET SON FORMAT SONT INÉGALABLES.
300 EXEMPLAIRES SEULEMENT SONT DISPONIBLES ET IL SERA IMPOSSIBLE D'EN TROUVER UN D'OCCASION !

NOS AUTEURS ?

| | |
|------------------------------------|-------------------------------------|
| Kaurin Jenny | jennykaurin@yahoo.fr |
| Krauz Sophie | sophie.krauz@orange.fr |
| Kurzej Marie-Caroline | mck@hotmail.fr |
| Lacoste Dominique | d.lacoste@bibracte.fr |
| Landolt Michaël | michael.landolt@pair-archeologie.fr |
| Le Bihan Jean-Paul | crafarkeo29@laposte.net |
| Leredde Henri | leredde@noos.fr |
| Lewuillon Serge | tae.lewuillon@wanadoo.fr |
| Loiseau Christophe | christophe.loiseau@eveha.fr |
| Luginbühl Thierry | thierry.luginbuhl@unil.ch |
| Maillier Antoine | a.maillier@bibracte.fr |
| Marion Stéphane | stephane.marion@culture.gouv.fr |
| Masse Armelle | masse.armelle@cg62.fr |
| Méniel Patrice | menielpat@aol.com |
| Metzler Jeannot | jmetzler@pt.lu |
| Meylan François | f.meylan@archeodunum.ch |
| Milcent Pierre-Yves | py.milcent@tlse2.fr |
| Moreau Raphaël | docu@bibracte.fr |
| Nillesse Olivier | olivier.nillesse@inrap.fr |
| Nouvel Pierre | pierre.nouvel@univ-fcomte.fr |
| Olivier Laurent | laurent.olivier@culture.gouv.fr |
| Olmer Fabienne | fabienne.olmer@montp.cnrs.fr |
| Paunier Daniel | Daniel.Paunier@unil.ch |
| Péré-Noguès Sandra | perenog@univ-tlse2.fr |
| Pernet Lionel | l.pernet@montpellier-agglo.com |
| Perrin Frank | franck.perrin@univ-lyon2.fr |
| Pierrelvein Gilles | gilles_pierrelvein@hotmail.com |
| Pieters Maxence | maxence.pieters@gmail.com |
| Pons Brun Henriqueta | eponsbrun@terra.es |
| Poux Matthieu | matthieu.poux@univ-lyon2.fr |
| Reddé Michel | redde.michel@yahoo.fr |
| Rieckhoff Sabine | sabine.rieckhoff@online.de |
| Schönfelder Martin | schoenfelder@rgzm.de |
| Szabó Miklós | szabo.miklos@btk.elte.hu |
| Teegen Wolf-R | teegen@vfpa.fak12.uni-muenchen.de |
| Thevenot Jean-Paul | jean-paul.thevenot@u-bourgogne.fr |
| Tikonoff Nicolas | nicolas.tikonoff@inrap.fr |
| Tisserand Nicolas | nicolas.tisserand@inrap.fr |
| Urie Rob | urie3@wanadoo.fr |
| Verrier Guillaume | g.verrier@archeodunum.fr |
| Vial Eloïse | e.vial@bibracte.fr |
| Wilmouth Anne | anne.wilmouth.hag57@wanadoo.fr |
| Wirtz Bruno | Bruno.Wirtz@univ-brest.fr |

Si vous ne pouvez pas mettre 8€ pour avoir une publication irréprochable, n'en achetez pas !

Deux milles cinq cents

ARCHÉOLOGUES

Lisent chaque atenoux

LE CHASSEUR GAULOIS

n° -67
samo. 51 av.



spécial TRINOXTION SAMONI

ABONNEMENT

300 potins

ÉTRANGER

600 deniers

Chaque numéro compte 128 pages et apporte aux abonnés un mois de lecture saine, instructive, intéressante et récréative sur une foule de sujets variés. C'est vraiment le journal-type de tout archéologue protohistorien, à la ville comme à la campagne, le journal qui plaît et qui rend service à tous, quels que soient le grade et l'organisme de rattachement.

Adresse : **LE CHASSEUR GAULOIS**,
oppidum de Bibracte (Pays Éduen).

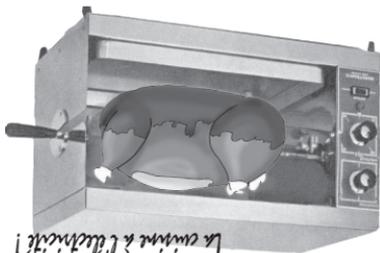
Compte courant archépostal : Rolin n° 5594.





ACCESSOIRE DE "CLOSE SENSING" POUR GÉOARCHÉOLOGUE
 "La Leutruse" : Sonde démontable en acier nickelé et chromé, pointe en Duralumin[®] poignée ergonomique pour tous types de sols. *Modèle recommandé pour sa parfaite fabrication et l'usage indistinct qu'elle peut faire.*

46. B1073. Mod. démontable en 5 pièces (représenté par la gravure)..... 50 fr
 35 fr



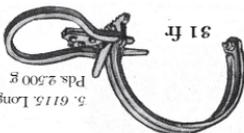
La cuisine à l'électrification !

ROTISSOIRES "JPG", MODÈLE GRAND LUXE
 Parfait pour, sans odeur ni fumée : rôti une grande pièce de viande, en conservant au met toute sa saveur et toute ses valeurs nutritives.
 Carrosserie en acier inoxydable, chauffage à rayonnement infrarouge, 3 allures de chauffe, minuterie, voyants lumineux, broche rotative, grille métallique & plat métallique.
Idéal pour partager le coctail entre amis !
 dim. 160*120*110 cm. Pds. tot à vide 92 kg. Charge max. 160 kg
 92. Z1016. Mod. 120 volts, puis. 1.350 watts } 2.190 fr
 92. Z1016 bis. — 220 — 1.630 watts

En ballé l'oville française
 Qualité NYLFRANCE

F Pélerine imperméable.
 forme ronde, très ample, capuchon fixe à fermeture par chaînette, passe-bras intérieur.
 Idéal pour que la pluie du matin ne vous arrête plus !
 Les dimensions indiquées sont les dimensions des manches.
 Modèle type des archéologues professionnels.
 Piège "Col de cygne"
 5. 6113. Long. 25 cm
 Pds 2.500 g

Piège "Col de cygne" à engrenages tout en acier extra, mâchoires mi-ronde, fort ressort fer à cheval, système d'ouvert, par engrenages assure un fonctionnement parfait. Idéal pour fouisseurs qui dégringent les tombes plates !
 Très puissant et très sensible. Avec mode d'emploi.
 C'est une trouvaille !



PIÈGE POUR LA DESTRUCTION DES NUISIBLES

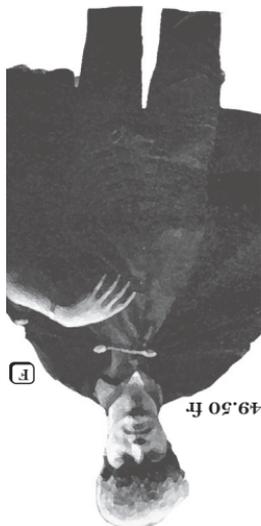
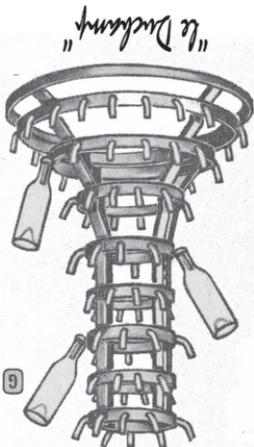
G Egouttoir circulaire galvanisé, monture fer, dents rivées, dit "Le Duchamp". Modèle très stable.
 18. Z1914. Cont. 50 bouteilles, diam. 40 cm, ht. 50 cm, Pds 4 kg..... 31 fr

EGOUTTOIR À BOUTEILLE

Modèle classique, en belle fourrure montée sur crin polyamide Nylon, pratiquement indéformable, du 54 au 60.
 31. X1701. Havane..... 12,50 fr
 31. X1702. Vert bronze.. 19,50 fr



CHAPRA VILLE & SPORT



PÉLERINE IMPERMÉABLE

49,50 fr

F

G

| | | |
|-----|---------------------------------|-----------------------------------|
| 119 | Gros | Martine Joly |
| 121 | Gul | Frank Fernin |
| 123 | Guillaumet en Guillaumet | Serge Lewillon |
| 125 | Heureux@qui.com | Myram Giudicelli |
| 127 | Ile | Jean-Paul Le Bihan |
| 129 | Indéterminé | Nicolas Tisserand |
| 131 | ivoirier | Sophie Krausz |
| 133 | jaette | Jean-Paul Jacob, Hent Leredde |
| 135 | jaune | Laurent Olivier |
| 137 | Kragenbibel | Olivier Nillesse |
| 139 | Landier | Anne Willmouth |
| 141 | Lidar | Bruno Wirtz |
| 143 | Livre | Olivier Nillesse |
| 145 | Louche-Casserolle | Catherine Bellon |
| 147 | Louvre | Laurent Futsch, Gilbert Kaenel |
| 149 | Madone | Anna Bochnak, Anna Bochnakova |
| 151 | Matrice | Katherine Gruel |
| 153 | Méthode belge | Laurent Futsch, Gilbert Kaenel |
| 155 | Morvan | Anne-Marie Adam |
| 157 | Mouron | Sabine Rieckhoff |
| 159 | Naves | Pierre Nouvel |
| 161 | Ogre | Miklós Szabó |
| 163 | Pédagogie | Jenny Kaurin |
| 165 | Pierre à venin | Marie-Caroline Kurzaj |
| 167 | Pinard | Mathieu Poux |
| 169 | Pipette | Dominique Lacoste |
| 171 | Potiche | Sylvie Barrier |
| 173 | Poulet mérovingien | Jean-Paul Jacob |
| 175 | Praeda | Alain Deyber |
| 177 | Quantifier | Olivier Nillesse |
| 179 | Queue de paon & langue de carpe | Vincent Guichard, Raphaël Moreau |
| 181 | Recette | Anne Fouest |
| 183 | Regard | Eloïse Vial |
| 185 | Retraite... au couvent | Patrice Beck |
| 187 | Rédicak | Frank Fernin |
| 189 | Ridicak | Gilles Pierreveldin |
| 191 | Rivet rouillé | Jeannot Metzger, Catherine Gaeng |
| 193 | Schichtpaket | José Bernal |
| 195 | Sexe (archéologie du) | Laurent Olivier |
| 197 | Suture | Annie Dumont, Jean-Michel Trefort |
| 199 | Suisse | Thierry Lugnbühl |
| 201 | Tango | José Bernal |
| 203 | Terrain | Rob Uhe |
| 205 | Traces | Michel Feugère |
| 207 | Tumulus | Bertrand Triboulot |
| 209 | Type | Carla Backhaus |
| 211 | U Cerneho Vola | Gilles Pierreveldin |
| 213 | Verodunum | Philippe Barral |
| 215 | Vin | Guillaume Verrier |
| 217 | Vix | Pierre-Yves Milcent |
| 219 | Voyage (d'étude) | Julie Clerc |
| 221 | Vrac | Thierry Lugnbühl |
| 223 | Wederath | Rosemarie Cordie |
| 225 | Xerostomie | Olivier Nillesse |
| 227 | Yonne | Pierre Nouvel |
| 229 | Zoomorphe | Eloïse Vial |

| | | | |
|---|--------------------------------|---|-----|
| A | Acrostiche | Jean-Paul Thevenot | 7 |
| | Aquitaine | Bert-André Béhague | 9 |
| | Archéologie(s) | Jean-Paul Jacob | 11 |
| | Archéologue | Anna Bochakova | 13 |
| | Artéfact | Elise Boucharat | 15 |
| | Artisanat | David Bardel | 17 |
| | Assemblage | Mathieu Demierre | 19 |
| | Avalion | Sylvie Defrèssigne | 21 |
| B | Barbaresque | Gilbert Kaenel, Laurent Futsch | 23 |
| | Bête de Glux | François Méyan | 25 |
| | Bibliographie | Cynthia Dunning | 27 |
| | Bougnette | Gérard Bataille | 29 |
| | Bouteille de vin | Michel Landolt | 31 |
| | Bras | Antoine Maillet | 33 |
| | Bricoler | Tomèk Bochnak | 35 |
| | Bulliot | Fabienne Olmer, Eloïse Vial | 37 |
| C | Cadre à dessin | Gilbert Kaenel, Laurent Futsch | 39 |
| | Catégorie fonctionnelle | Emilie Dubreucq | 41 |
| | Ceires | John Collis | 43 |
| | Championn | Elise Boucharat | 45 |
| | Char | Martin Schönfelder | 47 |
| | Chat | Sabine Reckhoff | 49 |
| | Chenet | Anne Willmoult | 51 |
| | Clandoché | Michel Reddé | 53 |
| | Clou | Enriqueta Pons Brun | 55 |
| | Clous | Stephan Fichtl | 57 |
| | Conduite accompagnée | Stéphane Marion | 59 |
| | Cordonnier | Jean-Loup Fouvest | 61 |
| | Cosaque | Nicolas Tikonoff | 63 |
| | Crâne | Peter Jud | 65 |
| | Croyance (objet de) | Laurent Olivier | 67 |
| | Cruche | Fabienne Olmer | 69 |
| | Dame | José Gomez de Soto | 71 |
| D | Dangerous man | Sébastien Durst | 73 |
| | Décapage | Patrice Ménéral | 75 |
| | Déchelette | Vincent Georges, Sandra Père-Nogues | 77 |
| | Dyslexie | Armelle Masse | 79 |
| E | Eglise | Gilbert Kaenel, Laurent Futsch | 81 |
| | Emançipation | Nicolas Tisserand | 83 |
| | Embotiture | Christophe Loiseau | 85 |
| | Enclume | Maxence Fiebers | 87 |
| | Entrave, le retour | Alain Dabugney | 89 |
| | Étincelle | Anika Duvachelle | 91 |
| | Être ou ne pas être (une pipe) | Serge Lewillon | 93 |
| F | Ferme (gauloise) | Olivier Nillesse | 95 |
| | Fibule | Wolff-R. Teegen | 97 |
| | Feuriste | Emmanuelle Bonnaire | 99 |
| | Fondue | Daniel Purnier | 101 |
| | Forçole | Olivier Buchsenschutz | 103 |
| | Fosse | Daniel Purnier | 105 |
| | Fouille | Patrice Ménéral | 107 |
| | Fourreau | Lionel Pernet | 109 |
| | Fruste | Eloïse Vial | 111 |
| G | Gauche-r- | Laurent Olivier | 113 |
| | Grâce | Johanne Dubreuil | 115 |
| | Grogasse | Julie Clerc, Johanne Dubreuil, Anne Willmoult | 117 |

tournez la page

qui a écrit quelle notice,

si vous voulez savoir

En désespoir de cause,

ces dîners que le futur ministre de la culture organisait à la veille de l'échec électorale. Son idée est de profiter de la conjoncture politique pour lancer à Bibracte la grande fouille dont rêvent quelques archéologues. L'enthousiasme de Paul Veyne redouble quand, quelques jours plus tard, il réalise que le Beuvray est à deux pas de Chateau-Chinon, sur les terres du nouveau président. « Ça n'a qu'une chance sur dix de réussir », estime-t-il, mais néanmoins le coup est tenté : lui et Goudineau cosignent un courrier au ministre pour lui soumettre « un projet de grande entreprise patrimoniale et culturelle ». La suite, on la connaît...

Vincent GUICHARD
avec l'aide de dossiers d'archives constitués
par Paul FLANDIN et Christian GOUDEINEAU

« Les livres, l'archéologue

et le Président ».

Jean-Paul GUILLAUMET commentant

des publications d'archéologie

au Président de la République,

François Mitterrand, lors de sa visite

du 30 avril 1989 au Mont Beuvray.

Ce jour là, François Mitterrand

annoncera le choix de Bibracte parmi

les Grands Travaux présidentiels.

© Bibracte, Antoine Maillier.



présente » ? La détermination des membres de l'URA 33 put surprendre, qui se déclarèrent prêts à intervenir toutes affaires cessantes et firent différentes démarches pour se trouver des appuis. Ils furent pris au mot. Le ministère les Miterrand devait venir examiner les résultats fin septembre. Ce fut ainsi que démarra la fouille de la Porte du Rebout, sous la direction de Christian Peyre, directeur de l'URA 33, et plus largement que se décida « la reprise de fouilles de grande envergure » comme on le lit dans un courrier signé de Jack Lang en janvier 1985. Sa parfaite connaissance des lieux fit ensuite jouer un rôle essentiel à Jean-Paul qui fut bientôt nommé (en 1986) coordinateur du programme de recherche par le ministère de la Culture.

Vincent GUICHARD
avec la complicité d'Olivier BUCHSENSCHUTZ

... à Bibracte

Au moment où les fouilles reprennent, les pouvoirs publics locaux s'intéressent eux aussi au Beuvray depuis quelques années. La mise en valeur du site fut inscrite en effet dans les projets prioritaires du parc naturel régional du Morvan dès sa création en 1970. Le premier président du parc, Paul Flandrin, fut un ardent défenseur de ce projet. En 1979, le parc fit l'acquisition des terrains situés dans l'enceinte alors reconnue – soit près de 140 ha – tandis que son comité scientifique, institué la même année, débattait des détails du programme, sous l'impulsion du Dr Lucien Olivier, actif archéologue amateur, de Claude Rolley, professeur à l'université de Dijon, et de Jean-Bernard Devauges, directeur régional des antiquités historiques. Un groupe de réflexion fut créé le 25 avril 1981, soit deux semaines seulement avant la conclusion d'une élection présidentielle qui allait donner une autre ampleur à ce projet... Il ne serait plus seulement question d'équiper le site de panneaux d'information et de construire un modeste pavillon d'accueil, comme on l'évoquait jusque-là.

Mais l'initiative qui emporta la décision vint d'ailleurs : Christian Goudreau, alors professeur à l'université de Provence, avait lui aussi fait la visite du Beuvray avec Jean-Paul et s'était convaincu qu'il fallait y relancer un grand chantier. Il en parla avec Paul Veyre. Quelques années plus tard, ce dernier a l'esprit traversé par une « fusée d'imagination », selon ses propres termes : on est le 25 mai 1981. En mars, l'éminent professeur d'histoire romaine au Collège de France s'était arrêté sur le site. Fin avril, il avait rencontré Jack Lang, dans un de

Du Beuvray...

On connaît bien les étapes de la réinvention de Bibracte, au XIX^e siècle, due à la ténacité de Jacques-Gabriel Bulliot. L'érudit autunois y consacra un demi-siècle de sa vie, entre sa première excursion de 1851 sur les traces du culte de saint Martin en pays éduen et sa mort en 1901. On sait aussi que Joseph Déchelette sept brièvement le flambeau, assurant un rayonnement européen aux recherches de son oncle mais étant interrompu par la Grande Guerre dans son projet, initié à l'été 1914, de relancer les fouilles. De la mort de Déchelette à la mise en place du projet scientifique dont rêva ce grand savant, il s'écoula exactement sept décennies pendant lesquels le mont fut déserté par les archéologues. Comment la deuxième réinvention de Bibracte se mit-elle en branle, en 1984 ? On a l'habitude de le résumer en une formule : grâce à la rencontre d'une volonté politique, celle du président Mitterrand, et de l'intérêt renaisissant de la communauté archéologique pour le phénomène des *oppida* qu'avait mis en évidence Déchelette. Cela n'est pas faux, mais cela mérite d'être un peu précisé, car il fallut la conviction de certains, la présence d'esprit d'autres et... d'heureuses circonstances pour que les fouilles redémarrent effectivement.

Jean-Paul arrive dans l'histoire en 1973 après avoir passé une année à l'Institut archéologique de Prague à l'instigation de son directeur d'études à l'EPHE, Paul-Marie Duval, qui souhaite alors qu'il travaille sur les *oppida* : il commence ainsi un doctorat sur les recherches du XIX^e siècle au Mont Beuvray. S'ensuivent des années d'engagements dans les collections et les archives, jalonnées de publications, qui lui permettent d'acquiescer une connaissance intime du dossier et la conviction qu'il faut retourner sur le terrain : « En reprenant les fouilles, je pense que l'on pourrait facilement mettre au jour un niveau de 60 av. J.-C. et un début du I^{er} siècle avant J.-C. » affirma-t-il en 1978 au colloque de Lezoux. Son recrutement par le CNRS (1980) va lui permettre de concrétiser ce projet, en mobilisant ses collègues de l'URA 33 où il est affecté en 1982 pour développer des recherches sur la romanisation du pays éduen. D'aucuns se souviennent d'une visite mémorable sur le mont dans ces années-là... mémorable surtout parce qu'il n'y avait pas grand-chose à y voir et que l'on se piqua beaucoup à essayer d'explorer des plantations de résineux inextricables. Néanmoins, l'équipe du laboratoire se laissa convaincre et elle inscrivit le Beuvray sur la liste de ses projets... un projet qu'il fallut défendre bec et ongles : lors d'une première réunion de concertation sur la reprise des fouilles tenue en 1983 au ministère de la culture, il apparut que l'intérêt présidentiel pour la colline morvandelle ne soulèverait pas vraiment l'enthousiasme des représentants de la culture et de la recherche – un rapport de l'inspection générale du ministère daté de juillet 1983 n'affirma-t-il pas que la reprise n'était « pas prioritaire dans la conjoncture

La double vocation de cet ouvrage est de rendre un hommage particulier à la carrière et à la personnalité de Jean-Paul Guillaumet et de constituer une mémoire de l'archéologie sous l'angle d'une histoire humaine : une histoire qui s'écrit au gré des découvertes, des études mais aussi au fil des rencontres, des échanges et des confrontations. *In fine*, l'archéologue ne cherche-t-il pas l'homme dans les structures qu'il met au jour et dans les objets qu'il découvre, ne renoue-t-il pas un dialogue entre le monde matériel et l'homme ? De la lettre A à la lettre Z, *Le Petit Guillaumet illustré* relate à travers les mots choisis par chacun une aventure individuelle et collective.

La forme du *Petit Guillaumet illustré* s'est imposée très rapidement à nous tous, car elle réunit deux sources chères à Jean-Paul et en adéquation avec sa démarche : celle de l'encyclopédie et celle du catalogue *Manufance*. De l'encyclopédie, nous avons retenu en premier lieu la dimension collective du projet ; en second lieu, l'esprit encyclopédique qui reconnaît les métiers et les objets de la vie courante ; enfin, du siècle des lumières à celui des néons, une entreprise ouverte en évolution permanente et marquée par la volonté d'initier une réflexion critique. Le *Petit Guillaumet illustré* réunit ainsi 112 notices et 87 auteurs.

Du catalogue *Manufance* de vente par correspondance est issue l'esthétique générale. Le présent ouvrage est organisé selon un classement alphabétique, en vue d'une consultation aussi facile que possible. Comme nous l'a tant expliquée Jean-Paul, le *Manufance* – du fusil de chasse à la bicyclette en passant par la ceinture de chasclée – montre une approche de l'objet produit en relation avec son destinataire : pour qu'un client achète sur catalogue, il faut que les notices soient efficaces (*Bien faire et le faire savoir*). Par une courte description associée à une illustration, les notices rendent compte de la fonction et de la particularité de l'outil ou de l'ustensile. Les dimensions sont données, les objets sont présentés en série et par type, la mise en page respecte scrupuleusement les proportions. Pour toutes ces raisons, le catalogue *Manufance* est familier à tous les étudiants (trois générations) et collègues de Jean-Paul.

D'Acrostiche à *Zoomorphe*, *Le Petit Guillaumet illustré* offre un panel de courts textes illustrés, tous en lien avec les intérêts et les travaux de Jean-Paul : investigations de terrain, productions artisanales et artistiques. Tous ces axes de recherches sont développés dans sa bibliographie*.

Nous avons surtout souhaité que *Le Petit Guillaumet illustré* soit un livre amical, témoin de la liberté de penser, du goût d'inventer et de la nécessité de douter.

Eloïse VIAL & Fabienne OLMER

Couverture: Sébastien Durost.

Notice catalographique

Collectif, *Le petit Guillaume* illustré. Glux-en-Glenne: Bibracte, 2013, 252 pages (hors collection).

ISBN : 978-2-909668-76-5

Premier élément date et référence bibliographique

Collectif 2013 : *Le petit Guillaume illustré*. Glux-en-Glenne: Bibracte, 2013, 252 pages (hors collection).

Crédit des illustrations

Sauf mention contraire, illustrations originales des divers auteurs participant à l'ouvrage.

Ouvrage collectif

112 notices écrites par 87 auteurs, réunies par Fabienne Ollmer et Eloïse Vial d'après une idée originale d'un « comité de célébration » composé de Gérard Bataille, Emilie Dubreucq, Philippe Baral, Benjamin Girard, Stéphane Verger, Vincent Guichard, Fabienne Ollmer et Eloïse Vial.

Mise aux normes et suivi éditorial

Myriam Giudicelli, Sébastien Durost (Bibracte).

Conception de la maquette et maquetage

Sébastien Durost, Myriam Giudicelli
avec la complicité d'Antoine Maillier et Raphaël Moreau (Bibracte).

Nous remercions tous ceux qui se sont investis dans ce projet,

qu'ils aient écrit ou participé à l'élaboration de cet ouvrage.

Il semblerait pourtant que certaines notices n'aient pas pu être publiées. Nous prions les auteurs de bien vouloir nous excuser.

Diffusion/distribution

Bibracte EPCC – Centre archéologique européen

F - 58370 Glux-en-Glenne – e-mail : edition@bibracte.fr

Téléphone : 33 (0) 3 86 78 69 00 – Télécopie : 33 (0) 3 86 78 65 70

Copyright 2013: Bibracte

ISBN : 978-2-909668-76-5

Imprimé en France



Le Petit Guillaumet
Illustré

Collectif

B | B | R | A | C | T | €

Hors-Collection

2013

Glux-en-Glenne

Pour Laballery
(faire deux notices, recto-verso,
si possible

Pour Laballery
(faire deux notices, recto-verso,
si possible

